

MÉMOIRE SUR LES MALADIES ÉPIDÉMIQUES,

Couronné par la Société de Médecine de Montpellier, dans sa séance publique du 25 mai 1813, et dont elle a délibéré l'impression dans ses Annales.

PAR CL.-ANT. BARREY,

Docteur en médecine, Secrétaire général de la Société de médecine de Besançon; associé ou correspondant des Sociétés de médecine de Montpellier, des Professeurs de la Faculté de Paris, et de celles de Marseille, Lyon, etc., etc.



A BESANÇON,

DE L'IMPRIMERIE DE FÉLIX CHARMET.

1813.


WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

MÉMOIRE
SUR LES MALADIES ÉPIDÉMIQUES.

Les médecins entendent, par maladies épidémiques, celles qui règnent généralement après telle ou telle constitution de l'année; il n'est pas rare d'en voir de plusieurs espèces, les aphorismes 20, 21, 22 et 23 de la 3me. section, en sont une preuve, puisque Hippocrate regarde comme communes dans les différentes saisons de l'année, plus de cinquante affections. On verra dans la suite de ce travail, que j'ai dû m'écarter de cette route générale, et que je ne dois appeler *épidémique*, qu'une même maladie qui affecte un certain nombre de sujets dans un même lieu. Elle peut être dûe, 1°. à la contagion; 2°. à la constitution de la saison; 3°. aux deux premières causes réunies; 4°. enfin, à quelque foyer de maladie près du lieu où elle existe.

J'ai vu, dans l'espace de onze ans, vingt maladies épidémiques dont je ferai l'histoire; après avoir donné quelques idées générales sur le pays où je les ai observées. Je ferai aussi une courte description particulière des lieux où elles ont régné et des caractères qui les ont différenciées, lorsque je traiterai de chacune d'elles.

L'arrondissement de Besançon, confié à mes soins pour le traitement des maladies épidémiques, est le premier du département du Doubs, dont la position est à l'Est de la France. La ville chef-lieu, Besançon, est à 259 mètres au-dessus du niveau de la mer, au 47° 14' 12" de latitude et au 23° 46' 40" de longitude, du méridien de Paris, dans une presque'île formée par le Doubs, et placée contre des montagnes considérables qui vont du N. E. jusqu'au S. O. C'est aussi la direction de la rivière, qui, dans cet endroit, forme un fer à cheval.

La ville est divisée en deux parties, l'une dite haute, sur la rive gauche du Doubs, et l'autre sur la droite; elle est sur un sol très-sec, les rues en sont parfaitement percées sans être tirées au cordeau, quatre rues principales vont du S. O. au N. E. et plusieurs autres la traversent. L'écoulement

des eaux se fait très-librement, ce qui la rend très-propre. De belles et grandes promenades, se trouvent au S. et dans l'intérieur des remparts, ce qui contribue, par la quantité d'arbres qui y sont plantés, a entretenir un air pur. Les remparts sont aussi couverts d'arbres très-élevés qui produisent le même avantage. Près de la promenade, est un des plus beaux hôpitaux de France. La Banlieu est, depuis le S. O. au N. E., un joli amphithéâtre, où sont nombre de maisons de plaisance. L'intérieur de la ville contient près de 1400 maisons bâties en pierre de taille, ayant presque toutes jusqu'à deux étages, quelques-unes même en ont trois.

Les occupations des habitans de Besançon sont variées, ainsi que dans toutes les villes. Plus du quart est employé à la culture des terres de la Banlieue, où il se trouve 1300 hectares plantés de vigne. On y trouve une manufacture d'horlogerie, qui livre au commerce environ vingt mille montres par an, tant en or, qu'argent et cuivre. La colonie, venant du comté de Neufchatel, qui a formé cet établissement, pendant les commencemens de notre révolution, est actuellement de 1500 personnes, mais 500 seulement tra-

vaillent pour la manufacture; 200 femmes de cette même colonie font la dentelle; le reste, qui consiste en femmes et enfans, vit du produit de ceux qui sont occupés. Il est quelques manufactures de bonneterie, dont deux sont considérables; les atteliers employent une grande quantité d'ouvriers, et un grand nombre sont aussi occupés en ville pour la filature. Il est beaucoup de misérables dans la partie de la ville qui se trouve à la rive droite du Doubs; c'est aussi dans cette partie que le médecin trouve le plus de bien à faire. Les infirmités occasionnées par le besoin, se joignent à celles qui sont le prodnit des saisons. Le bureau de bienfaisance y a placé une pharmacie, tenue par les sœurs de Saint-Vincent de Paule, pour accorder gratuitement les secours aux indigens.

Besançon est, à peu de chose près, dans la plus basse position de l'arrondissement qui est borné au N. par la Haute-Saône, à l'E. par l'arrondissement de Baume (Doubs), au S. par l'arrondissement de Pontarlier (Doubs) et le Jura, et à l'O. par partie du Jura et partie de la Haute-Saône. On compte dans cet arrondissement 202 communes, formant ensemble une population de 86725

habitans, Besançon en contient 28700. Les autres communes sont peu populeuses, elles sont dans l'ordre suivant : il n'en est qu'une au-dessus de 2000, cinq au-dessus de 1000, dix-huit de 500 à 1000, cinquante de 300 à 500; quarante-quatre de 200 à 300, soixante de 100 à 200 et vingt-trois au-dessous de 100.

La superficie de l'arrondissement, est divisée en deux, le pays plat et la montagne.

La première partie, ainsi appellée, parce qu'elle est couverte de montagnes moins considérables que l'autre, est, à l'O, bornée par la Haute-Saône, et s'étend au S. O. vers le Jura; elle est la plus fertile même du département, elle produit abondamment du vin de bonne qualité, principalement au S. O. du blé et des fruits. La partie de la montagne est absolument bornée à l'E., puisqu'elle ne s'étend qu'à quelques kilomètres du chef-lieu; maîs au S. il va jusqu'au sommet des montagnes. A sa partie moyenne, on trouve encore du blé et du vin de médiocre qualité; arrivé à la frontière de l'arrondissement de Pontarlier, le pays cesse d'être fertile, et quelques forêts de sapins annoncent son peu de valeur.

Les forêts sont de peu d'étendue, mais

très-multipliées dans l'arrondissement de Besançon ; chaque commune en a pour son usage, et on distribue chaque année une portion de forêt, appelée *assiette*, entre les habitans d'un même village, ce qui, quelque fois, est plus que suffisant pour les besoins domestiques. Besançon est chauffé, partie par le superflu des habitans voisins qui le conduisent à la ville, partie par quelques quarts en réserve, vendus à des marchands, qui les font exploiter et conduire dans des chantiers particuliers. La ville jouit aussi d'une forêt, la plus considérable de l'arrondissement, dont elle vend une coupe chaque année : le surplus arrive sur le Doubs, depuis les hautes montagnes, où les bois sont encore plus communs. Les forêts de l'arrondissement sont peuplées de chêne, de hêtre, de charme, de frêne, d'orme, de tremble et de quelques arbres fruitiers ; il n'est que quelques forêts de sapins, près d'un petit nombre de villages de la haute montagne.

Trois rivières passent dans l'arrondissement de Besançon, le Doubs est la plus considérable ; il prend sa source dans l'arrondissement de Pontarlier, le quitte pour se jetter dans le Haut-Rhin, rentre dans l'arrondissement de St.-Hypolite (Doubs),

qu'il traverse entièrement, tombe ensuite dans l'arrondissement de Baume, puis dans celui de Besançon, qu'il parcourt du (N. E. au S. O.) en arrosant le territoire de vingt communes. Bientôt cette rivière servira par la construction du canal Napoléon, à joindre la mer du Nord à la Méditerannée. L'Ognon est la seconde *de ces rivières* et sépare le département du Doubs de celui de la Haute-Saône; elle commence au N. N. E. et va jusqu'à l'O., en arrosant le territoire de dix-neuf communes. La Loue, troisième *de ces rivières*, prend sa source dans l'arrondissement de Pontarlier à l'E. de celui de Besançon et à peu de distance de la frontière de ce dernier, le parcourt dans une vallée étroite qu'elle fertilise jusqu'au S. S. O., où elle va se jetter dans le département du Jura, après avoir arrosé le territoire de vingt-quatre communes.

Ces trois rivières sont très-poisonneuses, la truite, la carpe, le brochet, l'ombre, l'anguille, le barbeau et tous les poissons blancs s'y trouvent en quantité; il est reçu de préférer la truite et l'ombre de la Loue, la carpe et le barbeau du Doubs, et le brochet de l'Ognon.

Outre ces rivières, il est encore quelques

ruisseaux qui arrosent plusieurs territoires et qui font aller quelques usines; les plus considérables sont le Lison, qui va se jeter dans la Loue, au-dessus des forges de Chatillon, au S. celui de la Brême, qui se perd dans la même rivière près d'Ornans, au S. E; celui de Ronchaux près de Braire, au S. S. O.; celui de Rougemontot qui entre dans l'Ognon au-dessous de Cendrey, au N. N. E., et celui d'Arcier dans le Doubs, au N. E. Ce sont les eaux de ce dernier ruisseau, qui étoient conduites à Besançon, par un canal couvert construit par les Romains; ce canal avoit 6 kilomètres de longueur.

Les prairies sont peu étendues dans notre arrondissement; mais l'herbe y est de bonne qualité, lorsque les pluies n'ont pas été continuelles et que le débordement des rivières n'a pas eu lieu; c'est sur les bords de l'Ognon que se trouvent les plns considérables, les bords du Doubs en présentent aussi quelques-unes, mais moins étendues.

L'eau si nécessaire à l'entretien de la vie et de la santé, est commune et de bonne qualité dans presque tous les villages de l'arrondissement, exception faite de ceux qui sont placés au sommet des montagnes, encore ont-ils des sources à peu de distance

sur les revers. Les montagnes ont presque toutes à leur base ou même à plusieurs endroits jusque près de leurs cimes, des sources plus que suffisantes pour les besoins. J'ai fait l'analyse d'un grand nombre des eaux usitées, et je n'ai trouvé aucune substance nuisible. Le sulfate calcaire, le carbonate de fer, quelques muriates ou sulfates alkalins, tous en petite quantité, ont été les seules substances étrangères reconnues.

L'agriculture est presque l'unique occupation des habitans de nos campagnes; à part les forges qui se trouvent dans cinq villages sur la Loue et l'Ognon, une poterie dans un autre village; il n'est dans les communes agicoles que quelques tissiers, cordonniers et maréchaux ferrans, etc., encore la plupart se livrent au labourage. Le métier de tailleur n'est donné qu'aux femmes, on suit en cela l'opinion de J.-J. Rousseau :
» Jamais garçon, dit-il, n'aspira de lui-
» même à être tailleur : il faut de l'art pour
» porter à ce métier de femme, le sexe pour
» lequel il n'est pas fait; l'épée et l'aiguille
» ne sauroient être maniées par la même
» main. Si j'étois souverain, je ne permettrois
» la couture et les métiers à l'aiguille qu'aux
» femmes, aux boiteux et aux autres hom-

» mes incommodés, réduits à vivre comme
» elles ».

Le sol est, en général, aride et l'agriculture y a fait peu de progrès ; il est difficile de détourner les cultivateurs de leur ancienne routine. Il est vrai que les engrais nécessaires pour les terres du pays, sont en trop petite quantité, et qu'il seroit à désirer qu'on se décidât à faire des prairies artificielles, qui auroient encore l'avantage de pouvoir nourrir une plus grande quantité de bétail.

Il y a presque autant d'expositions différentes qu'il y a de villages. Quelques montagnes élevées de six à huit cents mètres, d'autres moins considérables et très-multipliées, des vallons plus ou moins enfoncés, forment le sol de l'arrondissement ; quelques villages se trouvent au sommet de ses montagnes, d'autres à leurs revers et la plus grande quantité dans des vallées étroites, où l'influence des vents ne peut avoir lieu.

Les variations de l'atmosphère sont extrêmement brusques, à raison des montagnes qui nous avoisinent et de celles qui se trouvent dans notre arrondissement ; il n'est pas rare de voir le thermomètre varier de 10 à 12 degrés dans un jour. Aussi les

affections catarrhales sont presque continuelles ; la phthisie est commnne, et quelquefois elle parcourt ses périodes avec une rapidité étonnante ; les asthmes sont aussi fréquens ; les rhumatismes aigus et chroniques, les ophtalmies, les apoplexies et les paralysies, la goutte, sont les affections les plus générales.

Les habitations de la campagne sont ordinairement mal saines ; presque toujours enfoncées, peu aërées et tenues mal proprement ; les rues sont couvertes de paille pour faire les engrais ; les fumiers déparent le devant des maisons ; etc., etc.

Nos campagnards mettent ordinairement peu de soin dans leurs habillemens ; le dimanche seulement, ils sont entièrement vêtus, et lorsqu'après un travail forcé ou une marche fatigante, ils sont baignés de sueur, ils ne prennent pas la plus légère précaution.

Leur nourriture est, on ne peut pas plus simple ; du pain fait avec du blé mélangé de seigle et grossièrement moulu, dans le pays plat, et mêlé d'orge et d'avoine dans la montagne ; est la principale nourriture. La farine de maïs, les pommes de terre et les légumes secs augmentent leurs ressources.

Ils boivent peu de vin dans le pays plat, et presque jamais dans la montagne: j'excepte de ces privations les gens aisés. Ceux qui ne sont point dans un grand besoin, tuent un cochon au milieu de l'hiver, ce qui fait leur pitance principale pendant toute l'anée; ils joignent à cette ressource quelques légumes secs toujours mal accommodés.

L'habitant du Doubs est actif et laborieux; tout est dans un mouvement continuel dans nos campagnes; les enfans, dès leur cinquième année, sont déjà occupés à quelques travaux utiles: la garde des bestiaux leur est confiée à cet âge. La gaieté et la franchise caractérisent l'habitant de notre pays: on lui reconnoit ce caractère même dans les momens les plus critiques. Sa qualité guerrière est aussi connue; Sa Majesté en a fait l'éloge dans sa réponse à la députation du Doubs en 1810. Le physique est sûrement la cause de ces qualités; il est bien constitué, d'une haute stature, et le tempérament sanguin est le dominant: « Les montagnards, dit Tourtelle, respirent un air pur, très-oxigéné et électrique; ils ont par conséquent le sang chaud, beaucoup de force et de vigueur. Mais ce qui contribue le plus à les rendre agiles est forts, c'est l'habitude des

travaux, et les changemens fréquens et brusques de température qui ont lieu dans les différentes saisons de l'année, et auxquels leurs corps s'habituent dès leur plus tendre jeunesse; de sorte qu'ils supportent, sans en ressentir d'incommodités, le choc des mouvemens contraires, le refoulement d'action du dehors en dedans, sa réflexion du centre à la circonférence, et ces diverses déterminations se croisent et se précipitent. Or, ces causes fortifient puissamment les corps et favorisent leur accroissement : plus les organes sont agissans, plus ils se développent et plus ils acquièrent de vigueur : il n'est donc pas étonnant que dans de semblables pays, les hommes soient grands et vigoureux; ils sont courageux, parce qu'ils ont le sentiment de leurs forces ».

L'observation prouve que l'indolence habite, en général, le pays de plaine, et que les montagnes sont le siège de l'énergie. La plupart des peuples qui ont montré du caractère étoient des monticoles. Les assyriens, dont les conquêtes s'étendent depuis le Sinde jusqu'à la Méditerranée, venoient des montagnes d'Atourie; les Chaldéens en étoient aussi originaires; les Perses de Cyrus sortoient des montagnes de l'Elimaïde; les Macédoniens des monts Rodopes, etc.

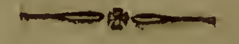
La vie est longue, dans l'arrondissement de Besançon ; j'ai trouvé, dans la ville chef-lieu, dix centenaires dans l'espace de vingt ans : le terme moyen des morts de 80 à 90 ans, est de cinquante-huit pour chaque année, et de sept de 90 à 100. La proportion est la même pour le reste de l'arrondissement. Les naissances sont à peu près de deux mille neuf cents pour l'arrondissement, et les décès de deux mille six cents ; mais ce n'est que depuis quelques années que cet excédent des naissances a lieu, et on ne peut l'attribuer qu'à la pratique de la vaccine, dont la propagation a été telle, qu'on ne parle presque plus de petite vérole. Sans cette heureuse découverte, la population éprouveroit une grande diminution, car les mariages sont plus rares, et par suite, on s'appercevoit déjà d'une moindre quantité de naissances.

Les vents du S. O. et du N. E. sont les dominans dans notre pays ; le premier de ces vents a soufflé 5002 fois dans dix ans (de 1801 à 1810), et le second 4257 fois : après eux, viennent l'O. qui souffle à peu près 100 fois par an ; le N. O. de 70 à 80 fois ; l'E. de 30 à 40 fois ; le N. de 15 à 20 fois ; le S. E. de 10 à 15 fois ; le S. est quelquefois, mais rarement, observé.

Le baromètre n'a jamais été au-dessus de 28 pouces, et n'est jamais au-dessous de 26; il est même extrêmement rare de le voir au-dessous de 26 pouces 5 lignes. Les sécheresses sont peu fréquentes dans notre arrondissement; elles sont dangereuses lorsqu'elles ont lieu pendant l'Eté, à raison de l'arridité du territoire. Dans les onze années de ma pratique pour les épidémies, on n'en a observé que deux, l'Eté de 1802 et celui de 1811; il n'est tombé dans chacune de ces deux années qu'un peu plus de 30 pouces d'eau, quoique le terme moyen soit de 43 pouces 3 lignes pour chaque année ordinaire.

Le thermomètre varie de 28 degrès au-dessus jusqu'à 12 au-dessous de 0; il est même allé jusqu'à 30 degrés au-dessus le 10 Juillet 1802, et à 16 au-dessous en Janvier, même année. Dès le mois de Novembre jusqu'à la fin de Mars, on voit souvent tomber de la neige; le territoire en est entièrement couvert, pendant tout ce temps, au S. E. de l'arrondissement; mais dans le pays plat, souvent quelques dégels de courte durée viennent fondre celle tombée quelques jours auparavant.

Telles sont les idées générales de topographie que jai cru devoir mêttre en tête de mon travail ; actuellement je vais traiter des épidémies, dans l'ordre que je me suis tracé.



SECTION PREMIÈRE.

Épidémies dues à la contagion.

Les médécins ne sont pas bien d'accord sur la nature contagieuse des maladies; quelques-uns, tels que Stoll etc., ont nié toute contagion, excepté dans quelques maladies exanthématiques ; d'autres ont regardé comme contagieuses, même presque toutes les maladies chroniques: ces deux extrêmes sont à éviter, et on peut dire que les maladies éruptives et toutes les continues ayant une qualité adynamique, doivent être rangées dans cette classe ; il en est encore de telles hors de ces hypothèses.

La petite vérole, la rougeole, la scarlatine, etc., se communiquent si facilement qu'on ne peut leur refuser la qualité contagieuse ; les fièvres bilieuses, catarrhales, inflammatoires, nerveuses, ayant un degré de dégéneressence; les fièvres malignes connues sous le nom de fièvre des camps, des prisons, des vaisseaux, des hôpitaux, jouissent de cette propriété à un si haut degré, qu'il suffit d'un seul malade dans un endroit quelconque, pour infecter quelquefois toute la population. « Nous portons au-dedans de « nous, dit le savant professeur Baumes, la

» cause de nos maux, et les principes des
» désordres auxquels notre mécanisme peut
» être en bute ; mais il faut souvent une
» cause déterminante, et cette cause se
» trouve dans la contagion, qui infecte un
» sujet sain, qui a la disposition à la con-
» tracter ».

Un sujet, par sa constitution particulière, par l'influence de la saison, peut, sans cantact de miasme, avoir une maladie qui devient contagieuse ; mais ceux qui le soignent, ceux qui le visitent en seront atteints par le contact des miasmes dégagés du corps du malade; ici je ne parle que des fièvres continues sans éruption; car la petite vérole, la rougeole, etc., ne peuvent avoir lieu spontanément. Il faut que ceux qui sont exposés aux miasmes aient encore disposition à contracter la maladie ; cette condition est esssentielle pour avoir la succession des mêmes symptômes.

Tourtelle pense qu'il y a de l'analogie entre les germes morbifiques et les semences végétales : « de même, dit-il, que les
» germes végétaux qui, disposés dans une
» terre préparée, produisent des végétaux
» semblables ; ainsi les miasmes contagieux
» reçus dans un corps disposé, y donnent

» lieu à des maladies identiques, et font
» naître d'autres germes ou miasmes capa-
» bles de les reproduire ou de les propager ».

Bien de médecins observateurs préten-
dent que les miasmes contagieux sont des
animalcules échappés du corps du malade et
portés à l'homme sain ; d'autres les regar-
dent comme de simples émanations. Quoi
qu'il en soit de leur forme, ils existent,
et, au sortir du corps infecté, ils sont
introduits dans le corps sain, soit par les
voies pulmonaires, soit par les absorbans
cutanés. Ce n'est que lorsque la maladie
est déjà avancée, qu'elle peut être commu-
niquée. Les miasmes peuvent conserver leur
intégrité pendant long-temps, et être portés
par un homme incapable d'en être atteint,
à d'autres plus disposés. On voit plus, ils
peuvent être portés très-loin par des objets
qui ont été exposés à la contagion ; la
peste, la fièvre jaune, la petite vérole sont
ainsi transmises à des distances extraor-
dinaires. Un de mes confrères a inoculé la
petite vérole, en saignant une Dame, avec
une lancette qui lui avoit servi, pour ino-
culer, deux ans auparavant. Les miasmes
peuvent encore se dégager du corps des
individus morts de maladie contagieuse ;

Lind a vu la contagion se répandre de cette manière; et Buchan dit qu'on a vu nombre de personnes atteintes, pour avoir assisté aux funérailles d'individus morts de maladies de cette nature.

L'introduction des miasmes dans un corps sain, est marquée par le trouble qui est bientôt excité; les forces sont portées de la circonférence au centre, puis, par un effort de la nature, du centre à la circonférence. Lorsque dans un lieu de réunion d'hommes, une maladie contagieuse en a déjà atteint un certain nombre, les autres sont plus disposés; la crainte augmente la disposition, et, par suite, l'activité des miasmes; les parens et les amis sont ordinairement plus gravement malades. On peut, par habitude, résister au contact des miasmes. Les médecins, les garde-malades vivent souvent impunément au milieu de la contagion. La crainte, il est vrai, n'augmente point leur disposition.

Les maladies contagieuses se communiquent principalement par le contact du malade ou de ce qui peut contenir les miasmes, mais elles peuvent aussi se communiquer par l'air atmosphérique, pourvu que ce soit à une petite distance. Dans les lieux où

existe la peste, on s'en préserve en évitant les malades, et on peut impunément respirer l'air extérieur. Le voisinage des hôpitaux et des prisons, n'est pas plus infecté que les autres quartiers d'une ville, lorsqu'une épidémie existe dans ces tristes lieux.

Lorsqu'une épidémie est due à la contagion seulement, sa marche d'augmenntation lui est particulière; elle est d'une lenteur extraordinaire: un seul malade parcourt tous les temps de la maladie, sans suite funeste pour ceux qui l'approchent; souvent même ce n'est que bien avant dans la convalescence qu'il voit tomber ceux qui lui ont donné des soins; si le nombre en est considérable, et qu'ils se trouvent répandus dans plusieurs quartiers, c'est à la fin de la maladie de ces derniers que l'alarme est générale, et que quelquefois la plus grande partie d'un même village ou d'une même ville est atteinte. J'ai observé plusieurs épidémies qu'on auroit pu arrêter dès le principe, en séquestrant les premiers malades.

Épidémie de Ruffille et Amagney.

Le hameau de Ruffille est situé à un myriamètre, au N. de Besançon, au sommet

d'une moutagne qui lui donne son nom, entre les deux rivières du Doubs et de l'Ognon. Une seule maison, divisée en plusieurs corps de logis, contient trois familles composant ensemble une population de vingt-neuf habitans ; elle est au milieu d'un vallon d'un kilomètre de long sur cinq hectomètres de large. Ce vallon est bordé par trois monticules couverts de forêts qui empêchent l'influence des vents ; celui du S. O. seulement y a quelques accès à cause de la moindre élévation de ce côté. L'eau y est fournie par une petite source an Sud des habitations ; elle est de bonne qualité, mais peu abondanté, ce qui a nécessité la structure d'un réservoir qui toujours est rempli d'ordures. L'insouciance et la paresse de ces agricoles leur font négliger, non-seulement ce qui peut être utile à leur santé, mais aussi leurs affaires domestiques. Leurs terres sont mal cultivées et, pour cette raison, de peu de produit. Ils doivent à leur ignorance, et à leur peu d'amour du travail, l'état de misère où ils se trouvent réduits. Le lieu isolé qu'ils habitent paroit avoir fait d'eux, une classse particulière d'hommes; ils ont le caractère sauvage. Non-seulement ils n'aiment pas les habitans des

villages voisins, avec qui ils sont continuellement en dispute, mais l'amitié qui fait le bonheur des familles, est bannie de leurs ménages; les pères détestent leurs enfans, et ceux-ci usent de réciprocité.

L'Eté de 1801 avoit été chaud et sec; le vent du S. O. avoit soufflé pendant les mois de Juin, Juillet et Août; le thermomètre avoit été jusqu'à 20 degrés au-dessus de zéro et n'avoit pas été plus bas que 9, ce qui avoit favorisé la constitution bilieuse; aussi les fièvres de cette nature, les diarrhées, les dyssenteries étoient générales; il y avoit aussi des petites véroles confluentes et d'un mauvais caractère: j'aurai occasion d'en parler bientôt

Les habitans de Ruffille joussoient tous d'une bonne santé, mais ils étoient dans un état de disposition à contracter une maladie qui leur fut portée sur la fin du mois d'Août.

Le fils Cachot, âgé de vingt-six ans, militaire retenu à l'hôpital pour indisposition, fut atteint de la fièvre adynamique qui y régnoit alors; et dès son début, s'en fut dans sa famille pour y être soigné. La maladie-parcourut sa marche ordinaire, et le jeune Cachot entra en convalesceuce dans le commencement de septembre, c'est-

à-dire, à peu près au 10 du mois. Quelques jours se passèrent, et Cachot commençoit è regagner ses forces, lorsque tous les habitans de Ruffille, excepté le père du premier malade, furent successivent frappés de la même maladie. Le dégoût, les nausées, l'amertume de la bouche, un frisson de près d'une heure, un prostration extrême, les douleurs dans les membres et principalement à la têtê, furent les premiers symptômes de cette maladie. Le pouls étoit fréquent, petit et souvent irrégulier; les urines étoient claires, et la langue couverte d'un sédiment jaunâtre.

Ces symptômes indiquoient les saburres des premières voies; aussi j'aministrois un vomitif qui diminuoit leur intensité. Les déjections étoient jaunâtres et très-amêres. Trois, à qui je n'ai pu procurer ce moyen, parce que je les vis trop tard, mais à qui on avoit administré des purgatifs drastiques, en ont éprouvé de bien mauvais effets Ce qui prouve que les saburres existoient dans les premières voies, et qu'une évacuation ne peut ère remplacée par l'autre. *Si os amarum fuerit, vomere conducit; si os non afficiatur, verum ad imum ventrem tormen irruat, pharmacum deorsùm purgans dato* (Hipp. *lib.* 2, *de morb.*).

La langue restoit dans le même état pendant trois ou quatre jours: mais a cette *époque*, elle éprouvoit des changemens sensibles. Chez quelques-uns, elle étoit brune et finissoit par devenir noire; chez d'autres, elle étoit rouge et aride, toute la bouche étoit extrêment dessechée; chez d'autres, enfin, et c'étoit le plus petit nombre, elle conservoit cette teinte jaunâtre qui avoit paru dès le commencement. Le pouls conservoit son irrégularité jusqu'au onzième jour; alors il devenoit plus souple et plus développé. Il en est qui l'ont toujours eu très-petit; et, chez eux, la maladie a été plus longue. Les urines étoient claires pendant plusieurs jours; mais, assez généralement, le nuage rouge paroissoit le onzième, ce qui étoit un signe de crise pour le quatorzième (Hipp. aph. 71, sect. 4). Dans celles de ceux dont la maladie a été longue, ce signe ne s'est point présenté. Elles ont été boueuses et la crise n'a point été indiquée. Les évacuations alvines ont été rares; la plupart n'en ont eu aucune pendant toute la maladie. La souplesse de ventre et son insensibilité au tact, m'ont empêché de les provoquer. Presque tous ont déliré, mais le délire étoit

tranquille. Les yeux étoient égarés, la peau étoit livide et sèche, tous avoient des soubresauts des tendons.

La crise s'est faite par les sueurs; le pouls étoit souple dès le onzième jour, et avoit quelques irrégularités dans la force des pulsations, ce qui augmentoit les probabilités de la terminaison de la maladie, pour le quatorzième. Il étoit bien différent lorsque la maladie devoit être longue ; il étoit alors petit et serré ; il conservoit toujours son irrégularité, même sur la fin de la maladie. La crise se faisoit alors, partie par les urines qui étoient plus épaisses et plus copieuses, et partie par les sueurs.

Moyens curatifs.

Des l'invasion de la maladie, j'ai administré l'émétique et prescrit la tisane de chicorée acidulée. Le malade étoit mis alors à une diète austère, les bouillons maigres, les jus d'orge où de riz étoient toute la nourriture permise. seulement j'en donnois d'avantage à ceux qui faioient la maladie plus longue. Lorsque, après quelques jours, je n'appercevois aucun changement favorable, j'avois à craindre une dégénérescence

prochaine; et pour la prévenir, je prescrivois des bols faits avec le camphre et le nitrate de potasse. Lorsque ces moyens étoient insuffisans, je donnois une potion composée d'une dêcoction de quinquina ou d'infusion de scordium, de camphre, d'acétate amoniacal et de sirop de limons. Souvent j'ajoutois encore un demi-gros d'éther sulfurique sur six onces de potion. Lorsque le pouls étoit petit, je mettois aussi un demi-gros et quelquefois un gros de poudre de serpentaire de Virginie. A tous, j'ai prescrit l'usage de quelques cuillerées de vin souvent répétées. Lorsque, malgré ces moyens, les forces vitales s'affoiblissoient encore, j'ai prescrit la limonade sulfurique, quelques verres de décoction de quinquina, et j'ai eu recours à l'application de larges vésicatoires.

La crise faite, j'ai purgé le plus grand nombre des malades, non parce que c'est presque une habitude, mais parce que le défaut d'apétit, quelques légères douleurs de ventre, et un sommeil interrompu m'y forçaient. Après cette évacuation, je leur ai prescrit quelques infusions amêres, des alimens succulens en petite quantité, et souvent répétés.

Dans un mois, cette maladie a été terminée, et le seul père Cachot a été exempt. Tous les jours cet homme étoit pris de vin, et c'est peut-être la cause de son salut. On a remarqué que, dans la peste de Marseille, les ivrognes étoient plus généralement préservés.

La généralité des habitans de Ruffille étant atteinte, il étoit nécessaire que les voisins vinssent leur apporter des secours; ils font partie de la commune d'Amagney, et quelques personnes de ce village se laissèrent conduire par ce sentiment d'humanité qui porte à secourir son semblable. Ce village est au N. E. de Ruffille, au bas de la montagne où est placé ce hameau, acculé contre deux autres montagnes qui forment un angle droit dont l'un est au N. et l'autre à l'E. il est dans ce village, comme dans presque tous les autres, de l'eau stagnante dans la partie inférieure, des égoûts devant les habitations, etc. Ce ne sont point ces causes qui ont déterminé la même maladie qu'à Ruffille, mais bien la contagion, et j'avois lieu de redouter pour la généralité. Je pris alors les plus grandes précautions, je défendis toute communication, excepté le strict nécessaire, et la maladie fut bornée à dix *sujets*.

Elle se montra avec les symptômes les plus intenses sur une jenne fille de vingt-six ans, que je ne vis que le sixième jour, parce qu'on négligea de me prévenir. Elle étoit, à cette époque, dans un état déplorable. Le délire, les soubresauts des tendons, la langue brune, les yeux égarés, le pouls petit et irrégulier; tout me fit craindre pour ses jours. Le camphre, l'acétate ammoniacal, l'éther sulfurique, l'application des vésicatoires, parurent produire un changement favorable, mais qui ne fut pas de longue durée. Le pouls parut un peu se relever, mais la langue étoit noire et ne pouvoit plus sortir de la bouche qu'avec la plus grande difficulté; les déjectious alvines étoient fréquentes et involontaires. Le onzième jour, le pouls devint intermittent, les yeux larmoyans, la langue étoit dans un mouvement convulsif, et tout le corps se couvroit d'une sueur froide, ce qui présageoit une mort prochaine: *sudores frigidi, cum acutâ quidem febre eveniente, mortem significant* (aph. 37, sect. 4); aussi elle mourut sur la fin de la journée.

Tous les autres entrérent en convalescence, et la maladie se termina après avoir atteint trente-neuf individus, dont un seul fut victime.

Dernière épidémie de petite vérole à Besançon.

Besançon est généralement exempt de maladies épidémiques; cette ville ne paroit pas avoir éprouvé de grandes pertes par les maladies, depuis la peste qui y régna en 1631 et 1636. La fièvre adynamique et la dyssenterie qui ont enlevé, en 1794, trois mille deux cent quarante-deux militaires dans les hôpitaux de cette ville, n'ont pas augmenté la mortalité parmi les habitans; il n'y a eu que quelques victimes parmi ceux qui étoient forcés de leur donner des soins. La seule maladie qui a toujours augmenté les décès d'une manière bien sensible, c'est la petite vérole. Je ne sais si elle faisoit plus de ravage dans notre pays que par tout ailleurs; mais les calculs qui ne lui attribuoient que le dixième de la mortalité, sont faux pour Besançon, puisque les décès qui s'élevoient à 1077, ne sont plus que de 893 depuis la destruction de cette maladie.

La petite vérole étoit presque stationnaire à Besançon, et, tous les deux ou trois ans, elle augmentoit de vigueur. Quelquefois

cependant elle disparoissoit entièrement, étoit portée dans les campagnes où elle exerçoit ses ravages, puis reparoissoit dans la ville avec plus de force. Depuis deux ans, elle avoit été bannie, et ce fut en 1801 qu'elle exerça ses ravages pour la dernière fois. Elle fut apportée par une petite fille venant du Haut-Rhin et arrivant à Besançon, au sixième jour d'une petite vérole confluente et maligne. Appelé pour la soigner, je la trouvai dans un état désespéré, dont elle parut sortir par l'application des vésicatoires, indiqués par la difficulté de respirer, et une potion thériacale pour relever les forces presque détruites. Ces moyens continués pendant dix jours, laissoient un peu d'espoir pour le retour à la vie, mais l'enfant avoit perdu la vue et, heureusement pour lui, une diarrhée que rien ne put arrêter, vint mettre un terme aux malheurs dont il étoit menacé.

Pendant un mois, la maladie se borna à attaquer quelques sujets dans le quartier où la petite malade avoit demeuré. Le nombre des victimes étoit borné, à peu près, a un sur quatre ; mais dans les mois de Juin, Juillet et Août, elle se répandit par toute la ville. La température, pendant ce temps, fut

chaude et humide ; ce qui favorisa la diathèse putride, au point que la petite vérole la plus discrète, mettoit les malades dans le plus grand danger. Le jeune Epenoy, âgé de six ans, eut une petite vérole qui paroissoit se montrer le plus bénignement possible ; il n'y avoit pas cent boutons sur toute l'habitude du corps, la fièvre étoit tombée après l'éruption commencée ; mais le dixième jour, les pustules prirent une couleur brune, le pouls devint petit, et il fallut recourir aux toniques. La décoction de quinquina avec la thériaque, la tisane vineuse, l'application des vésicatoires ne purent ranimer les forces, et le malade mourut le quatorzième jour.

Ce traitement fut celui qui convint le mieux ; mais il avoit été utile d'évacuer les premières voies au commencement de la maladie ; un vomitif pouvoit même être administré avec succès, au moment de l'éruption ; il servoit à la favoriser. Lorsque les forces se soutenoient, une tisane d'orge et une diète austère suffisoient ; mais lorsque la prostration arrivoit, que les boutons étoient applatis, ou bruns, il falloit recourir aux toniques. L'acétate ammoniacal, le quinquina, la thériaque, le vin, les vésicatoires étoient les ressources à employer ; mais elles

ont souvent échoué, puisque quatre cents enfans ont été victimes. D'après les renseignemens que j'ai pu me procurer, je puis assurer que le nombre des malades ne s'est guère élevé au-dessus de huit cents. Quatre cents vaccinations pratiquées contribuèrent à diminuer le nombre des malades.

La petite vérole, il est vrai, étoit de sa nature propre à faire de grands ravages; mais les pertes qu'elle occasionnoit étoient augmentées encore par le mauvais traitement. Il étoit rare de voir des parens appeler un médecin pour soigner leurs enfans; et l'usage dangerenx de les gorger de vin, dès le moment de la fièvre d'invasion, étoit tellement répandu, que, pendant le temps que régnoit cette maladie, le vin en grande quantité leur étoit administré, au moindre accès de fièvre. Les forces, excitées par ce moyen, étoient bientôt détruites, et le mal étoit toujours sans remède. Outre les victimes, plusieurs enfans eurent encore de tristes restes de cette cruelle maladie. L'enfant d'un boucher eut à sa suite, un dépôt au genou droit, qui a ankilosé cette partie, et lui en a fait perdre l'usage; d'autres ont perdu la vue, plusieurs sont

devenus borgnes, et presque tous ont perdu la régularité de leurs traits.

De la ville, la petite vérole se répandit dans les campagnes; mais ses efforts furent inutiles : la pratique de la vaccine fut généralisée, et il n'y a eu qu'un petit nombre de victimes. Puisse la nouvelle découverte jouir toujours de la confiance qu'elle mérite, et empêcher le retour de la cruelle maladie dont elle nous a débarrassés.

Epidémie de Velesme.

Le village de Velesme, dont la population est de 150 habitans, est placé au S. O. à environ 15 kilomètres de Besançon. Sa position n'est point avantageuse. Une forêt placée au-dessus d'un monticule empêche l'influence des vents du N.; la continuation de ce monticule empêche celle des vents du N. O. et d'O.; enfin, une autre forêt prive le village du vent du S. O. Le monticule forme un arc sur le revers duquel le village est placé. Il ne peut recevoir directement que les vents de S. et S. E. qui soufflent peu fréquemment.

Les habitations sont en général mieux bâties que dans bien d'autres villages, par-

ce qu'elles appartiennent toutes à de riches propriétaires qui les laissent à leurs fermiers ; mais elles sont tenues mal-proprement, à raison de l'état de misère où se trouvent réduits les habitans qui n'ont presque rien en propre. Pour cette même raison, leur norriture est très-grossière.

Au milieu du village est la source qui les abreuve : l'eau n'est pas de mauvaise qualité ; mais elle n'est point agréable au goût. Lorsqu'elle est bien déposée et filtrée, elle n'est pas parfaitememnt transparente ; elle conserve une teinte blanchâtre. Traitée par les réactifs, elle présente les phénomènes suivans : 1°. elle n'altère point la couleur de la teinture de tournesol ; mais elle donne au sirop de violette une teinte verdâtre peu sensible ; 2°. l'acide oxalique y forme sur le champ un précipité blanc peu abondant ; 3°. l'acide tartareux ne précipite rien ; 4°. le prussiate de chaux n'y occasione aucun changement de couleur ; 5°. l'acide gallique y forme à la longue un précipité couleur d'ardoise ; 6°. l'ammoniaque y occasionne un léger précipité blanc ; 7°. le nitrate d'argent y donne sur le champ un précipité blanc pulvérulent ; 8°. le nitrate de mercure y forme un précipité abondant, léger, pul-

vérulent, qui prend de suite une teinte jaune, et se grumelle en tombant au fond du vaisseau; 9°. le nitrate et le muriate de baryte n'occasionent aucun changement, non plus que l'hydro-sulphure de potasse; 10°. l'eau de chaux n'en trouble point la transparence; 11°. le carbonate de potasse y forme sur le champ un précipité blanc peu abondant; 12°. les acides sulfurique, nitrique, carbonique et muriatique oxigéné n'y produisent aucune altération sensible; 13°. elle dissout facilement le savon.

Il résulte de ces expériences, qu'elle ne contient pas plus de matières étrangères que beaucoup d'autres reconnues bonnes. On n'y découvre rien de dangereux à l'économie animale, et, pour être aussi agréable au goût que les eaux de meilleure source, il lui manque de couler sur un lit de sable avant d'être prise pour l'usage: on pourroit encore la rendre meilleure en la battant quelque temps au grand air. L'exposition de la source peut aussi contribuer à la rendre peu agréable au goût: « les villes qui regardent le couchant (dit Hippocrate), qui sont à couvert des vents du Levant, et ne reçoivent que les vents chauds, sont né-

cessairement mal-saines; car, 1°. les eaux n'y sont point claires, parce que l'air retient la première impression du matin, qui se mêle avec les eaux et les altère, et que le soleil ne peut les atteindre que lorsqu'il est déjà très-élevé. Il souffle, pendant l'Eté, chaque matin, un vent froid, et il tombe de la rosée le reste du jour...... L'exposition de ces villes, est telle, qu'on éprouve, chaque jour, de fréquens changemens ».

La fièvre qui a régné dans le village de Velesme, pendant le mois d'Avril, Mai et Juin, étoit de nature bilioso-catarrhale-putride. L'Eté de 1802, avoit été chaud et sec. Pendant les mois de Juin, Juillet, Août et Septembre, il n'étoit pas tombé plus de cinq pouces d'eau, et la constitution bilieuse étoit générale. Les diarrhées et coliques bilieuses; le sérysipèles et quelques fièvres intermittentes, avoient régné jusques dans l'Hiver, qui n'avoit que très-peu corrigé les effets de l'Eté. Cette saison fut très-peu froide et humide. Le thermomètre descendit à la fin de Décembre, à 5 degrés au-dessous de 0, mais s'étoit élevé jusqu'à 9 degrès au-dessus, dans le même mois.

Le nommé Philippe Vachot, âgé de trente-cinq ans, demeurant au N. E. du village,

dans la partie la plus élevée, fut atteint d'une fièvre gastro-bilieuse, qui dégénéra en putride et qui fut communiquée à sa femme qui en mourut. Il fut atteint au mois de Janvier, sa femme mourut au mois de Mars, et la contagion fut répandue au mois d'Avril, dans tout le village.

La fin de l'Hiver commença à corriger la constitution bilieuse, cependant le caractère bilieux étoit encore joint au catarrhal, chez un grand nombre de ceux que j'ai eu à soigner. La maladie commençoit ordinairement le matin ; le dégoût, les nausées, les vomissemens, la bouche amère et une violente douleur à l'estomac, étoient les premiers symptômes, auxquels se joignoient chez un grand nombre, la toux, l'oppression et un serrement douloureux à la poitrine. La langue étoit couverte d'un sédiment jaunâtre dans le centre, mais elle étoit rouge sur les bords. Cet état changeoit au cinquième ou sixième jour ; elle devenoit alors sèche et plus rouge, puis elle finissoit quelquefois par devenir noire et très-aride. Les urines n'ont rien offert de remarquable, quelquefois elles étoient rouges, d'autrefois safranées, parfois troubles ou limpides ; elles n'ont jamais rien annoncé aux jours indica-

teurs. Le pouls étoit vite et petit ; il annonçoit l'embarras des premières voies : souvent après le vomitif, il se développoit un peu, mais le plus souvent, il est resté dans le même état jusqu'à la fin de la maladie. La douleur gastrique qui paroissoit dès l'invasion, a souvent été diminuée par l'évacuant supérieur ; mais elle n'a jamais été entièrement détruite ; elle augmentoit par la pression de cette partie où l'on remarquoit toujours une forte élévation. Les douleurs des extrémités abdominales annonçoient que la cause morbifique étoit non - seulement dans les premières voies, mais encore dans tout le tube intestinal. Un doux laxatif a produit un bon effet chez un petit nombre où il a été indiqué ; la complication catarrhale a rarement permis l'emploi de ce moyen. Souvent une diarrhée un peu forte a paru dès le milieu de la maladie, mais elle affoiblissoit extraordinairement le malade, et le pouls devenoit alors plus petit encore et irrégulier, les facultés intellectuelles souffrirent aussi de cettte affection. Le malade s'est trouvé quelquefois fatigué, par une sueur peu abondante, mais continuelle. Dans ce cas, la maladie a été longue et d'une termination plus difficile.

Lorsque la diarrhée n'avoit lieu qu'à la fin de la maladie, elle produisoit alors un soulagement marqué; il en étoit de même des sueurs.

La crise n'a pas été la même chez tous les malades, il en est qui ont été guéris par une simple diarrhée de quelques jours; d'autres par une sueur abondante; d'autres chez qui ces deux évacuations contraires ont eu lieu ensemble. Le nombre de ces derniers a été petit. Il en est enfin, chez qui je n'ai remarqué aucune évacuation sensible; mais la fièvre se terminoit plus lentement.

La convalescence a été pénible; l'impossibilité où j'étois d'obtenir l'exactitude dans le régime, a occasioné plusieurs rechutes qui ont été fatigantes. Cependant cet accident n'a enlevé personne. La salade étoit l'aliment favori des convalescens; il n'a été difficile d'obtenir que de quelques-uns de n'en point faire usage.

La maladie n'a presque atteint que les personnes sedentaires; elle a régné principalement sur les femmes et les enfans, parce que c'étoient les seuls exposés à la contagion. Aussi ceux qui, pendant que la maladie régnoit, ont pu aller au grand air,

ont été exemptés de la contracter. Il paroît que l'activité des miasmes étoit détruite par cette exposition.

Il y avoit à Velesme, trois filles chlorotiques, qui, toutes trois, ont été victimes de la maladie. La foiblesse, la pâleur générale qui en étoit la suite, le volume extraordinaire de la rate et une fièvre lente nerveuse qui accompagnoit ces accidens, les avoient déjà épuisées depuis plusieurs mois. Elles ont refusé presque tout secours pendant la maladie; mais on auroit obtenu peu de succès à raison de l'état de foiblesse où elles étoient déjà; l'une étoit âgée de dix-huit ans, la seconde de vingt-un, et la troisième de vingt-quatre.

Avant mon arrivée à Velesmes, peu de personnes avoient été atteintes, cinq seulement avoient contracté la maladie, et trois étoient péries; mais du 1er. au 8 Avril, il y eût seize nouveaux malades. Le nombre augmenta chaque jour jusqu'à la fin du mois, et après cette époque, le nombre diminua et la maladie fut moins grave.

Moyens curatifs.

La langue sale, les nausées, l'amertume de la bouche, la douleur à l'épigastre in-

diquoient le besoin d'une évacuation supérieure; aussi presque tous ont fait usage d'un vomitif qui a produit un soulagement sensible qui a duré chez quelques-uns, mais qui, chez d'autres, n'a été que momentanné. Les douleurs aux extrémités abdominales, les embarras dans les secondes voies, ont nécessité un léger évacuant inférieur; mais cette indication ne s'est rencontrée que rarement à raison de la complication catarrhale. Les boissons acides, la décoction de chicorrée, ont eté la boisson des premiers malades, mais l'eau de bourrache miellée, les infusions béchiques, ont été prescrites aux autres.

La diarrhée qui, plusieurs fois, a été occasionnée par un spasme atonique intestinal, a été combattue avantageusement par une décoction de quinquina rendue anodine; ce moyen calmoit cette évacuation et donnoit aussi au pouls plus d'énergie.

Lorsque l'épuisement étoit considérable, que la langue devenoit sèche et noire, que le pouls étoit petit, j'ai employé les potions antiseptiques faites avec l'infusion de scordium, le camphre, l'acétate ammoniacal, l'éther sulfurique et le sirop de limons; les vésicatoires ont aussi produit de bons effets.

Mlle. H***, âgée de vingt ans, avoit tous les symptômes d'une fièvre putride maligne, et ces moyens produisirent de si bons effets que je pus, le dix-neuvième jour, prédire à son père désolé, que la maladie seroit terminée avantageusement dans les deux jours suivans, au moment où l'on désesperoit le plus, et que l'agitation étoit extrême : mais le pouls devenoit plus fort et la peau commençoit à présenter un peu de moiteur ; des sueurs arrivèrent pendant la nuit suivante et la malade fut sauvée.

Les enfans ont souvent rendu des vers après l'administration d'une infusion de semen-contra.

Le plus grand nombre conservoit, après la fièvre terminée, une amertume de la bouche et un défaut d'apétit, qui ont nécessité une évacuation inférieure, après laquelle je prescrivis quelques infusions amères. Pendant tout le temps de la maladie, je n'ai permis que l'usage de quelque bouillons maigres ou de pain ; je sais cependant que souvent on s'est permis une nourriture plus copieuse, mais qui toujours a produit de mauvais effets. Les dévoiemens opiniâtres, ont pour la plupart été occasionés par le défaut de régime.

Cette maladie a fait six victimes, trois mères de famille et trois filles; les trois premières n'ont eu aucun secours, et les trois dernières ont péri pendant mon séjour à Velesme. Les trois premières sont les trois cinquièmes des malades et les autres n'en sont que le dix-neuvième.

Épidémie de l'Hôpital de Grobois.

Il régnoit dans le village de Charbonnières, pendant le mois de Décembre 1811 et une grande partie de 1812, une maladie meurtrière, dont je parlerai dans la troisième section de ce mémoire. Cette maladie contagieuse étoit bornée aux habitans de cette commune, parce que la quantité de neige tombée en Janvier, empêchoit toute communication avec les villages voisins. A la fin de Février, la neige fut fondue en partie, et par besoin, quelques particuliers de Charbonnières furent forcés de se rendre à l'Hôpital de Grosbois. Ces visites furent funestes à plusieurs personnes de cette dernière commune : six furent malades et périrent dans l'espace de huit jours. Le maire me fit alors connoître la position de ses administrés et me conduisit près de douze autres malades, tous en très-grand danger.

Le village de l'Hôpital est de 250 habitans, et placé à l'E. (1), à deux myriamètres de Besançon, sur la route très-fréquetée de la Suisse. Il est composé de quelques aubergistes, d'un petit nombre de cultivateurs et de beaucoup de pauvres. Les habitations de ces derniers, seuls atteints de la maladie, sont enfoncées, humides et peu aérées; leur nourriture est des plus grossières; ils n'ont de fontaine qu'à un kilomètre du village et négligent de se procurer de son eau, qui est de bonne qualité; ils préfèrent l'eau de leurs citernes tenues mal-proprement.

L'Hôpital est exposé à l'action de tous les vents; un seul monticule diminue l'influence de l'O. La constitution des trois derniers mois de 1811 a été froide et humide; le S. O. fut le vent dominant et fut remplacé souvent par le N. E. Janvier 1812 fut froid; il tomba beaucoup de neige.

---

(1) Cette position paroîtroit ne pas être d'accord avec la topographie que j'ai donnée au commencement de ce mémoire, parce que je dis que l'arrondissement de Besançon ne s'étend à l'E. qu'à quelques kilomètres; mais j'observe aussi que le même arrondissement rentre dans celui de Baume, dans cette direction, à quinze kilomètres de la ville.

Jamais les symptômes d'une fièvre nerveuse maligne ne furent plus marqués que chez les malades de l'Hôpital de Grosbois. La maladie commençoit par un abattement général, et, sans affection préliminaire, une douleur violente à la tête accompagnoit ce premier symptôme; un frisson d'une heure arrivoit au même moment, et le malade étoit obligé de se mettre au lit. La sympathie de la tête avec l'estomac occasiona quelques nausées qui ne furent point suivies de vomissement; la langue étoit sêche et rouge; le pouls petit, serré et très-accéléré; la peau sèche et brûlante; les urines claires et presque rendues involontairement dès le second jour. La région hypocondriaque étoit aussitôt sensible et tuméfiée; à ce symptôme se joignoit un assoupissement profond, signe mortel, d'après Hippocrate: « Phalærus fut assoupi dès les premiers jours avec l'hypocondre droit tuméfié et douloureux, et il mourut le trente-quatrième ».

Aucun des malades atteints avant mon arrivée n'avoit vécu plus de huit jours; il est bien vrai que les inspecteurs d'urines avoient été consultés, et que leurs avis avoient été suivis. La foiblesse étoit si

grande, les facultés intellectuelles si perdues, qu'il étoit impossible de rien obtenir des malades; les yeux étoient continuellement fermés et larmoyans, la langue ne pouvoit sortir de la bouche, la surdité étoit complète, ou le malade ne pouvoit rien comprendre de ce qu'on lui disoit; il falloit prendre son bras pour toucher le pouls, et il restoit où il étoit placé. Les soubresauts des tendons étoient presque continuels. Telle a été la marche de cette courte et terrible maladie.

Moyens curatifs.

Le vomitif, auquel j'ai recouru dans presque toutes les maladies épidémiques, a été proscrit à l'Hôpital de Grosbois: « quelque nécessaires que soient, pour éviter la dégénération, dit le professeur Baumes, les vomitifs administrés, d'après de bonnes inductions, il est incontestable qu'on ne doive opérer cette dégénération, dès qu'on fait de ce moyen, une application inconsidérée ». La maladie étoit de nature asthénique, et c'est ici que doit prévaloir l'opinion du docteur Hernandès, sur le danger des évacuans.

Les médicamens excitans ont été les moyens auxquels j'ai recouru, dès le moment où je voyois un malade. L'eau et le vin, les infusions amères, le quinquina en substance ou en décoction, l'acétate ammoniacal, l'éther, le vin pur ont été d'un si puissant secours, que sur vingt-cinq malades que j'ai eu à soigner dans l'espace de vingt-sept jours, je n'en ai perdu aucun, et chez tous la maladie a été des plus graves.

Lorsque je visitai les malades pour la première fois, je trouvai Auguste Tripard, âgé de vingt-deux ans, au sixième jour de la fièvre maligne qui y régnoit; il ne put proférer une seule parole et ne put faire par conséquent aucune réponse à toutes mes questions; je ne pus voir l'état de sa langue qu'en desserrant les dents avec un corps dur; je la trouvai sèche et rouge; je soulevai les paupières pour voir ses yeux que je trouvai ternes et sans mouvement; elles s'abaissèrent aussitôt que je les eu lâchées. La peau étoit sèche, le ventre météorisé; depuis deux jours, il étoit dans cet état, et ses parens attendoient son dernier soupir; son pouls étoit foible et intermittent.

Je lui fis appliquer, sur le champ, de larges vésicatoires aux bras et aux jambes;

je lui fis prendre, par cuillerées et toutes les heures, une potion faite avec trois gros de quinquina bouilli dans cinq onces d'eau, J'ajoutai à cette décoction une once d'acétate ammoniacal, deux gros de serpentaire de Virginie en substance, et une once de sirop de raisin. Chaque fois quil prenoit sa potion, on lui donnoit une forte cuillerée de vin. Le lendemain le pouls fut fort et plus régulier; sa boisson étoit du vin pur. Le 8, il sortit de son assoupissement. Le 9, on put lui donner quelques cuillerées de bouillon de pain. Le 10, il eut une selle abondante, la peau fut un peu moins sèche. Le 11, le ventre devint un peu souple, il avaloit difficilement encore; cependant on put augmenter les boissons. Le 12, on fut obligé de ranimer les vésicatoires; il paroissoit retomber dans son premier état, mais les craintes furent bientôt dissipées. Le 13, la peau eut plus de moiteur; des sueurs abondantes parurent pendant la nuit, et la maladie fut terminée à la fin du quatorze. La convalescence fut pénible, la vue n'a été recouvrée que vingt jours après la terminaison de la maladie. L'ouie l'a été un peu plutôt, mais les forces n'ont été réparées qu'après plus de deux mois.

La maladie a été moins longue, mais presque aussi terrible chez tous les malades; ils étoient, le troisième jour, ce qu'on est ordinairement au douzième jour d'une fièvre putride ordinaire. Les stimulans ont donc dû être employés dès le début. J'ai pu arrêter les progrès de cette maladie, en empêchant les fréquentations, en sanifiant les chambres avec le gaz nitro-muriatique oxigéné extemporané, et en renouvelant l'air au moins trois fois par jour.

Epidémie de Serre.

Serre est placé au S. O., à six kilomètres de Besançon, sur le revers d'une montagne exposée au S. S E. et N. E. La population s'élève à 347 individus. La plupart des habitans sont un peu aisés. Une source au milieu du village, au bas du revers, fournit abondamment de l'eau de bonne qualité. Le vin y est bon, et on en fait un usage plus ordinaire que dans un grand nombre d'autres villages.

Le Printemps de 1812, a été humide et froid, la constitution catarrhale régnoit généralement. Cependant la maladie épidémique qui a atteint trente-deux individus

de Serre, pendant les mois de Juin et Juillet, n'a eu qu'accidentellement cette complication. Une femme de 30 ans eut une fièvre putride, et elle fut visitée et soignée par la femme du maître d'école et Mme. Feuillet, dont le mari est chirurgien en Espagne. Je fus appelé pour donner mes soins à ces deux dernières, elles étoient alors au huitième jour de la maladie. Elles n'avoient fait usage d'aucun remède, et la première étoit agonisante. L'application des vésicatoires, l'usage des toniques ne firent aucun effet, et elle succomba.

Mme. Feuillet étoit dans un délire continuel ; elle étoit fortement agitée ; elle avoit le pouls petit et intermittent, la peau sèche : je lui fis faire une potion avec le camphre, l'acétate ammoniacal et le quinquina ; je lui fis appliquer de larges vésicatoires ; elle refusa de prendre tout remède, et elle mourut le dixième jour. Tous ceux qui visitèrent ces deux malades, furent atteints dans l'espace de quinze jours.

La maladie étoit précédée d'un léger malaise, de foiblesse et d'anorexie pendant un jour ou deux ; un léger frisson, des douleurs dans tous les membres, les nausées, la prostration, la commençoient. La chaleur rem-

plaçoit le frisson, après quelques heures, et la peau étoit sèche, la langue jaune; les nausées augmentoient, et souvent le vomissement avoit lieu. Les urines étoient alors claires, et parfois il survenoit une toux qui paroissoit gastrique. Quelques-uns avoient une agitation continuelle, d'autres étoient assoupis et sortoient de temps en temps de cet assoupissement en se plaignant de violente douleur à la tête. Presque tous ont déliré dès le quatrième ou cinquième jour. La langue a changé du rouge au noir, toujours elle a été sèche et embarrassée. Les jeunes gens ont presque tous rendu des vers. Les selles ont été généralement peu fréquentes, il en est seulement cinq qui ont eu le dévoiement, qui a été calmé par une boisson d'eau de riz légèrement acidulée. Souvent l'oppression avoit lieu, mais quelquefois elle n'étoit que spasmodique; d'autres fois elle étoit due à une affection catarrhale du poumon. Les urines changeoient du cinquième au sixième jour; elles étoient parfois rouges, d'autres fois safranées; quelquefois blanches èt épaisses; elles ont offert, aux jours indicateurs, quelques signes de crise.

Moyens curatifs.

Tous les malades ont été forcés de faire usage d'un évacuant supérieur; quelques-uns, par ce moyen, n'ont fait qu'une maladie de courte durée, tous en ont éprouvé du soulagement. La boisson la plus générale, a été une légère décoction de bourrache avec la réglisse. Lorsqu'il y avoit besoin d'exciter l'expectoration, je faisois prendre, par cuillerées, un looch gommeux, auquel j'ajoutois toujours l'acétate ammoniacal; les vésicatoires ont été appliqués presque à tous les malades.

La famille Morivard, composée de six personnes, a été celle qui a le plus souffert de l'épidémie, aucun n'a été exempt, et le père, âgé de cinquante ans, a payé le tribut, le neuvième jour de la maladie. Après un jour de prédisposition marquée par l'anorexie, l'insomnie et la foiblesse, il fut forcé de se mettre au lit, par la douleur générale qu'il éprouvoit; il prit un vomitif qui lui fit rendre des matières bilieuses en huit évacuations, une toux fatigante sans expectoratiou, ne lui laissoit pas un instant de repos. Je lui prescrivis un looch gommeux; mais la toux ne fut point

appaisée. Dès le quatrième jour, il fut dans un délire furieux ; il fallut le tenir continuellement, pour l'empêcher de sortir : il refusa une potion que je lui fis avec l'infusion de bourrache, le camphre, l'éther et l'acétate ammoniacal ; je le mis à l'usage du vin. Le sixième jour, le délire continua, la poitrine fut prise davantage encore, les vésicatoires furent appliqués aux jambes, il refusa toute boisson et tout remède, et il succomba après quelques jours d'un délire fatigant ; il a parlé continuellement pendant 72 heures.

Sa sœur, âgée de quarante ans, accouchée depuis quinze jours, eut l'imprudence de cesser d'allaiter son enfant au sixième de la maladie ; les mamelles s'affoissèrent promptement ; les lochies qui couloient encore furent suprimées, et dans quelques heures, le ventre fut météorisé et douloureux. Elle avoit pris l'ipécacuanha, le deuxième jour de la maladie, et ce remède fut répété au moment de ces accidens. Les déjections supérieures furent encore abondantes ; elle eut une selle provoquée par un lavement, mais elle n'en éprouva presque pas de soulagement ; on lui appliqua des fomentations émollientes camphrées. L'op-

pression survenue le huitième jour, indiqua les vésicatoires qui furent appliqués. La grande foiblesse, un léger délire, firent employer une décoction de quatre gros de quinquina dans douze onces d'eau, à laquelle on ajouta une once d'acétate ammoniacal à prendre en quatre fois dans la journée. Ces moyens furent continués jusqu'au quatorzième jour, où il se fit une crise incomplète. On diminua la dose des antiseptiques ; mais on ne les cessa que le vingtième, jour de l'entrée en convalescence. La crise fut faite, partie par les selles, partie par l'expectoration. Cette malade eut besoin d'un grand ménagement pendant très-long-temps ; trois fois l'engorgement œdémateux des extrémités inférieures et l'oppression revinrent dans l'espace d'un mois. Elle dut son salut à l'acétate de potasse liquide uni aux toniques ; la dose fut de deux onces par jour, dans une tisane de baies de genièvre.

Outre les victimes dont j'ai parlé, une femme de trente ans et une fille de dix-huit ans, sont péries de la même manière que Morivard.

Epidémie de Placey.

Pendant que la maladie régnoit à Serre, l'adjoint de la commune de Placey, village dans la même direction, mais éloigné l'un de l'autre, de 7 kilomètres, fut forcé de se rendre au milieu de la contagion et s'en retourna impregné de ses miasmes. Il fit la maladie, fut convalescent, et quoique éloigné du village, il l'a communiqua à un tel nombre d'habitans, que, dans le mois d'Août, quarante étoient atteints.

Placey, dont la population est de 136 individus, est placé dans un vallon très-étroit, exposé au courant des vents du N. et du S.; les habitans sont extrêmement misérables, et pour cette raison, plus aptes à contracter les maladies contagieuses de nature asthénique. La constitution de l'Été, quoique peu chaude, avoit corrigé la diathèse catarrhale, et la fièvre étoit *bilioso-nerveuse putride*. La sœur de l'adjoint et ses quatre enfans, étoient dans le plus mauvais état, lorsque je fus envoyé à Placey, ils étoient déjà avancés dans leurs maladies; les toniques êtoient indiqués et furent employés à l'avantage des malades.

Je n'entrerai pas dans une nouvelle description des symtômes de la maladie ; ils étoient les mêmes qu'à Serre, à part la toux qui ne se rencontra chez aucun. Le traitement fut aussi le même, quant aux antiseptiques ; la boisson étoit une décoction de chicorée acidulée, de l'eau vinaigrée et la tisane vineuse. Je n'ai perdu aucun malade, quoique tous aient été gravement affectés. Le nommé Laroche, âgé de trente-deux ans, bien constitué, a été dans un délire tel, dès le quatrième jour de sa maladie, que plusieurs fois il est sorti nu et a courru le village. Le camphre à haute dose; l'acétate ammoniacal et le quinquina, lui ont été administrés.

Généralement j'ai eu à craindre des rechutes par le défaut de régime. Il est difficile de faire concevoir aux habitans de nos campagnes qu'il est imprudent de satisfaire son appétit, dans la convalescence d'une maladie grave. Il est quelquefois même difficile de faire entendre raison aux habitans des villes. Dans le même temps, je soignois de la même maladie, à Besançon, un jeune homme de vingt-sept ans, qui, après être sorti d'un grand danger, désira, dans sa convalescence, de manger

une pomme de terre qui, malgré mes défenses, lui fut accordée. Cette imprudence fut suivie d'un gastritis qui, après avoir fait souffrir les tourmens les plus cruels, fut terminé par la gangrène, et celle-ci par la mort.

Je crois avoir démontré que les maladies épidémiques dont je viens de parler, ne doivent leur existence qu'à la contagion. Si le jeune Cachot fût resté à l'hôpital; si la petite, atteinte de la petite vérole, ne fût point venue à Besançon; si le premier malade de Velesme eût été isolé; si la communication de Charbonnières à l'Hôpital n'eût point été rétablie; si le premier malade de Serre n'eût point été fréquenté, aucune de ces maladies ne fût devenue épidémique. Il seroit donc prudent, lorsque, dans une commune, une maladie contagieuse se manifeste, de faire conduire, dans un hospice, le premier malade, dès que la nature de la maladie est reconnue.

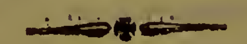
Mais on peut ne pas être instruit assez-tôt qu'une maladie contagieuse règne dans une commune, pour pouvoir en arrêter les progrès dans la commune même; quelquefois ce n'est que lorsqu'un certain nombre d'individus ont été victimes, que l'adminis-

tration a connoissance de l'existence d'une maladie meurtrière: dans ce cas, il est impossible d'arrêter sa propagation dans l'endroit où elle a paru. Mais ne devroit-on pas employer des mesures de police, pour l'éviter dans les communes voisines? Pourquoi ne fait-on pas, pour préserver des autres maladies contagieuses, ce qu'on fait pour prévenir la peste? La défense faite aux habitans d'une commune où règne une maladie contagieuse de sortir du lieu même, et aux habitans voisins de fréquenter l'endroit infecté, ne seroit point une mesure déplacée: je défendrois aussi toute assemblée dans la commune où seroit l'épidémie; souvent j'ai obtenu de MM. les Curés, d'employer ce dernier moyen, dont on a bientôt reconnu l'avantage.

Ne seroit-il pas salutaire aussi de défendre aux parens d'un variolé, de sortir de leur habitation avant la fin de la maladie, et jusqu'à ce que les moyens de désinfection, non seulement pour ce qui auroit servi au malade, mais encore à tous ceux qui l'auroient soigné, fussent employés? On use de ces précautions pour des maladies qu'on pourroit regarder comme moins graves que celle qu'il est si possible de détruire, et

dont on ne doit encore la conservation du principe, qu'à quelques entêtés ignorans qu'il seroit humain de punir.

Si le croup, si la fièvre jaune, ou tout autre maladie qu'on ne rencontre pas fréquemment, eut fait cent victimes, dans l'espace de quelques mois, dans une ville comme Besançon, l'alarme eût été générale; cependant on a vû de sang froid la perte du quadruple en 1801, par la petite vérole, scène qui se renouvelloit si fréquemment, qu'on avoit fini par regarder cette maladie, non-seulement avec indifférence, mais comme un dépuratif avantageux.



DEUXIÈME SECTION.

Maladies dépendantes de la constitution des saisons.

Hippocrate, ce guide des médecins, reconnoit l'influence de l'air sur le corps, et on ne peut douter que, dans toutes les maladies possibles, elle ne joue un grand rôle; mais il en est qui lui sont dues entièrement; et c'est de ces dernières dont il doit être question dans cette section.

Lorsque les saisons sont régulières, les maladies sont faciles à juger, et leur marche est aussi régulière; dans ce cas, il est rare de voir régner des épidémies. « Lorsque les saisons jouissent de la température naturelle, et qu'elles ne présentent pas des aberrations considérables ni multipliées, elles n'enfantent pas beaucoup de maladies et les mortalités sont rares; néanmoins les saisons les plus régulières produisent des maladies, mais qui n'attaquent, pour l'ordinaire, que des tempéramens analogues à leur nature. La diversité des saisons n'est pas nuisible par elle-même, et si l'homme ne s'écartoit pas tant de la nature par son régime et ses mœurs, il trouveroit sans doute

dans leur succession de nouveaux moyens de conservation et de vigueur (1) ». Pour que l'année soit régulièrement constituée, il faut, d'après Hippocrate, que le Printemps soit chaud et tempéré par des pluies douces, l'Été chaud et sec, l'Automne froid et sec, et l'Hiver froid et humide.

Elles sont irrégulières, toutes les fois qu'elles s'éloignent de cette marche, et c'est alors ce qui contribue à déterminer les maladies populaires. Hippocrate dit, aph. 1, sect. 3 : *les maladies arrivent sur-tout par le changement des saisons ; mais particulièrement si l'ordre du froid et de la chaleur est beaucoup changé. Elles arrivent aussi à proportion des autres irrégularités des températures.*

Dans les sécheresses, les fièvres deviennent aiguës, et si l'année est en grande partie, telle que la température qui a prédominé, il faut, pendant toute l'année, s'attendre à des maladies, qui pour la plupart auront le caractère de celles de cette température prédominante. Aph. 5.

Or, voici les maladies qui arrivent, en général, dans les températures pluvieuses ;

---

(1) Élémens d'hygiène, par Tourtelle.

des fièvres de long cours, des diarrhées, des pourritures, des attaques d'épilepsie, des paralysies, des esquinancies; mais les sécheresses occasionnent des fièvres aiguës, la phitisie, des douleurs arthritiques, des dyssenteries, des difficultés d'uriner. Aph. 16.

Il est reconnu que, plus un pays est agité par les vents, plus il est salubre; mais c'est lorque les saisons sont régulières et que deux vents opposés ne se succèdent pas brusquement. Dans le cas contraire, c'est dans ce pays là même que les effets de l'irrégularité se font plus particulièrement sentir. Un air froid, qui soufflera pendant plusieurs mois, disposera aux maladies inflamatoires; un vent contraire produira des affections bilieuse; et si les changemens ont une marche lente, à peine le changement des affections sera sensible. Il est des vents qui, dans certains pays, produisent généralement des affections désagréables; le S. E., appelé le *sirocco*, rend les habitans des côtes de la Méditerranée anéantis et sans idées, pendant qu'il souffle, *le vent chaud du désert* donne subitement la mort, etc. Sennert, attribue la cause de la sueur Anglaise qui a régné pendant quarante ans, dans l'île qui

lui a donné son nom, et qui s'est ensuite répandue dans divers pays, à une corruption de l'air qu'il ne peut expliquer.

La constitution humide détermina, en 1510, en 1557, 1580 et 1591, la fièvre catarrhale maligne qui fut si généralement répandue.

La sécheresse des années 1583 et 1626, fut cause de la dyssenterie épidémique qui régna pendant ces deux années.

Hippocrate, dans ses quatre constitutions épidémiques, attribue à la chaleur et à la sécheresse, les fièvres ardentes, les continues non violentes, mais longues, qui régnèrent dans la première.

Au froid et à l'humide, les ophtalmies, les lianteries et dyssenteries, les tenesmes, les fièvres continues et intermittentes, les convulsions des enfans, les continues avec redoublemens en tièrce qu'il observa dans la seconde.

Au froid et à la sécheresse, les apopléxies, la fièvre ardente, les dyssenteries qui eurent lieu dans la troisième.

Enfin, à l'humidité et à la chaleur, les érysipèles, les maux de gorge, les fièvres ardentes, les frénésies, les aphtes brûlans-les ophtalmies qui furent si meurtrières,

dans la quatrième, qu'il appelle pestilentielle.

Lorsqu'une maladie épidémique est due à la saison seulement, la marche d'augmentation est différente que dans celles dues à la contagion. Dans bien peu de temps, elle attaque souvent un grand nombre de sujets, sur-tout dans la partie la plus exposée au vent qui l'a déterminée, les symptômes sont d'autant plus alarmans, que la saison s'est éloignée de la régularité. L'habitude est un bouclier contre les causes existantes toujours dans le même lieu. *Ce à quoi l'on est accoutumé depuis long-temps, quoique moins avantageux, cause moins de dérangement que ce qui est extraordinaire. Il faut donc revenir à ce qui est familier.* Hipp. aph. 50, sect. 11.

J'ai observé des fièvres bilieuses, des dysenteries, des fièvres catarrhales, etc., dues aux saisons seulement.

Epidémie de Pelousey.

Pelousey est distant de Besançon d'un myriamètre ; il est au N. O. de cette ville, placé au-dessus d'une prairie appartenant à ce village et à celui de Pouilley-les-Vignes.

Cette prairie est un peu marécageuse; les vents du S. et du S. O. la traversent avant de parvenir sur le village. La population est de quatre cent trente-un habitans, tous peu fortunés, mais très-laborieux; ils vivent sobrement et boivent peu de vin, quoiqu'il y ait beaucoup de vignes sur le territoire; mais il y a peu de propriétaires au village même. Ils ont deux sources abondantes, fournies par une petite montagne qui se trouve au N. O. L'eau est de bonne qualité.

Le mois de Juin 1801 fut chaud et sec; le N. E. souffla quarante-deux fois, et le S. O. vingt-cinq; il y eut dix-sept jours de beau temps; il plut dix fois, qui donnèrent 2 pouces 6 lignes d'eau. Le thermomètre fut à 21 degrés et descendit à 6. La moyenne proportionnelle fut 11 degrés. Le baromètre s'éleva de 26 pouces 11 lignes à 27 pouces 8 lignes.

Juillet fut chaud et humide; le N. E. souffla vingt-sept fois; le S. O. trente-trois fois et le N. O. dix-sept fois. Il y eut neuf fois du beau temps, dix-huit fois de la pluie, qui donnèrent 4 pouces d'eau; neuf fois le temps fut variable, huit fois il y eut du vent et il tonna cinq fois; le thermomètre monta à 26 degrés et descendit à 10

au-dessus de 0. La moyenne fut 12 degrés. Le baromètre s'éleva de 27 pouces 1 ligne à 27 pouces 8 lignes 5 douzièmes.

Août fut à peu près de la même température ; le N. E. souffla quinze fois, le S. O. cinquante-huit, l'O. dix. Il y eut dix-neuf fois de la pluie ce qui donna une ligne d'eau de plus qu'en Juillet; il ne fit beau que huit fois. Le thermomètre fut à 25 degrès 5 dixièmes, le 20 à midi; le même jour, il n'avoit été, le matin, qu'à 12 degrés 5 dixièmes; le terme moyen du mois fut de 14 degrès. Le baromètre monta de 27 pouces 8 lignes à 27 pouces 8 lignes 5 douzièmes.

Les maladies bilieuses commançant à régner a cette époque, il y avoit quelques fièvres de cette nature, des fièvres intermittentes, des dyssenteries, et quelques toux gastriques.

Septembre fut loin de corriger les effets des trois mois précédens. La température de ce mois fut chaude et un peu sèche Le thermomètre monta de 16 degrès à 24. La moyenne fut de 15 degrés 4 lignes. Le baromètre fut de 27 pouces 1 ligne à 27 pouces 7 lignes 4 douzième. Le N. E. souffla quarante-une fois, le S. O. trente-quatre, l'O. huit, le N. O. neuf. Il y eut

dix fois de la pluie, il n'en tomba que 1 pouce 11 lignes 10 douzièmes. Il fit dix-huit fois beau ; dix fois, il y eut du tonnerre, et il grêla une fois.

Octobre fut peu différent ; le thermomètre ne varia que d'un degré. La moyenne fut de 16 degrès 4 dixièmes. Le baromètre monta de 27. 0. 9 à 27. 8. Les vents soufflèrent comme en Septembre. Il plut neuf fois, et il y eut 5 pouces 6 lignes 4 douzièmes d'eau.

Novembre fut tempéré et très-humide, le N. E. ne souffla que vingt-une fois, et le S. O. soixante. Il tomba quatorze fois de la pluie, qui donnèrent 4 pouces 4 lignes 8 douzièmes d'eau. Il tonna deux fois. Le thermomètre monta de 4 degrés 8 à 16. 5. La moyenne fut de 10. 6. Le baromètre s'éleva de 26. 10. 2 à 27. 7. 8.

L'Ete et l'Autômne avoient disposé aux affections bilieuses. Les vents chauds que les habitans de Pelousey recevoient après avoir passé sur la prairie quelquefois couverte d'eau et quelquefois sèche, avoient augmenté, chez eux, cette disposition; et dans le courant de Décembre, trente particuliers furent atteints d'une fièvre gastro-bilieuse simple. Quelques-uns s'adressèrent

à un charlatan du voisinage ; six périrent dans une semaine, et je reçus ordre de leur porter des secours, au milieu du mois.

L'abus des purgatifs fut cause de la mort de ces six individus dont trois étoient chefs de famille, une poudre purgative leur avoit été administrée chaque jour ; la dégénérescence en avoit été la suite, et ils avoient succombé. Il est étonnant que cette dégénérescence n'ait pas augmenté la gravité de l'épidémie.

La maladie, en elle-même, n'offroit rien de bien alarmant, puisque sur cent neuf malades que j'ai eu à soigner, je n'en ai perdu qu'un; encore dut-il sa mort à la nostalgie qui compliqua la fièvre. Un léger frisson la commençoit; il étoit bientôt suivi de chaleur à la peau ; la langue étoit jaune, et le vomissement avoit presque toujours eu lieu. Les urines étoient rouges et quelquefois briquettées ; le pouls étoit fréquent et vif. Il y a eu quelques diarrhées.

Le voisinage de la prairie avoit donné un caractère intermittent à la fièvre, quelquefois le type tierçaire avoit lieu, d'autres fois le redoublement avoit lieu tous les jours. La diathèse purement bilieuse fut celle de la maladie jusqu'au mois de Jan-

vier; à cette époque vint se joindre le caractère catarrhal.

Décembre avoit été froid et humide; il étoit tombé de la neige neuf fois et dix-sept fois de la pluie, ce qui avoit donné 7 pouces neuf lignes d'eau. Le S. O. avoit soufflé soixante-sept fois, le N. E. 8, l'O. 5 et le N. O. 6; il n'y avoit eu qu'un jour de beau.

Le thermomètre avoit marqué 5 degrés 2 au-dessous de o et 10 degrés 9 au-dessus. La moyenne étoit 3 degrès au-dessus de o. Le baromètre monta de 26. 7. 4 à 27. 7. 9.

Janvier fut très-froid et un peu sec; il neigea huit fois, abondamment, puisqu'il y eut six pouces 4 lignes d'eau. il fit beau huit fois. Le N. E. souffla trente-huit fois, le S. O. quarante-une. Le thermomètre descendit à 16 degrés au-dessous de o et monta à huit degrés au-dessus. La moyenne fut 1. 8. Le baromètre est descendu à 26. 5. 6 et est monté à 27. 6. 9.

Le froid opéra un refoulement d'action qui porta les humeurs à la tête; aussi, pendant le mois de Janvier, presque tous les malades ont eu des épistaxis; quelques-uns ont été critiques, d'autres n'ont été que symptomatiques. Il y a eu quelques affections du poumon, des points de côté avec

difficulté de respîrer en étoient les symptômes. Les crachats étoient mêlés de sang dans les premiers jours seulement. La douleur de côté disparoissoit aussi de bonne heure. La maladie a régné sur tous ceux que leurs occupations avoient forcés d'être souvent au grand air, et qui, par tempérament, étoient plus aptes à contracter des maladies bilieuses. Dans le nombre, il y a eu moins de femmes et d'enfans. La qualité contagieuse n'a point caractérisé cette maladie. Il y a eu des familles nombreuses où il n'y a eu qu'un ou deux malades. Ceux qui étoient plus exposés à l'influence des vents d'O. et S. O., l'ont été plus généralement.

Traitement.

Le vomitif étoit toujous administré dès le commencement; lorsqu'il n'y avoit aucune complication catarrhale, je prescrivis le tartrite antimonié de potasse, et dans le cas contraire, je donnois l'ipécacuanha.

Dans le dernier cas, l'infusion de bourrache étoit la boisson habituelle; dans le premier, c'étoit la limonade, l'oxycrat et l'eau de chicorée acidulée. Quelquefois j'ai été obligé de recourir à l'acide sulfurique,

pour aciduler les boissons. J'ai eu souvent occasion de réitérer les évacuations supérieures, lorsqu'après deux redoublemens, les symptômes de gastricité reparoissoient. Ce moyen opéroit toujours un grand soulagement. En cas de diarrhée, je prescrivois l'eau de riz acidulée. Dans la complication pleurétique, je donnois par cuillerées une infusion de bourrache, avec quinze grains de gomme adragant pour six onces, et un once et demie d'oximel scillitique. Rarement j'ai recouru aux vésicatoires.

Jean Guyot, âgé de quarante ans, adjoint de la commune, fut dans l'invasion de la maladie, le 26 Décembre ; un frisson léger la commença, et une violente douleur de tête survint peu temps après. Il vomit abondamment le 27, et eût deux selles ; il parut soulagé ; mais après le redoublement qui arriva le soir, la douleur de tête fut plus forte que la veille. Je lui prescrivis une infusion de tilleul et la limonade pour boisson. Le 28, la matinée fut tranquille, mais le soir redoublement et douleur violente à la tête : je lui fis appliquer un sinapisme aux pieds et il fut soulagé. Le 29, épistaxis de trois heures, les compresses de linge, trempées dans le vinaigre, appliquées sur le

front et les tempes, l'appaisèrent ; il fut extrêmement affoibli, il but la limonade minérale. Le 30, l'hémorragie reparut; je fus obligé de tamponer pour l'arrêter, et de lui faire observer le plus grand repos; je continuai l'usage des acides, et lui prescrivis quelques infusions amères. Le 31, il fut calme jusqu'au redoublement, qui eu lieu à la même heure que les précédens; la douleur de tête fut supportable. Les mêmes moyens furent continués jusqu'au quatorzième (8 Janvier). La crise fut faite, partie par les sueurs, partie par les urines.

Sa fille, âgée de vingt ans, eut les mêmes symptômes que lui, à l'exception de l'hémorragie qui n'arriva que le septième jour et qui termina la maladie.

La femme du maître d'école, âgée de cinquante ans, demeurant à Pelousey depuis quelques mois seulement, fut atteinte de la fièvre gastro-bilieuse, au commencement de Janvier. Outre les symptômes ordinaires, tels que l'amertume de la bouche, la langue jaune et les envies de vomir; elle fut encore atteinte de douleur au côté et de difficulté de respirer; elle prit l'ipécacuanha qui lui procura dix évacuations qui la soulagèrent. Elle pleuroit continuellement et parloit de

son pays ; je me joignis à son mari pour lui promettre d'y retourner, et je lui prescrivis l'usage des antispasmodiques. Elle tomba, après six jours, dans un état de foiblesse qui força de recourir à une décoction de quinquina, à laquelle j'ajoutai l'éther sulfurique à haute dose; mais tous les moyens furent inutiles, et elle mourut le dixième jour, sans autre signe de dégénérescence que l'atonie ; elle fut la seule victime de l'épidémie.

J'ai ordonné un régime strict à tous les malades, les bouillons maigres et de pain, les jus d'orge et de riz, ont été les seuls alimens permis. Généralement ; j'ai purgé au moment de l'entrée en convalescence. Le traitement a été des plus simples ; les boissons seules et les évacuans ont tout fait. Mais ce qu'il y avoit de mieux pour eux, ça été de les empêcher d'employer des moyens empiriques qui auroient pu déterminer une épidémie meurtrière, en opérant la dégénérescence, et par suite, la contagion.

La constitution de 1805, étant à peu près la même, que celle de 1801 ; l'Eté ayant été chaud et un peu humide, fit reparoître la même maladie dans le même village:

soixante personnes furent atteintes dans le mois d'Octobre; la diathèse bilieuse seule régna et les hémorragies n'eurent point lieu. les évacuans et les acides végétaux furent la base du traitement, et il n'y eut point de victimes.

Epidémie de Deluz.

La population du village de Deluz, est de 300, il n'est point de l'arrondissement de Besançon, mais il est sur sa frontière à la partie supérieure du Doubs, à quinze kilomètres N. E. de la ville; il est placé dans un U formé par quatre montagnes; au N. E., est celle d'*Aigremont*, au N. est la *Charbonnière* qui se réunit à celle dite les *Lambrechères* et qui est au N. O., enfin au S. O. se trouve un monticule, nommé le *Montville*, à cause de sa direction contre Besançon. Au sommet de l'U, passe le Doubs, qui, à sa rive gauche, est bordé d'une montagne considérable nommée la *Roche-blanche.* La position de ce village est donc telle qu'il ne reçoit l'influence d'aucun vent; cette dernière montagne le mettant encore à l'abri de ceux du S. et d'E. Les bases des trois premières

montagnes sont plantées de vignes qui sont d'un fort produit, mais dont le vin est de mauvaise qualité ; leurs sommets sont couverts de forêts ; le *Montville* a sa base cultivée en champs ; au milieu sont quelques vergers, et, au sommet, des vignes : enfin la Roche-blanche est couverte de bois.

Les champs de Deluz se trouvent placés au S. O. du village, au-delà du monticule ; la longueur est à peu près de trois kilomètres, mais le vallon n'a que deux hectomètres de largeur ; ils sont d'une grande fertilité. Les fruits y sont abondans et de bonne qualité. La plupart des habitans de Deluz sont dans l'aisance, ils sont affables et aiment à rendre service. Il y a dans les familles, une union rare. Leur nourriture est un pain mêlé d'orge, de seigle et de froment ; les viandes sálées ; la bouillie de maïs ; les légumes secs et leur mauvais vin. L'eau est peu abondante, une seule source placée à la partie supérieure du village, donne une eau *séléniteuse* ; elle est reçue dans un réservoir où elle est puisée pour l'usage, ce qui la rend ordinairement mal-propre. L'eau du Doubs lui seroit bien préférable ; cette dernière est une des plus pures et des plus potables ; l'analyse la plus scrupuleuse à prouvé

qu'elle ne contenoit aucun principe étranger nuisible. « Des eaux dont on pourroit
» faire usage à Besançon, dit Tourtelle dans
» sa thèse *de aquis mineralibus*, celles du
» Doubs sont les plus pures ».

L'Eté de 1812 fut un des plus chauds et des plus secs qu'on eut observé depuis très-long-temps ; il n'y tomba en Juillet, Août et Septembre que 3 pouc. 7 lign. 9 dixièmes d'eau en vingt-deux fois. Le thermomètre monta à 30 degrés, le moindre degré fut 5. 2. La moyenne fut 13.6. Le baromètre monta de 27.2.8 à 27.9. Le N. E. souffla deux cent fois, le S. O. cent vingt-six, le N. O. vingt-trois, l'O. dix-huit, l'E. onze, le S. E. six ; il fit soixante-deux fois beau ; il y eut vingt-quatre fois des nuages et il tonna quatre fois. Pendant ce temps, la sécheresse fut si grande que les sources furent taries. La chaleur, absordée dans le vallon de Deluz, y détermina la constitution bilieuse, et les habitans, préférant leur eau boueuse à celle du Doubs, ressentirent ses effets sur le tube intestinal, et une dyssenterie épidémique y régna pendant les mois d'Octobre et Novembre.

Cette maladie s'annonçoit avec les mêmes symptômes que la fièvre bilieuse : c'étoient

le dégoût, les nausées, l'amertume de la bouche, la douleur à l'épigastre, les urines colorées, la langue jaune, le pouls petit dès l'invasion, les coliques, le ténesme et les déjections bilioso - sanguines. Les selles étoient si fréquentes, qu'à peine le malade pouvoit quitter la garde-robe; les douleurs commençoient à la région ombilicale, s'accompagnoient de borborygmes et se continuoient dans tout le tube intestinal; après quelques jours, les excrémens n'étoient presque que du sang. Les urines ont été peu copieuses et safranées pendant tout le cours de la maladie.

La fièvre, qui accompagnoit la dyssenterie, étoit continue et avoit des redoublemens sur le soir; un léger frisson les précédoit ordinairement, les nuits étoient laborieuses, les malades souffroient toujours davantage que le jour. La longueur de la maladie n'a pas été uniforme; on n'a pu juger par les urines du moment de sa terminaison. La foiblesse a paru dès le commencement, cependant elle n'étoit pas entière dans le principe; plus la maladie étoit longue, plus les déjections étoient fréquentes, plus la foiblesse étoit grande. L'anorexie étoit générale, les malades se forçoint cependant pour prendre

des alimens, et tous ont eu lieu de s'en repentir.

Beaucoup de convalescens ont eu des engorgemens des extrémités inférieures ou étoient dans un état de foiblesse qui ne s'est passé que long-temps après; ils ont éprouvé des lassitudes dans les genoux qui n'ont cessé que par l'usage des purgatifs. Pendant tout le cours de la maladie, la bouche étoit brûlante et la peau sèche.

Moyens curatifs.

« Les vomitifs et les purgatifs, dit Zimmermann, étoient autrefois rejetés pour
» la cure de la dyssenterie, et l'on ne s'en
» servoit qu'avec réserve. Cependant l'expérience journalière et les observations
» de Pringle, nous apprennent qu'ils font
» le point essentiel de la cure. Eller dit
» avoir remarqué, et qu'une longue expérience l'a fait voir aux médecins, que
» aucune évacuation n'opère plus heureusement la guérison d'une épidémie dyssentérique, que les vomitifs. Il régna une
» épidémie des plus dangereuses en Août
» 1721, dans plusieurs endroits de la Haute-
» Saxe. Eller y fut mandé et observa que

» aucun médicament n'opéroit plus avan-
» tageusement dès l'abord de la maladie,
» que ceux qui, étant réitérés plusieurs
» fois, chassoient radicalement la matière
» bilieuse; c'est en insistant sur ce point;
» qu'il extermina cette maladie en deux ou
» trois semaines, moyennant les évacuations
» seules et qu'il prévint les rechutes. De
» trois-cens malades qu'il traita, à peine
» en perdit-il un quarantième ».

D'après ces principes et l'état de la maladie, je n'ai point hésité d'administrer un vomitif qui étoit ou l'ipécacuanha, ou le tartrate antimonié de potasse, ou l'un et l'autre combinés. Les évacuations étoient abondantes et poracées; les malades se plaignoient de l'amertume que laissoient ces matières dans leur passage. Souvent il y a eu quelques selles occasionées par ce remède.

L'action du vomitif terminée, les malades éprouvoient quelquefois un peu de soulagement; mais le plus souvent ils étoient encore tourmentés par les coliques, les borborygmes et le ténesme. Je faisois prendre alors une légère décoction de riz, ou de l'eau de veau; je prescrivois un régime très-léger, et j'attendois que les coliques

fussent un peu calmées pour administrer un purgatif.

Quelquefois l'état d'irritation étoit si long, qu'il ne permettoit pas d'employer ce moyen; je recourois alors à quelques autres qui, souvent, étoient sans succès. A l'exemple de Sydenham j'ai employé le laudanum qui m'a généralement réussi ; il en a été de même du diascordium. Les douleurs aux extrémités inférieures, les selles bilieuses, le pouls légèrement intermittent, me faisoient voir un embarras bilieux des intestins, et indiquoient un besoin de purger.

Marie-Thérèse Chamolle, âgée de onze ans, étoit au neuvième jour de la dyssenterie, à la première visite que je lui fis; elle souffroit b aucoup et on craignoit pour ses jours ; elle avoit vomi, dans le principe de la maladie, mais elle avoit des signes non-équivoques de l'existence des saburres dans les secondes voies. Je conseillai les délayans, et elle n'en éprouva aucun soulagement. Enfin, pressé par les circonstances, je lui donnai un purgatif, composé de manne, de tamarins et de rhubarbe; je restai près d'elle pour m'assurer de l'effet du remède qui surpassa mon attente. Les excrémens naturels qui, dans cette mala-

die, restent dans les cellules du colon, qui est dans un état de constriction habituelle, furent rejetés sous forme de boules durcies; elle eut, après, cinq selles bilieuses très-copieuses, sans douleur dans le ventre et sans ténesme, et sa convalescence data de ce moment; l'état de foiblesse où elle se trouvoit réduite, fit qu'elle fut quelque temps à se rétablir; mais elle n'eut aucue suite fâcheuse. Encouragé par ce succès, j'employai le même moyen toujours suivi des mêmes effets.

Jean-Etienne Bertot, âgé de quarante-trois ans, étoit au troisième jour de la maladie; ayant vomi au moment de l'invasion, je lui avois prescrit un usage continuel d'une boisson mucilagineuse, et je lui fis prendre un purgatif, le quatrième jour. Il fut guéri par ce moyen, et ce jour là même fut le commencemeut de sa convalescence.

Je n'ai pu employer cette méthode chez tous les malades, à raison de quelques accidens. Jean-Pierre Flagey fut de ce nombre. Cet homme, âgé de trente-neuf ans, se plaignoit depuis long-temps d'oppression et de douleur à l'épigastre. Après le vomitif, qui n'étoit composé que de vingt grains d'ipécacuanha, l'oppression aug-

menta, la douleur devint plus vive et les évacuations dyssentériques cessèrent; Il y avoit à craindre pour ce malheureux ; je fis mes efforts pour rappeler la première maladie par quelques lavemens stimulans, mais ils furent inutiles; l'oppression étoit spasmodique, et je m'aperçus plus facilement encore de cette complication nerveuse, lorsque je la vis augmenter à la vue de son épouse, qui pleuroit sa perte prochaine en la lui annonçant. Je fis éloigner cette femme, et prescrivis à mon malade une potion avec l'éther sulfurique, qui lui procura un peu de soulagement; le lendemain, je lui fis appliquer les vésicatoires aux deux bras. Ces moyens furent continués pendant quelques jours; j'eus soin d'entretenir la liberté du ventre, et les accidens cessèrent.

Les moyens curatifs précités eurent moins de succès chez les enfans; après les évacuations supérieures et inférieures, la maladie continuoit: je leur prescrivois alors une légère teinture de rhubarbe avec quelques gouttes de laudanum et d'éther, et les accidens disparoissoient.

La convalescence a été plus ou moins longue, d'après la durée et la gravité de la

maladie: il en est qui, après quelques jours, ont pu reprendre leurs travaux habituels; mais ceux que j'ai trouvés à mon arrivée, étoient dans un état languissant, par suite des remèdes empiriques dont ils avoient fait usage. J'ai purgé ceux qui avoient encore des signes de gastricité, et j'ai relevé leurs forces par de légères doses de quinquina et de rhubarbe en poudre.

La maladie épidémique a duré quarante jours; le nombre des malades a été de quarante-cinq : la propreté qui leur à été recommandée, la cessation de l'usage de leur mauvaise eau, ont contribué à en arrêter les progrès. Je n'ai perdu qu'un enfant de quelques mois, pour qui on avoit négligé de m'appeler. Sur dix malades atteints avant qu'il leur fut porté des secours, il est mort un jeune homme de quatorze ans, un de dix et une fille de neuf.

Epidémie de Moncley.

L'Été de 1807 fut très-chaud et sec; Juin, Juillet et Août donnèrent 5 pouces 3 lignes 5 douzièmes d'eau en vingt-sept fois. Le thermomètre monta de 10.1 à 28.8. Le baromètre de 27.2.2 à 27.8.7. Le S. O. souffla

cent vingt-huit fois, le N. E. cent seize fois, l'O. vingt-six fois, le N. O. vingt-une fois. Il fit beau soixante-neuf fois, il y eut de simples nuages quarante-huit fois, il tonna dix fois. Le changement de température fut subit en Septembre. Ce mois fut un peu chaud et très-humide ; il tomba 7 pouces 6 lignes 1 dixième de ligne de pluie en seize fois. Le S. O. souffla quarante-six fois, le N. E. trente-quatre, l'O. sept et le N. O. trois. Le thermomètre monta de 4. 2 à 19. 1, la moyenne fut 11. 8. Le baromètre de 26. 10. 6 à 27. 7. 8. Ce grand changement de température fit naître différentes maladies, résultant d'une moindre évaporation et d'une augmentation d'absorption. Ce fut dans ce mois que commença la fièvre vermineuse de Moncley.

Ce village, dont la population est de quatre cent seize habitans, peut être divisé en trois parties qui, toutes trois, ont une exposition différente. La supérieure est exposée à tous les vents ; la moyenne ne reçoit que ceux du N. et N. E., étant sur un amphithéâtre placé dans cette direction, et regardant une vaste plaine, qui se trouve à la rive droite de l'Ognon ; cette plaine appartient au département de la Haute-Saône.

L'inférieur, sur les bords même de la rivière, est presque à l'abri de tous les vents, tant à raison de sa position très-basse que par le village de Vregille, bâti vis-à-vis, et dans la direction du N. et du N. E.

Moncley est un des villages, les moins bien bâtis; les habitations, toutes enfoncées, ne sont, ni planchées, ni pavées; la terre est le lieu où sont placés les lits et les autres meubles. La plupart des habitans restent continuellement dans leurs maisons. Il n'y a pas le tiers de laboureurs; plus de moitié sont potiers; le reste se compose de tissiers, taillandiers, cloutiers et cordonniers. Il paroît que ce village a été établi par la forge qui est sur l'Ognon et qu'il s'est accru avec un peu de ressources.

Il n'est à Moncley que trois ménages vivant de la culture de leurs terres, tous les autres sont dans un mal-aise réel. Dans le commencement de Septembre, plusieurs individus furent atteints de la fièvre épidémique qui y a régné jusqu'au commencement de Décembre, cinq furent victimes, et je fus envoyé, le 15 du mois, pour leur porter des secours; je vis périr, le jour même de mon arrivée, un père de famille, âgé de vingt-sept ans, qui, le jour même

de sa mort, rendit une grande quantité de vers; ce qui me fit soupçonner que c'étoit là, la cause principale de la maladie régnante; la constitution pituiteuse du sujet me confirma dans mon opinion. Dès le lendemain, je fis administrer l'infusion de semen-contra à la plupart des malades qui se trouvoient alors au nombre de quarante-sept; presque tous rendirent des vers et éprouvèrent du soulagement.

Les vers qui se trouvent dans le corps humain, qui y produisent un nombre infini de maladies, dont souvent il est impossible de deviner la cause, mériteroient sans doute de fixer l'attention des praticiens. Malgré tout ce qui a été dit sur cette partie de la médecine, on n'est pas encore d'acord, ni sur leur production, ni sur les moyens de les détruire. Les vers, disent la plupart des auteurs, s'engendrent dans le corps humain et dans celui des autres animaux, par le moyen d'une semence qui y est entrée et dans laquelle ils sont renfermés. Cette semence y est portée, ou par le moyen de l'air que nous respirons, ou par les alimens. Lorsque les œufs qui les contiennent sont parvenus dans le corps, la chaleur suffit pour les faire éclore. D'autres pensent que

les alimens éprouvent dans l'estomac une dégénération, et que cette qualité suffit pour produire les vers. Beaucoup enfin croient que les vers que l'on trouvent dans le corps humain, ont été destinés par la nature à ne vivre que là, qu'ils y naissent, y multiplient et forment une classe particulière d'insectes. Ces deux dernières opinions peuvent être confondues, et on peut dire qu'il suffit que quelques molécules capables d'acquérir du développement pour devenir un être vivant de cette nature, se trouvent dans un lieu propre à le leur donner. Les vers se forment dans le corps humain spontanément, lorsque les circonstances sont favorables à cette formation. « Il y a des enfans, dit Alphose Leroy, que leur principe constitutif ou le lait de leur nourrice, disposent à l'organisation vermineuse. Ceux qui ne peuvent admettre la génération spontanée en raison de leurs préjugés, disent que les vers viennent d'autres vers, et ils nient qu'ils puissent être innés; pour moi, je pense qu'il y a des raisons pour admettre la génération spontannée: si, dans ce siècle, où la philosophie est éclairée par des expériences admirables sur les élémens, la dispute sur la génération spontanée se renouvelloit, je

ne doute nullement que, d'après nos connoissances, etc., on ne parvînt à démontrer la génération spontanée des animaux et des végétaux les plus simples ».

Pour que les vers puissent être regardés comme le produit des œufs qui y sont parvenus de l'extérieur, il faudroit trouver des animaux semblables qui eussent pu les produire ; ce à quoi on n'est pas encore parvenu. D'ailleurs, comment trouver le moyen de faire parvenir ces œufs dans le corps d'un enfant qui apporte des vers en naissant ? On sait cependant que plusieurs sont venus au monde, affectés même du ténia. Rosen a trouvé aussi beaucoup de lombrics dans le corps d'un avorton; Alphonse Leroy en a vu un grand nombre dans un nouveau né, dont la mère avoit reçu un coup sur le venrre pendant sa grossesse.

Si les vers étoient apportés de l'extérieur, ils seroient dans un lieu qui ne leur seroit point naturel ; la chaleur trop forte, leur séjour dans l'estomac et les intestins où des corps plus durs sont digérés et expulsés, ne leur permettroit pas d'y exister. Ils jouisssent cependant de la plus grande aisance dans ces diverses cavités ; ils ne vivent que là et périssent dès qu'ils sont

rejetés. Si les vers étoient formés par des œufs qui parviennent de l'extérieur, les différens animaux qui respirent le même air, qui sont nourris des mêmes alimens, auroient aussi les mêmes espèces ; ce qui n'a pas lieu.

Il faudroit un traité volumineux pour décrire toutes les maladies occasionées par les vers. Les convulsions sont souvent l'effet de leur présence dans l'estomac et les intestins ; on a vu des épileptiques guéris, après avoir rendu des lombrics et même des ascarides. M. Andry parle d'une maladie de cette nature guérie subitement après la sortie d'un ténia. J'ai vu un jeune homme de quatorze ans, paralysé des extrémités inférieures, depuis deux ans, guéri après avoir rendu soixante lombrics. M. Laurent, professeur à Strasbourg, a trouvé que la plupart des militaires morts de tétanos, avoient des vers dans les intestins. M. Andry cite des personnes muettes qui ont recouvré la parole après avoir rendu des vers.

Il est difficile de reconnoître que les vers sont la cause d'une maladie; la constitution du sujet, la manière dont il a vécu, son habitation et la constitution de la saison, peuvent le faire conjecturer. Le tempé-

rament pituiteux, un séjour humide, une nourriture pauvre et la privation de vin, la constitution humide, sont autant de causes de leur génération. Les enfans et toutes les personnes à fibres lâches, sont sujets à cette incommodité. La plupart des auteurs n'ont regardé les vers que comme symptômes et non comme cause des maladies; à l'exception de Vandenbosch, Rœderer, Lepecq de la Clôture, Moreali, Chambon, aucun n'a cru à la possibilité d'une fièvre vermineuse épidémique: mais pourquoi ne pas accorder à l'expérience ce qui lui est si justement dû? C'étoit, d'après les grands maîtres de l'art, que je croyois le contraire de ce que j'ai observé; et si je suis persuadé que souvent les vers ne sont que symptomatiques, je suis aussi certain qu'ils peuvent être cause; ce qui doit servir à me convaincre, c'est qne j'ai évité la maladie à ceux à qui j'ai fait rendre des vers lorsqu'ils n'étoient que dans un état de prédisposition, et que j'ai soulagé tous les malades en les délivrant de ces insèctes, dans les périodes divers de leur fièvre. Je dois remarquer que les lombrics seuls peuvent être regardés comme cause de maladie aiguë; les effets du ténia sont ordinairement lents, et ceux

des ascarides ne sont que des incommodités.

L'invasion de la maladie de Moncley, étoit celle de la fièvre gastrique. Les nausées, la foiblesse, les douleurs à la tête et à la région épigastrique, un frisson de quelques heures, étoient les premiers symptômes qui avoient été précédés d'un mal-aise de quelques jours.

Je me serois peut-être contenté, dans le principe, d'une évacuation supérieure et d'une boisson de chicorée, si je n'avois eu l'exemple du malade que je vis périr lors de mon premier voyage; mais je pensai aux vers, et l'expérience m'a prouvé que j'avois eu raison. sur cent trente-neuf malades, il n'en est aucun qui n'en ait rendu; toujours après leur sortie, la maladie perdoit de sa force.

Tous les malades que j'ai trouvés du sixième au au douzième jour, ont été gravement affectés; j'ai été obligé de recourir aux toniques, quelquefois même aux vésicatoires. Les urines étoient rares, souvent claires, et d'autrefois épaisses et blanchâtres. Parfois une diarrhée opiniâtre existoit dans tout le cours de la maladie. La fièvre étoit continue, mais chaque soir, il y avoit un redoublement précédé d'un

léger frisson. La langue étoit jaune dans le principe, rouge après quelques jours et parfois très-sèche. J'ai toujours trouvé de petits points rouges parsemés sur cette partie et regardés comme signe de vers. Le pouls étoit embarrassé; souvent on y remarquoit des intermittences. Les coliques étoient un symptôme particulier de la maladie: aucun n'en a été exempt.

Moyens curatifs.

On a cherché long-temps des vermifuges certains; le catalogue de ces remèdes est très-étendu, cependant je crois qu'il en est peu sur lesquels on puisse compter. Le semen-contra, le muriate de mercure, la mousse de corse, la racine de fougère mâle et l'huile de ricin, méritent, je crois, la préférence; on a vu aussi quelquefois de bons effets de l'éther sulfurique. Souvent j'ai voulu employer quelques-uns de ces moyens, comme préservatifs; mais il est difficile, dans les campagnes, d'y déterminer une personne qui n'a que quelques prédispositions de maladie. Lorsque j'en trouvois quelques-unes abattues, se plaignant de malaise, etc., je leur prescrivois une tisane

de fougère mâle et l'infusion de semen-contra; lorsque j'étois écouté, j'étois sûr de prévenir le mal.

A ma première visite, près d'un malade, je faisois prendre une infusion d'un gros et quelquefois d'un gros et demi de semen-contra. Lorsqu'il y avoit envie de vomir, je faisois prendre, le lendemain, l'ipécacuanha ou le tartrate antimonié de potasse, et presque toujours le malade rendoit des vers. Quand il n'y avoit point de n'ausées, je continuois ce remède, auquel j'ajoutois la tisane de fougère mâle, et lorsque le malade ne rendoit point de vers, je lui prescrivois un purgatif qui, quelquefois, n'étoit qu'une simple solution de sulfate de magnésie: tous en ont rendu une grande quantité. Quelquefois, après sept ou huit jours, la maladie cessoit; d'autrefois, elle prenoit un caractère asthénique, qui obligeoit de recourir à l'usage des cordiaux.

Les trois enfans Guyot, l'un âge de dix-sept ans, le second de quatorze ans, et le troisième de onze ans, étoient au sixième jour de leur maladie, lorsque j'arrivai à Moncley; je leur donnai l'infusion de semen-contra qui leur fit rendre beaucoup de vers; mais la fièvre continua au point qu'après

trois jours, le délire survint; le pouls devint petit; le dévoiement arriva et la foiblesse fut extrême. Je leur prescrivis l'eau de riz acidulé pour boisson, et toutes les heures ils prenoient une cuillerée de vin dans lequel j'avois fait infuser la canelle et les clous de girofle. Après trois jours de ces moyens, le pouls fut plus élevé et je comptois sur une terminaison prochaine; mais je fus trompé. La foiblesse augmenta et la diarrhée continua: j'ajoutai la thériaque au traitement antécédent, et tous les trois furent convalescens, le vingtième jour. La crise eut lieu par les selles, et la convalescence fut longue et pénible.

J.-Cl. Fallin, âgé de treize ans, tomba malade, le 26 Septembre. Dès le soir, je lui ordonnai une infusion d'un gros de semen-contra. Le 27 un vomitif de deux grains de tartrate antimonié de potasse; il rendit quatorze vers par la bouche; il se plaignoit de douleur à l'estomac et à la tête. Les 28 et 29, infusion de semen-contra, et pour boisson, tisane de fougère; il rendit par les selles, une quantité considérable de lombrics; le dévoiement survint. Les 30 et 1er. Octobre, sa boisson fut l'eau de riz; il rendit encore des vers, et les douleurs

diminuèrent. Je continuai les mêmes moyens jusqu'au quatorzième, qui fut le jour de la terminaison de la maladie.

Marguerite Guyot, âgée de vingt-deux ans, fut atteinte, le 18 Octobre; elle prit une infusion de semen-contra le même jour, et un vomitif le 19; elle ne vomit point de vers: je lui continuai l'infusion, j'ajoutai la tisane de fougère mâle, et elle rendit huit vers, par les selles, dans les quatre jours suivans. Le 23 au matin, elle avoit peu de fièvre et paroissoit devoir être bientôt rendue à la santé; mais le soir même, elle eut un accès violent, qui fut accompagné de toux et d'oppression. Le 24, sa boisson fut une tisane de bourrache miellée. Le 25, l'oppression augmenta, je lui fis appliquer les vésicatoires aux deux bras. Le 26, l'oppression fut moindre; le pouls étoit foible; la langue sèche; je lui fis donner quelques cuillerées de vin aromatisé avec la canelle et les girofles. Les 27 et 28, les mêmes moyens furent continués. Le 29, les vésicatoires séchoient; l'oppression augmenta: je fis mettre de la poudre de cantharides sur le beurre pour le pansement: je continuai tous les autres moyens jusqu'au 1er. Septembre, fin de la maladie, dont la crise

s'opéra par les sueurs. Pendant tout le cours de la maladie, la diète la plus sévère a été observée. Dans la convalescence, j'ai eu la possibilité de leur accorder du bouillon qui leur a été d'un grand secours, pour éviter les erreurs du régime. Je dois observer qu'il n'y a eu aucune victime dès mon arrivée à Moncley.

Epidémie de Dannemarie.

Le village de Dannemarie, dont la population est de 280 individus, est à un myriamètre 5 kilomètres S. O. de Besançon; il est bâti sur une montagne à l'extrémité S.O. d'une forêt de 6 kilomètres de longueur. Son sommet très-étroit ne peut contenir que 2 lignes de maisons, les autres sont bâties sur les revers S. E. et N. O. La partie supérieure du village est exposée à tous les vents, et les revers ont chacun les leurs particuliers. Une fontaine abondante placée au bas de la montagne N. O. et à une distance de 1 kilomètre, fournit de l'eau de bonne qualité, mais les habitans n'en font point usage à cause de l'éloignement, et ils se servent d'eau de puits, très-mauvaise.

Cette eau, comparée à l'eau distillée, pèse 3 décigrammes de plus sur 2 hectogrammes. Par évaporation, j'ai obtenu 3 décigrammes d'une poudre terreuse grise cendrée. Elle ne peut dissoudre le savon, qui se décompose et se précipite sous forme de savon calcaire. Le sirop de viollette lui fait prendre une couleur verte et la teinture de tournesol n'en est pas altérée. Elle donne, par le sulfate de fer, un léger oxide précipité jaune; l'acide sulfureux, le sulfate de soude, la teinture de noix de galles et l'alcool ne produisent aucun changement. Par l'eau de chaux, elle prend une légère couleur laiteuse, et il s'y forme un léger précipité. L'ammoniac produit un précipité blanc. La potasse donne un précipité abondant. Le carbonate de potasse en donne un très-léger, ainsi que le muriate de baryte. Il est clair que cette eau contient un peu d'air commun; du gaz acide carbonique, un peu de carbonate de magnésie, un peu de sulfate d'alumine, beaucoup de sulfate de chaux et un peu de nitrate de chaux.

L'usage de ces eaux, mais principalement la constitution de la saison, jointe à une mauvaise nourriture, ont déterminé une

fièvre érysipélateuse qui a régné, dès le 4 Septembre, à la fin d'Octobre 1809.

La température des trois mois de Juin, Juillet et Août avoit été chaude et un peu humide; il étoit tombé 10 pouces 9 lignes d'eau en quarante-trois fois. Le S. O. avoit soufflé cent soixante-douze fois, le N. E. quatre-vingt-quatorze. Ces deux vents avoient presque été les seuls. Il n'avoit fait beau que quarante-sept fois. Il avoit tonné cinq fois. Le thermomètre s'étoit élevé de 8.2 à 22.8. La moyenne étoit 14.7. Le baromètre étoit monté de 27.0.4 à 27.7.5. Septembre fut moins chaud et plus humide. Il tomba dans ce seul mois, 8.0.4. d'eau en dix-neuf fois. Le S. O. souffla soixante-une fois, le N. E. quinze, l'O. 10 et le N. O. cinq. Le thermomètre descendit à 3 degrés au-dessous de zéro et monta à 20.9. La moyenne fut 11.7. Le baromètre monta de 27.0.3 à 27.6.9 Cette température détermina la diathèse bilieuse, et l'érysipèle fut le symptôme particulier de la maladie.

Son début étoit une violente douleur à l'occiput et dans la région épigastrique, quelques nausées et un abattement général. La langue étoit couverte d'un sédiment jaune, et après peu de jours, elle devenoit

rouge, sèche et aride. Le pouls étoit concentré ; mais après l'usage des évacuations supérieures que j'ai presque toujours jugé nécessaires, il prenoit du développement. Les urines étoient jaunes, comme dans les fièvres bilieuse; sur la fin de la maladie, elles ont toujours été troubles. An second jour, une douleur aiguë se faisoit sentir dans la partie qui devoit être le siège de l'érysipèle, et cet exanthème paroissoit aussitôt, il s'est presque toujours montré à la tête; sa forme étoit irrégulière; il étoit parsemé de petits boutons, et souvent il y a eu des vésicules plus ou moins volumineuses.

Dès l'invasion, j'ai eu recours aux vomitifs et à une boisson acidulée. J'ai proscrit toute application sur les érysipèles, et les ai fait recouvrir seulement avec la laine. « Comme dans cette maladie; dit Cullen, » il y a toujours une affection externe, on » a proposé de faire différentes applica- » tions à la partie affectée; mais la plupart » sont d'un usage douteux. Les topiques » narcotiques, rafraîchissans et astringens, » sont soupçonnés de disposer à la gangrène. » Les applications spiritueuses semblent » augmenter l'inflammation, et les topiques

» huileux ou aqueux, font qu'elle s'étend ». Souvent par les boissons et le régime, la maladie s'est terminée au septième jour, elle est allée au plus au quatorzième ; mais quelquefois il s'y est joint quelques signes de putridité ; et dans ce cas, j'ai été obligé de recourir à l'usage des toniques indiqués en pareille circonstance.

Catherine Fauvart, femme Chatrenet, âgée de trente-six ans, fut malade le 24 Septembre ; elle vomit abondamment, le 25, et elle fut mise à l'usage de la limonade. Les 26, 27 et 28, elle fut dans un état tranquille ; l'érysipèle étoit à la tête ; cependant les douleurs étoient supportables ; mais elle se plaignoit de lassitude générale. Le 29, elle délira ; sa langue devint sèche et le pouls petit ; je la mis à l'usage d'une potion faite avec la décoction de quinquina et l'acétate ammoniacal à haute dose. Le 30, le délire augmenta ; le pouls étoit le même : je lui fis appliquer les vésicatoires aux bras. Le 1er. Octobre, le pouls fut plus développé ; mais la tête ne fut point débarrassée ; les urines étoient rouges et claires. Les 2, 3 et 4, elle fut dans le même état et je continuai les mêmes moyens ; les urines présentèrent un léger nuage. Le 5,

le pouls fut développé. Le 6, la peau fut moite, et sur le soir, les sueurs parurent. Le 7, la malade reprit ses sens; la fièvre disparut, et je la regardai comme en parfaite convalescence. Sa mère, le lendemain, ajouta au bouillon que j'avois permis, quelques alimens solides qui occasionèrent une indigestion, et une fièvre de plusieurs jours en fut la suite. Cette maladie a été suivie d'une convalescence pénible; souvent les extrémités inferieures ont été gorgées; mais l'usage des amèrs a eté d'un grand secours.

Cette fievre, qui fit de grands ravages en France, en 1150, qui fut si meurtrière à Toulouse, en 1716, disparut promptement sans faire de victimes à Dannemarie, où elle attaqua cependant trente-neuf individus.

Epidémie de Chalezeule.

Chalezeule est à cinq kilomètres N. E. de Besançon, au bas d'un monticule couvert d'une forêt de haute futaie, qui porte le nom du village; il se trouve dans une presqu'île formée par le Doubs, qui, souvent, déborde à former un lac de la plaine placée de l'autre côté de la rivière. Les vents du S. O. sont empêchés par la forêt dont je

viens de parler ; ceux du S. E. et d'E., par la montagne de Montfaucon, élevée de 650 mètres au-dessus du niveau de la mer, et tous les autres vents y ont un libre accès. Une belle fontaine se trouve au milieu du village ; elle fournit abondamment de la très-bonne eau.

Les trois derniers mois de 1811, avoient été très-humides. Il étoit tombé 11 pouces 4 lignes d'eau en trente-neuf fois. Le thermomètre étoit descendu à 5 degrés au-dessous de 0, le 7 Décembre, et avoit été à 16 au-dessus, le 12 Octobre. La moyenne, pour les trois mois, étoit 7 degrés au-dessus de la glace. Le baromètre avoit monté de 26 pouces 6 lignes à 27.8. Janvier 1812, fut très-froid et humide. Le thermomètre descendit de 5 degrés 3 dixièmes au-dessus de 0, à 9 degrés 2 dixièmes au-dessous. La moyenne fut 1.6 au-dessous de 0. Le baromètre varia de 26 pouces 10 lignes 4 dixièmes à 27.7.8. Il neigea fortement onze fois, et le N. E. souffla presque constamment. Il tomba 2 pouces 7 lignes 3 dixièmes de pluie. Février fut moins froid, mais au moins aussi humide, le thermomètre ne descendit qu'à 4 dixièmes de degré au-dessous de 0, et sa plus grande élévation avoit été 9

degrés 8 dixièmes au-dessus. La moyenne fut 5 degrés au-dessus de la glace. Le baromètre monta de 26. 10.7 à 27. 7. 2. Il neigea deux fois, il plut quinze fois qui donnèrent 6 pouces 6 lignes 7 dixièmes d'eau. Le S. O. fut le vent dominant.

La population de Chalezeule, n'est que de cent-soixante individus, tous cultivateurs. Les vents froids de Janvier, le territoire couvert de neige, la position du village à l'influence du N. E., déterminèrent une épidémie de pleurésie qui fut inflammatoire, chez quelques hommes robustes, fausse ou catarrhale chez les autres, et quelquefois maligne par le mauvais traitement administré à un petit nombre.

Six chefs de famille furent atteints dans le commencement de Janvier, et tous périrent; l'alarme fut jetée parmi les habitans. M. le Maire réclama des secours, et j'y fus envoyé le 20. Dans l'espace de trente jours, trente-cinq personnes furent encore frappées, et trois payèrent le tribut.

La maladie débutoit par un violent frisson qui duroit plusieurs heures; sur la fin, le malade se plaignoit d'une forte douleur de côté; l'oppression, la toux, quelques crachats écumeux et mêlés de sang

paroissoient ensuite. Le pouls étoit dur, fréquent ; la fièvre n'avoit aucune rémission. Les urines étoient claires, rouges et très-rares. La langue étoit rouge et sèche. Le sommeil étoit impossible, et les malades étoient dans une agitation continuelle.

Telle a été la pleurésie qui a attaqué les hommes robustes. Je n'ai pu la soigner, comme elle devoit l'être, que chez un seul malade; les autres avoient employé des moyens qui ont fait une victime, et qui, chez deux autres, ont déterminé un refoulement d'action du centre à la circonférence, que j'ai été obligé de soutenir pour sauver les malades. Une jeune fille de dix-sept ans a failli périr par la suite de l'épanchement dans la cavité de la poitrine; l'opération de l'empyême l'a sauvée. Je crois utile de donner l'histoire de ces différens malades.

Ceux chez qui la maladie n'a point été contrariée, ont été guéris dans la première semaine ; les sueurs et les crachats ont été les émonctoires dont s'est servi la nature. Le plus grand nombre des malades n'ont point éprouvé les symptômes que je viens de retracer ; le frisson qui commençoit la maladie, chez les sujets d'une constitution plus délicate, étoit léger, la douleur de

côté moins forte et paroissoit aussitôt ; la difficulté de respirer grande, mais moindre que chez les autres ; la toux presque continuelle, mais les malades étoient moins agités. Les urines étoient quelquefois claires et rouges, et d'autrefois sans couleur. La langue étoit couverte d'un mucus blanchâtre. Ces derniers se sont presque tous plaints de douleur dans les membres. La crise s'est faite par les crachats et par les sueurs ; mais la maladie a été plus longue : il en est qui n'ont été guéris qu'au vingtième jour.

Moyens curatifs.

La saignée étoit indiquée chez les pleurétiques forts, et malheureusement je n'ai pu la pratiquer que chez un seul ; trois saignées faites dans les deux premiers jours firent presque cesser les symptômes. La douleur de côté diminua considérablement au cinquième jour. A la saignée, j'avois joint l'application des émoliens. Les boissons les plus adoucissantes étaient prescrites ; l'eau d'orge miellée, l'eau miellée, une légère solution de gomme arabique, opérèrent la cure. Je ne permettois aucun

aliment. Mais l'imprudence de nos campagnards est telle qu'ils font souvent une maladie grave, de la plus légère affection. Le mal est d'autant plus grand que l'affection est plus sérieuse; je dois citer, dans le nombre, les quatre faits suivans :

Le 2 Février, Joseph Belin, âgé de seize ans, demeurant au sommet de la montagne placée au S. O. de Chalezeule, avoit fait, un peu vîte, une marche de trois kilomètres; après un moment de repos, étant arrivé à la maison, il fut saisi d'un violent frisson : sa mère le fit mettre au lit, lui administra trois fortes écuellées de vin chaud et le chargea de couvertures. Il fut atteint d'oppression et d'une toux fatigante; après quelques heures, il eut une violente douleur du côté gauche, et on lui donna encore un peu de vin. Le lendemain, ving-deux heures après son accident, ayant été conduit près du malade, je ne fus pas peu surpris de le trouver dans un état désespéré, l'usage des toniques l'avoit fait tomber dans une foiblesse extraordinaire. La langue étoit noire et sèche; le pouls étoit si misérable, que je n'hésitai pas d'annoncer sa mort pour le jour même, et elle arriva cinq heures après. L'oppression, la prostration

des forces, la foiblesse du pouls, les yeux égarés du malade, étoient bien les symptômes de la pleurésie maligne dont parle Sarcone; mais cette malignité avoit été déterminée par le mauvais traitement, dont les effets furent si prompts, que je ne pus qu'appliquer des vésicatoires dont on n'eut pas le temps d'appercevoir les effets.

Dupont, âgé de trente ans, employa le même moyen que Belin, mais les effets furent différens; le refoulement d'action du centre à la circonférence, s'opéra par ce moyen, et son effet fut une sueur si abondante, dès le second jour, qu'il étoit continuellement mouillé; lorsqu'il ouvroit sa couverture, il en sortoit une vapeur si épaisse, qu'elle faisoit un brouillard très-apparent. L'oppression étoit très-forte et la douleur de côté insupportable. Le pouls étoit petit et vîte, les urines rares et colorées, la foiblesse extrême et point de soif. Il n'y a pas à douter que les sueurs furent déterminées par l'abus des toniques pris au moment où la saignée auroit dû être pratiquée; la foiblesse du pouls indiquoit un commencement d'atonie, et je ne vis d'autre indication à remplir, que de faciliter l'expectoration et de soutenir les forces. Je

lui prescrivis un look fait avec vingt grains de gomme adragant, six onces d'infusion de bourrache et deux onces d'oximel simple. Sa boisson fut une décoction de bourrache, et, deux fois par jour, il prenoit un demi-verre de décoction de quinquina, à la dose de quatre gros pour vingt onces d'eau. Les crachats étoient copieux et mêlés de quelques stries de sang; le pouls ne devint pas meilleur, mais se soutint; les sueurs furent toujours très-abondantes pendant les cinq premiers jours. Le sixième, le pouls fut un peu plus élevé, les crachats plus faciles, jaunes et épais, je continuai les mêmes moyens. Le septième, les sueurs continuèrent et la maladie fut terminée. Pendant les sept jours, Dupont a été dans un bain continuel de sueur.

Jean-Louis Rolier, âgé de 23 ans, employa les mêmes moyens et eut aussi des sueurs continuelles, mais moins fortes pendant tout le cours de la maladie qui a été de quatorze jours. La toux et l'oppression étoient fortes, mais la douleur de côté étoit à peine sensible. Je le soignai comme Dupont, jusqu'au onzième jour; mais il survint des symptômes adynamiques qui forcèrent d'ajouter le camphre à la décoc-

tion de quinquina; je lui donnois trois gros de cette écorce par jour, et trente grains de camphre en six fois. Le douzième, l'oppression fut plus forte et le pouls étoit très-petit, je lui fis appliquer les vésicatoires aux bras. Le treizième, le pouls se développa, les urines devinrent plus abondantes et épaisses; la maladie fut terminée.

Marguerite Vaucheret, âgée de dix-sept ans, bien contituée, fit usage de vin au début de la maladie; elle tomba dans une grande prostration dès le troisième jour, le pouls étoit un peu moins affoibli que chez les autres malades dont je viens de parler, et je me contentai de lui prescrire les béchiques ordinaires, jusqu'au huitième jour. Le neuvième, l'oppression étoit forte et le pouls parut s'affoiblir, je lui fis appliquer les vésicatoires au bras. Les dixième, onzième et douzième, il n'y eut aucun changement, je continuai les mêmes moyens. Le treizième, les crachats furent presque supprimés, je fis renouveler les vésicatoires, et j'ajoutai au looch, deux grains de tartrate antimonié de potasse. Le quatorzième, même état et mêmes moyens. Le quinzième, la face étoit livide, le pouls petit et remittent; point d'expec-

toration, une oppression suffocante. Je soupçonnai un épanchement et en frappant sur le sternum, j'en fus convaincu. Je visitai l'extérieur de la poitrine, et je reconnus un soulèvement des muscles intercostaux, je crus qu'il n'y avoit point de temps à perdre pour sauver la malade; je recourus à l'opération de l'empyème, et il sortit deux litres de pus par l'incision que je fis entre la cinquième et la sixième côtes. L'oppression continua, mais fut moins forte; le pouls se régularisa, et chaque jour il sortoit encore par la plaie une certaine quantité de matière purulente; je fis donner des restaurans et conseillai de ne point chercher à fermer la plaie, qui fut cicatrisée seulement après deux mois et demi: la fille jouit aujourd'hui de la meilleure santé.

Dans la pleurésie catarrhale, j'ai fait vomir tous les malades, et souvent la douleur de côté disparoissoit par l'effet de ce moyen. Les incisifs, tels que les infusions de bourrache et d'hysope, avec l'oximel simple, étoient les boissons ordinaires. Les vésicatoires sur la douleur de côté et sur les bras, n'ont point été négligés et ont été d'un grand secours. Souvent j'ai ajouté aux loochs le tartrate antimonié de potasse,

qui, non-seulement porte à la peau lorsqu'il est donné à foible dose, mais facilite l'expectoration. Je n'ai pas eu à combattre la diarrhée, j'ai eu soin d'entretenir la liberté du ventre par les lavemens. Aux premiers malades, je n'ai permis aucun aliment que quelques bouillons maigres ; aux autres, j'ai fait donner quelques bouillons de pain et du jus d'orge. Il y a eu trois victimes; le jeune Belin dont j'ai parlé ; un jeune homme de vingt-deux ans, déjà valétudinaire depuis long-temps, et une femme de quarante ans. Ces deux derniers sont péris de la pleurésie catarrhale.

Les cinq épidémies, dont je viens de faire l'histoire, n'ont été dues qu'aux saisons et aux rapports du pays, où elles ont existé, avec les vents dominans. La contagion n'a eu aucune part, puisque, dans chacune d'elles, les malades ont été dispersés, et qu'il est nombre de familles, ou qui n'ont point été atteintes, ou qui ne l'ont été qu'en partie. L'âge, le tempérament et la plus grande exposition à l'air extérieur, ont été les causes prédisposantes et déterminantes pour chaque individu.

TROISIÈME SECTION.

Maladies épidémiques dues à la constitution de la saison et à la contagion.

Toutes les saisons de l'année ont leurs maladies particulières; et souvent il n'est que quelques individus qui en sont atteints selon qu'ils ont été plus exposés à l'air qui pouvoit les produire, et qu'ils y étoient disposés par leurs tempéramens. Mais lorsque la maladie est contagieuse, il suffit d'un seul malade pour la répandre dans une commune, et quelquefois dans les communes voisines. Lorsque la maladie est due primitivement à la saison, et que, par sa nature elle est contagieuse, elle devient générale dans bien peu de temps: tous les habitans du pays où elle paroît ont disposition à la contracter; les uns sont atteints spontanément, et les autres reçoivent le développement du principe donné par la constitution de la saison, des miasmes dégagés des corps malades.

Dans les maladies occasionnées par la contagion seulement, on pourroit en borner les effets, en séquestrant les premiers malades; le moyen le plus sûr seroit de les

faire transporter dans les hospices. Ici le même moyen ne produiroit pas le même effet, mais en diminueroit toujours considérablement le nombre; sur-tout, si après avoir ôté le foyer de la contagion, les règles d'hygiène étoient prescrites et observees: on peut, par des moyens prophylactiques, corriger les mauvais effets d'une constitution irrégulière. Les maladies dues aux deux causes réunies, et que j'ai eu occasion d'observer, sont des fièvres putrides, des fièvres catarrhales, la dyssenterie, etc.

Épidémie de Pirey.

Le village de Pirey, dont la population est de 430 individus, est à cinq kilomètres N. O. de Besançon, il est dans une colline peu large, entre la montagne de Pouilley N. O. et celle de Montboucon S. E. Les vents du N. et du S. y circulent librement, particulièrement ceux du N. E. et du S. O. qui, comme je l'ai observé, sont les dominans dans nos contrées. La proximité de Besançon, est cause qu'il y a peu de propriétaires dans ce village; il n'y a que deux familles dans une honnête médiocrité; tout le reste des habitans sont fermiers. Leur

caractère tient de la rusticité, et la cause se trouve dans leur misère. Quoique peu éloignés de la ville, ils n'en ont aucune des manières.

Il y a à Pirey peu de terre propre au labourage; la plus grande partie du territoire est plantée de vignes; tout le revers S. E. de la montagne de Pouilley en est couverte; le vin est de mauvaise qualité. L'eau y est rare; quelques citernes tenues malproprement, sont toute la ressource du pays. On a le projet d'établir une fontaine, qui sera entretenue par une source qu'on trouve à un kilomètre N. E.; mais cette source peu élevée, ne pouvant permettre la construction de la fontaine qu'à la partie inférieure du village, les habitans préféreront, par négligence, l'eau des citernes. Leur nourriture est moins mauvaise que dans bien d'autres endroits; ils ne cultivent presque que du froment, par conséquent, leur pain est de bonne qualité; ils boivent du vin, font usage de cochon salé; le maïs et les pommes de terre y sont aussi d'une très-grande ressource.

Les trois derniers mois de 1804, avoient été peu froids et très-humides. Il étoit tombé 13 pouces 4 lignes d'eau en quarante-quatre

fois. Le S. O. avoit soufflé cent trente-cinq fois et le N. E. cent six. Il avoit fait beau seulement vingt fois et neigé quatre fois. Le thermomètre avoit encore été à 18 degrés au-dessus de zéro le 3 Octobre, et n'étoit pas descendu au-dessous de zéro pendant tout le trimestre. Le baromètre avoit eu pour maximum 27 pouces 8 lignes 6 dixièmes, et pour minimum 26.7.3.

Cette constitution n'avoit pu corriger celle de l'Été, qui avoit été chaud et sec ; le seul mois d'Août avoit été humide ; il eut fallu des froids plus secs pour changer la constitution bilieuse.

Les trois premiers mois de 1805, ne purent encore qu'apporter un léger changement. Janvier fut un peu froid et humide. Le N. E. souffla quarante-sept fois et le S. O. quarante-quatre. Il tomba 4 pouces 1 ligne 5 dixièmes d'eau en onze fois. Il neigea trois fois. Le thermomètre descendit à 7 degrès 8 dixièmes au-dessous de zéro le 10, et le maximum du même mois fut 5 degrés 0. 5 dixièmes au - dessus de la glace. La plus grande élévation du baromètre fut 27 pouc. 8 lign. 2 dixièmes, et la moindre 26. 8. 5.

Ce fut à la fin de ce mois, que quelques personnes furent affectées d'une fièvre gastro-

bilieuse; le peu de précaution des parens et amis des malades fut cause de sa propagation; et dans le mois de Février, le nombre fut augmenté considérablement, la constitution de ce mois fut à peu près la même, que celle du précédent. Le thermomètre ne descendit qu'à 4 degrès au-dessous de zéro.

Il est inutile de chercher dans la position de Pirey, la cause de la fièvre qui y régna; le site est avantageux; mais les saisons précédentes avoient disposé les sujets, et la nature contagieuse de la maladie a été cause de l'épidémie. Lorsqu'il se trouve un malade dans un village, les autres habitans ne prennent aucune précaution pour se garantir de la maladie; on habite la même chambre qu'on chauffe à l'excès, on a bien soin de ne point ouvrir les fenêtres, pour ne point renouveler l'air; et ces moyens sont plus que suffisans pour propager une maladie contagieuse, sur-tout, lorsque la saison et les tempéramens ont donné une prédisposition.

La maladie de Pirey, n'a pas attaqué tous les habitans; mais dès qu'une personne étoit atteinte dans une famille, peu pouvoient l'éviter. La famille Tardivat, compta cinq

malades sur six personnes; celle de Jourdain en compta huit, la mère seule en fut préservée; elle a suivi les mêmes proportions dans les autres où elle s'est montrée. La belle-sœur de M. le maire, a failli être victime de son zèle pour les malades. Ses parens doivent à leurs sages et grandes précautions, d'avoir évité le même malheur.

Le caractère principal de cette fièvre étoit gastro-bilieux, mais il s'est rencontré quelques complications; chez un grand nombre, il s'y est joint un caractère catarrhal, et chez quelques-uns, le nerveux: généralement, elle a été putride. La fièvre commençoit par un frisson très-fort, accompagné de violente douleur dans les membres et à l'estomac; le dégoût, les nausées, les vomissemens mêmes, venoient ensuite, et les malades étoient dans un état de prostration extrême. Lorsque la complication catarrhale se rencontroit, aux symptômes précédens se joignoient l'oppression, une douleur à la poitrine qui n'a jamais existé plus de trois jours et une toux continuelle. Presque tous les malades avoient un redoublement sensible sur le soir; dans ce moment, ils éprouvoient un léger frisson; la douleur de tête augmentoit et la toux

étoit plus opiniâtre. La langue étoit jaune, principalement sur sa base, les bords étoient rouges et arides; après quelques jours, la sécheresse augmentoit; elle brunissoit et elle finissoit par devenir noire. Les urines étoient colorées, souvent très-troubles, et laissoient déposer un sédiment briqueté; parfois elles étoient rares, quelquefois abondantes et claires; dans ce dernier cas, il y avoit complication nerveuse. Les évacuations alvines n'ont pas été les mêmes, souvent c'étoit une constipation opiniâtre accompagnée de douleur et de tension aux hypocondres, quelquefois c'étoit une diarrhée accompagnée des mêmes symptômes; et d'autrefois sans douleur ni tension. Le pouls étoit petit, foible et mou dans le principe, souvent, après les premiers moyens, il paroissoit se développer; il restoit peu de temps dans le même état; quelquefois il tomboit tout à coup, après avoir paru favorable, d'autres fois il reprenoit cet état de développement nécessaire pour la crise, après avoir été très-petit pendant tout le cours de la maladie.

La fièvre n'a pas été de même durée chez tous les malades; lorsqu'elle dégénéroit en adynamique, elle ne se terminoit jamais

avant le quatorzième ou le vingtième ; lorsqu'elle a cessé au septième ou au onzième, ça été lorsqu'elle étoit simple. Rarement elle a cédé, ainsi que cette maladie le fait quelquefois, à l'action d'un vomitif. Les crises ont presque toujours été faites par les sueurs ; trois jours avant la fin de la maladie, la peau devenoit moite, le pouls se développoit, et, aux jours indicateurs, le nuage s'est ordinairement rencontré dans les urines. Lorsque le dévoiement avoit lieu, la peau étoit très-sèche ; les évacuations ont toujours été plus abondantes et plus faciles sur la fin de la maladie. Quoiqu'on ne comptât que dix malades avant mon arrivée, il y avoit déjà quatre victimes qu'on pouvoit attribuer au traitement des empiriques, et sans quelques menaces que je me suis permis de faire, sans en avoir le droit, j'aurois eu à combattre leurs sottises et la maladie. Une femme ignorante demeurant à peu de distance de Pirey, et quelques visiteurs d'urines étoit la dangereuse ressource à laquelle ils recouroient. Il y a eu peu d'enfans dans le nombre des malades qui se porte à 107. C'est qu'il falloit quelques prédispositions, tels que le tempérament bilieux que l'on rencontre rarement dans l'âge tendre. La

convalescence n'a été ni longue ni pénible; il y a eu peu de rechutes.

Moyens curatifs.

Dès l'invasion, les évacuations supérieures ont été indiquées et sollicitées ; presque tous les malades en ont éprouvé un plus ou moins grand soulagement; le tartrate antimonié de potasse a été preféré. Une tisane de chicorée quelquefois acidulée, étoit la boisson ordïnaire des malades affectés de fièvre gastro-bilieuse; mais lorsque le catarrhal se joignoit au premier, j'employois la tisane de bourrache, ou simple, ou miellée, ou oximellée. Lorsque le dévoiement avoit lieu, je cherchois à le calmer par une boisson d'eau de riz acidulée; la thériaque, le laudanum à petites doses, la conserve de roses, le cachou, ont été aussi employés avec succès.

Après quelques jours de maladie, lorsque le pouls étoit petit, la langue noire et sèche, la foiblesse augmentée, je prescrivois, par cuillerées, une potion faite avec l'infusion de scordium, le camphre, l'acétate de potasse ou ammoniacal. Dans le cas de complication nerveuse, j'ajoutois l'éther sulfurique. Dans le cas de diarrhée, la potion étoit faite

avec l'infusion de serpentaire, le camphre, la thériaque et le sirop de coings. Dans tous les cas, je donnois quelques cuillerées de vin, où j'avois fait infuser la canelle et le girofle. Dans le cas de grande foiblesse, les vésicatoires ont été d'un utile secours; ils l'ont aussi été dans l'oppression qui avoit lieu lors de la complication catarrhale.

François Avocat, âgé de trente-trois ans, fut dans l'invasion de la maladie, le 28 Janvier. Deux grains de tartrate antimonié de potasse, produisirent de fortes évacuations supérieures, qui procurèrent un mieux sensible; il fut mis à la tisane de chicorée simple, au jus d'orge et au bouillon de pain. Le 29, léger redoublement, pouls petit, douleur de tête; j'ajoutai le vinaigre à sa boisson. Le 30, mêmes symptômes, langue sèche et rouge; les mêmes moyens furent continués les 31 Janvier, 1, 2 et 3 Février. Le 4, langue noire, pouls plus foible, urines rouges et épaisses, quelques momens de délire, violente douleur de tête: le malade fut mis à l'usage de la potion antiseptique. Tous les deux jours, il avoit une selle. Les 5 et 6, même régime et traitement. Le 7, la tête fut plus embarrassée; un sommeil léthargique se joignit aux autres symp-

tômes ; vésicatoires aux bras ; les urines étoient moins épaisses, mais colorées, un léger *nuage* paroissoit dans le centre. Le 8, pouls plus développé, je fis continuer les mêmes moyens. Le 9, la peau eut un peu de moiteur, et le 10, des sueurs abondantes terminèrent la maladie.

Jeanne-Etienne Clercan, âgée de 35 ans, avoit donné des soins assidus à un grand nombre de malades. Le 20 Janvier, elle eut un frisson qui dura plusieurs heures ; une toux fatigante, une douleur aiguë à la poitrine, du côté droit, une forte oppression, le pouls petit, la langue jaune et des nausées, une douleur très-forte à la tête, furent les symptômes de l'invasion de la maladie. Elle vomit abondamment le 21 au matin ; une douleur dans tous les membres vint se joindre aux autres symptômes ; je lui prescrivis l'eau de bourrache, et ne lui permis aucune nourriture que le bouillon maigre, les jus d'orge et de riz. Les 22 et 23 je fis mieller sa boisson ; sa douleur de côté se faisoit à peine sentir. Le 24, la diarrhée survint ; je fus forcé de suspendre les boissons miellées, que je remplaçai par l'eau de riz. Le 25, la langue étoit sèche et noire, le délire continuel, l'oppression forte et le pouls

petit ; les vésicatoires furent appliqués aux deux bras, et je mis la malade à l'usage d'une potion antiseptique non-camphrée, mais avec un gros de thériaque et autant de serpentaire de Virginie. Elle prit difficilement ce remède ; à peine put-on parvenir à lui en faire avaler six cuillerées en vingt-quatre heures. Les 26, 27, 28 et 29, la diarrhée se calma, et il y eut trois selles seulement par jour, mais fétides et abondantes. Les urines ne purent être observées, la malade les laissoit couler involontairement. Le 30, les vésicatoires furent réappliqués, parce que la respiration devint plus laborieuse. Le 31, le pouls se développa ; il se soutint dans cet état, pendant les 1er. et 2 Février, l'expectoration étoit facile, la tête se débarrassa. Le 3, la diarrhée fut remplacée par les sueurs qui terminèrent la maladie.

Guillaume Jourdain, âgé de quarante-sept ans, accablé de chagrins domestiques, fut dans l'invasion de la maladie le 8 Février au matin. Il vomit abondamment et se plaignoit de violentes douleurs dans la région épigastrique, après l'action de l'émétique. Le pouls étoit extrêmement serré. Je mis le malade à l'usage d'une tisane de tilleul et au régime ordinaire ; il fut dans cet état

pendant les 9, 10 et 11. Le 12, la langue étoit sèche, il y eût quelques momens de délire. Je passai à l'usage d'une potion faite avec l'eau de mélisse, de fleur d'orange, l'éther et le sirop de violettes. Le 13, la langue étoit noire et sèche; Jourdain respiroit difficilement, les urines étoient claires; je luis fis faire une tisane acidulée avec le vinaigre et lui continuai sa potion. Les 14, 15, 16 et 17, les symptômes s'aggravèrent. Je continuai les mêmes moyens, et je fis ajouter l'acétate ammoniacal à la potion. Le 18, la langue fut moins sèche et le pouls acquit un peu de force; je fis donner quelques cuillerées de vin sucré et aromatisé. Le 19, même état. Le 20, beaucoup de foiblesse, mais le pouls laissoit quelque espérance; il étoit moins foible que les jours précédens et la peau étoit légérement humectée. Le 21, la moiteur augmenta, le pouls fut plus élevé et la langue étoit humide; mais, dans ce moment, il y eut une syncope qui fit passer le malade pour mort. Déjà le son des cloches s'étoit fait entendre pour lui, lorsqu'il sortit de cet état : on le trouva alors couvert de sueur; et le 22, il étoit sans fièvre, quoique sans connoissance. Il est resté dans une très-

grande foiblesse pendant plusieurs jours. Cependant la convalescence n'a pas été très-longue.

Trois personnes ont été victimes de cette maladie ; toutes trois étoient bien constituées. Luce Ponçot, âgée de quarante ans, étoit au sixième jour de la maladie, lors de ma première visite; elle mourut le douzième. Les toniques les plus actifs ne purent la faire sortir de l'état de foiblesse où je la trouvai.

Jean-François Berthot, fut malade le 8 Février; le jour même de l'invasion, il but douze litres de vin ; il délira dès ce moment et mourut le dixième.

La femme Falloué, âgée de cinquante ans, mourut le huitième; elle fut enlevée par une oppression que les incisifs les plus actifs et les vésicatoires ne purent calmer.

Au commencement de Mars, la maladie parut se rallentir, mais elle reçut de l'activité à la fin du même mois. Si la contagion n'a pas fait plus de progrès encore, je crois devoir l'attribuer au dégagement du gaz nitro-muriatique oxigéné, que j'ai eu soin de faire évaporer, chaque jour, dans les chambres des malades, au moyen de l'appareil de Guyton-Morveau. Avant ce

temps, j'employois l'évaporation de l'acide acétique ou le dégagement du gaz acide muriatique, à l'aide de la décomposition du muriate de soude par l'acide sulfurique. Mais ni l'un ni l'autre de ces moyens ne sont comparables au procédé du chimiste françois. Le gaz acétique, comme il le dit lui-même, ne peut se répandre autant; il n'occupe qu'un très-petit espace après son évaporation. Le gaz acide muriatique, par la décomposition du muriate de soude, n'est pas oxigéné; il n'augmente donc point la qualité vitale de l'air atmosphèrique de la chambre des malades. D'ailleurs, pour l'un et l'autre moyen, il faut du feu et quelques vases incommodes à transporter. Le procédé de Guyton, présente tous les avantages; il ne faut qu'un simple flacon que l'on ouvre à volonté pour laisser échapper le gaz propre à désinfecter, qui se répand avec la plus grande célérité.

Épidémie de la Tour-de-Serre.

Si l'on doit juger de la salubrité d'un pays par sa plus grande exposition au courant de tous les vents, c'est dans le cas d'une grande régularité dans les saisons; mais dans

les changemens brusques de température, c'est dans ce pays-là même qu'on doit trouver les mauvais effets qui en sont la suite.

Les trois derniers mois de 1806 avoient été froids et humides; quoique le S. O eût été dominant, il avoit contribué à favoriser la constitution catarrhale, parce qu'il avoit toujours été accompagné de pluie; il avoit plu quarante-cinq fois, et il n'avoit neigé qu'une fois. Le thermomètre avoit peu descendu au-dessous de zéro. Les changemens de température avoient été fréquens, et on observoit des rhumatismes, des rhumes, des douleurs de tête et quelques maux de gorge; ces maladies continuèrent dans le commencement de 1807.

Janvier fut froid et humide, il offrit beaucoup de variations. Le maximum du baromètre fut 27.9.4. Le minimum 26.6.2. Le maximum du thermomètre fut 4 degrés 8 dixièmes, le minimum — 6, la moyenne — o. 8. Les vents du N. furent dominans, le N. E. souffla quarante-deux fois, l'E. dix-huit fois, le S. O. dix-huit fois et l'O. dix fois. Il y eut sept fois de la pluie, ce qui donna deux pouces d'eau; il neigea huit fois. Février fut un peu moins froid, mais plus humide, et loin de corriger les effets

du mois précédent, il continua à produire les mêmes affections. La plus grande hauteur du baromètre fut 27.9. 4, la moindre 26.7.9. Le thermomètre s'éleva à 9 degrés 4 dixièmes, il descendit à 6 degrés au-dessous de zéro, la moyenne fut 3 degrés 8 dixièmes. Le N. E. souffla seize fois, le S. O. quarante-neuf et l'O. onze. Il neigea six fois et il plut douze fois, ce qui donna 6 pouces 3 lignes 6 dixièmes.

Les fièvres catarrhales commencèrent à régner dès le commencement de ce mois et ce fut sur la fin qu'elles parurent épidémiquement dans le village de la Tour-de-Serre.

Le mois de Mars eut à peu près la même constitution; et les mêmes maladies continuèrent. Le maximum du baromètre fut, dans ce mois, de 27.7.7, le minimum de 26.9.1. Le thermomètre s'éleva à 11 degrés 3 dixièmes, et descendit à 4 degrés 4 dixièmes au-dessous de zéro, la moyenne fut 2 degrés. Le vent de N. E. fut le dominant; il souffla quarante-neuf fois, le S. O. seize fois et l'O. huit fois. Il neigea dix fois., il ne plut que trois fois, ce qui donna 0,7.7 d'eau.

Le village de la Tour-de-Serre est situé

à 25 kilomètres N. E. de Besançon ; sa position est très-élevée. Au N. O. est la rivière de l'Ognon, dont les bords sont fertiles ; elle est à cinq kilomètres du village ; au N. E. le pays est à découvert, et offre un territoire riche ; au S. O. se trouvent les terres labourables de la Tour-de-Serre, dont le terrain est de mauvaise nature ; au S. E. est la forêt qui appartient au village ; elle est considérable et sur une montagne de trios kilomètres d'élévation ; elle est appelée le mont Bichou. Ce n'est que du coté de cette montagne que la Tour-de-Serre ne reçoit aucun vent ; ceux d'E, de S. E. ne soufflant presque jamais; il est indifférent de ne point être soumis à leur influence.

La population, qui est de quatre cent quarante-deux habitans, offre plus de quatre cents misérables ; deux maisons seulement sont habitées par les propriétaires : tous les autres sont cultivateurs d'un mauvais terrain, qui ne leur appartient pas ; entourés de pays fertiles, ils connoissent encore mieux leur misère. Une mauvaise nourriture les soutient dans leurs travaux, un pain grossier de farine d'orge et de seigle, la bouillie de maïs, les pommes de terre et quelques légumes de mauvaise qualité sont

leurs alimens, un peu de mauvais vin que produit le pays, et rarement un peu de cochon salé. Il est peu de maisons habitables ; le plus grand nombre sont enfoncées et les fenêtres sont toujours fermées; partout on y trouve une malpropreté inséparable de l'indigence. Le bois y est très-commun, les chambres y sont des espèces d'étuves d'où, sans précautions et mal vêtus, ils vont s'exposer à l'air extérieur.

Quoique pauvres, les habitans de la Tour-de-Serre sont fidèles à leurs promesses et remplissent parfaitement leurs obligations. Le percepteur des contributions m'a dit que c'étoit le seul village où il ne trouvoit aucune difficulté ; cependant, c'est le seul pauvre de son arrondissement.

Pour qu'ils eussent de la bonne eau, il seroit utile d'y construire une fontaine ; les sources y sont communes, mais une seule, située au bas du village au S. O. et près de la route, fournit l'eau qui leur est nécessaire. Elle est réservée dans une espèce de citerne où elle est puisée pour l'usage; de cette manière, elle est nécessairement malpropre ; cependant, elle est de bonne qualité. Le savon y est suspendu ; et il n'y a, au bas de la solution, qu'un léger précipité. Comparée

à l'eau distillée, la différence est peu sensible. Par évaporation, je n'ai obtenu d'un litre, qu'un décigramme d'une poudre terreuse un peu jaunâtre. Avec le sulfate de fer, j'ai eu un précipité jaune. L'oxide noir de fer, l'acide sulfureux, l'acide muriatique oxigéné, l'eau de chaux, l'acide gallique, l'ammoniaque, l'alcool, les nitrates de mercure et d'argent n'ont rien produit. La teinture de violettes n'a point été altérée. La potasse a donné un léger précipité redissous et le muriate de baryte un léger précipité insoluble. Cette eau contient donc de l'air commun, une très-légère portion de sulfate d'alumine et un peu de sulfate de chaux.

Ce fut sur la fin de Janvier que parut la fièvre catarrhale qui régna à la Tour-de-Serre jusqu'au commencement d'Avril; plusieurs personnes tombèrent spontanement, six furent victimes dans une semaine, et ces accidens portèrent la désolation dans les familles. J'arrivai dans ce village le 1er. Mars, je trouvai des convalescens dans un état de débilité extrême; vingt malades exigeoint les soins les plus prompts, et tout leur manquoit, même le plus strict nécessaire.

Le caractère de la maladie ne fut point

difficile à reconnoître. Elle commençoit par un frisson, une grande douleur à la tête, lassitudes dans les membres, toujours de la toux, une douleur pongitive à la poitrine, l'expectoration difficile, des crachats souvent mêlés d'un peu de sang. Quelquefois la langue étoit jaune et il y avoit envie de vomir, d'autrefois elle étoit blanche et sans nausées. Après quelques jours, les crachats venoient plus facilement et n'étoient plus teints; rarement la poitrine s'embarrassoit, et lorsque cet accident avoit lieu, les malades étoient désespérés. Les urines étoient crues dans le principe; elles prenoient ensuite une teinte jaunâtre, et finissoient par être rouges et très-épaisses. Le pouls accéléré et dur, paroissoit exiger la saignée. Les enfans er les femmes délicates ont eu, dans cette maladie, une complication nerveuse. Les vers ont été fréquens; il est peu d'enfans qui n'en aient rendus. Chez les adultes un peu robustes, il y a eu complication bilieuse; c'étoit dans ce cas que se trouvoient les nausées.

La fièvre a dégénéré en putride, chez un certain nombre; alors le délire, la foiblesse, la noirceur de la langue, le pouls petit, remplaçoient les premiers symptômes.

Elle fut terrible pour les vieillards ; les trois que j'ai perdu n'ont pas passé le cinquième jour. La constipation étoit ordinaire ; souvent elle étoit accompagnée de coliques, et j'étois obligé de provoquer les selles par les lavemens. La crise eut lieu les 7, 11 et 14 ; peu ont passé ce terme : je n'en compte que six dans ce dernier cas. Ce qui prouve que cette maladie fut due à la constitution de la saison et à la contagion, c'est que ceux qui furent les plus exposés à l'air extérieur furent les premiers malades ; et que ceux qui les soignèrent furent tous affectés. Il étoit rare de voir quelques individus exempts dans une famille où elle paroissoit. La peau fut l'émonctoire ordinaire des crises ; c'étoit par elle qu'avoit éte absorbée la cause de la maladie ; car elle n'étoit due qu'à la transpiration répercutée, et par elle la maladie se terminoit. L'expectoration y contribuoit aussi, mais cette dernière évacuation est-elle differente de la première ? C'est par la transpiration pulmonaire que les crachats sont formes.

La convalescence étoit pénible ; et sans les secours que j'ai été chargé d'y porter, je ne sais si la moitié des malades auroient pu être rendus à la vie, quand même la

maladie auroit eu une terminaison heureuse. Leur mauvais pain, sans aucun restaurant, n'auroit pu leur faire réparer leurs forces épuisées. Si la maladie fut mortelle dans le principe, c'est qu'elle fut mal soignée. Sur cent trente-un malades, trois seulement ont été victimes; une femme de soixante-trois ans, une de soixante-deux et un homme de quatre-vingt trois.

Moyens curatifs.

La série des moyens employés n'est pas grande, je pourrois dire, en omettant la saignée, ce que dit Stoll d'une maladie pareille qu'il soigna en 1771 : *Febrim hancce catarrhalem antiphlogistica methodus sanavit, missiones sanguinis et emollientia herbarum radicumve decocta cum mitissimo nitri sale.* Ce n'a été que dans la complication bilieuse que j'ai été obligé de recourir au vomitif, le tartrate antimonié de potasse a été préféré; j'ai employé cet évacuant chez un tres-petit nombre.

Dans le principe, je prescrivis généralement des infusions de fleurs béchiques, quelquefois miellées. Chez les vieillards et chez les malades dont le poumon étoit af-

foibli par la maladie, je conseillai l'eau de bourrache; l'oximel simple m'a été d'un grand secours.

Lorsque l'expectoration étoit difficile, je donnois une potion faite avec l'infusion de bourrache et l'oximel scillitique, ajoutant quelquefois un décigramme de tartrate antimonié de potasse. Qu'il me soit permîs de dire, d'après Stoll, combien cette préparation est préférable à l'oxide d'antimoine sulfuré rouge employé ordinairement. Cette dernière, insoluble dans le véhicule, donnée presque tout à la fois dans les dernières cuillerées, fait vomir les malades ou occasionne une diarrhée toujours dangéreuse. Cet accident a souvent lieu dans les campagnes, où il est impossible d'òbtenir de ceux qui soignent les malades, d'agiter le remède avant de l'administrer. Le tartratre antimonié dn potasse parfaitement suspendu dans la potion, est donné par égales portions, et produit l'effet désiré.

Les vésicatoires ont été appliqués dans les cas de forte oppression et lorsque le pouls étoit petit; l'effet révulsif a été sensible et avantageux. La diète la plus austère a été prescrite, les bouillons maigres, les jus d'orge et de riz ont seuls été permis.

Les bouillons de viande et un peu de vin ont été distribués dans la convalescence.

Dans le cas de dégenération, j'ai eu recours aux toniques ; la décoction de quinquina, l'acétate ammoniacal, le camphre, le vin aromatisé, ont été employés avec succès.

Marguerite Cadoz, femme Dumontet, âgée de trente-cinq ans, étoit au nombre des convalescens, lors de mon arrivée; elle étoit enceinte de plus de huit mois, et fut attaquée de nouveau, le 24 Mars. Un frisson violent suivi de point de côté, la toux et l'oppression furent les premiers symptômes; je lui prescrivis pour boisson l'infusion béchique. Le 25, elle eut de violentes douleurs à la matrice, et elle accoucha le soir; l'enfant mourut quelques heures après. Elle perdit peu, et le 26, les lochies se supprimèrent ; le ventre fut médiocrement tendu, la langue fut saburrale : je lui prescrivis vingt grains d'ipécacuanha qui lui firent rendre beaucoup de matières glaireuses et bilieuses. Le 27, l'oppression fut diminuée ; je continuai les boissons béchiques. Le 28, l'oppression augmenta : elle but l'eau de bourrache miellée, et on lui appliqua sur le ventre des fomentations

émolientes. Le 29, tout fut continué. Le 30, le ventre fut plus tuméfié, mais sans grande douleur ; l'oppression fut plus forte encore : elle eut les vésicatoires aux jambes. Les 31 Juillet et 1er. Août, elle continua ses boissons et prit des pilules faites avec le camphre et le nitrate de potasse. Les 2 et 3, elle fut dans le même état, les urines étoient crues; tout fut continué. Le 4, les urines se troublèrent, la peau fut humectée, l'oppression fut moindre; mêmes moyens. Les 5 et 6, les lochies reparurent, et la maladie fut terminee.

M. Baudot, âgé de 83 ans, fut atteint d'oppression, d'abattement général et de frisson, le 10 Mars au soir; je fus appelé le 11 au matin, le pouls étoit très-irrégulier et l'oppression forte: j'eus recours à l'eau de bourrache et lui prescrivis la diète la plus austère. Le 12, le pouls étoit foible, la toux fatigante et l'expectoration très-difficile: je lui donnai l'infusion de bourrache avec l'oximel scillitique, à prendre par cuillerées. Le 13, les symptômes furent alarmans: je lui fis appliquer les vésicatoires aux bras. Le 14, la poitrine fut extrêmement embarrassée, et il mourut dans la nuit.

Nicolas Bouvot, âgé de cinquante ans, fut affecté de toux, de douleur à la poitrine et à la tête, de frissons, le 15 Mars au soir. Le 16, il fut mis à la tisane bechique; et quelques linges chauds, appliqués sur la douleur de côté, la calmèrent. Le 17, il y eut oppression, toux fatigante, urines rouges, pouls dur, crachats mêlés et difficiles : je continuai les mêmes boissons. Le 18, les crachats furent plus faciles, mais toujours mêlés, l'oppression continua, les urines furent rouges et épaisses: je conseillai les mêmes moyens. Le 19, les crachats furent plus rares, la douleur de côté fut moindre, l'oppression fut aussi forte; je lui fis prendre, par cuillerées, une potion avec l'eau de bourrache et l'oximel scillique. Le 20, les symptômes furent les mêmes, et exigèrent les mêmes remèdes. Le 21, les crachats vinrent plus difficilement encore, il ne s'y rencontra plus de sang, le pouls fut foible: j'ajoutai à sa potion le tartrate antimonié de potasse. Le 22, l'expectoration fut moins difficile, les urines toujours épaisses, la langue rouge, mais humectée : tout fut continué. Le 23, la peau fut humide, les crachats sortirent facilement, la douleur de poitrine avoit disparu ; les mêmes moyens

thérapeutiques. Le 24, on remarqua un mieux sensible ; et le 26, la maladie fut terminée par les sueurs et l'expectoration.

Si j'avois eu à traiter des citadins bien nourris, peut-être aurois-je eu recours à la saignée; sur-tout lorque je rencontrois le pouls dur, des crachats sanguinolents, la figure colorée, etc. Mais j'avois pour malades, des misérables épuisés, qui, je crois, auroient été conduits au trépas par ce moyen. Je n'ai pu me résoudre à l'employer une seule fois, et je crois avoir bien fait, puisque je n'ai eu aucune victime, par suite de cette omission, Je ne l'aurois sans doute pas employé chez les trois vieillards enlevés.

Epidémie de Champagney.

Champagney, dont la population est de cent soixante individus, est situé au N. O. de Besançon, sur un monticule exposé à l'influence de tous les vents. Les habitudes des habitans de Champagney sont les mêmes que dans tous les villages de notre département, dont le sol est presque tout planté de vignes. La culture fait leur unique occupation, mais ils se livrent quelquefois à des

excès, que connoissent à peine les habitans des montagnes. Il est peu de particuliers dans l'aisance : on en trouve un plus grand nombre dans un état de médiocrité, qu'ils doivent à un travail continuel. Les habitations sont aussi malsaines ; toujours moins élevées que le sol, jamais planchées, elles ne peuvent qu'être dangereuses. Il n'y a que la grande habitude qui soit cause de la rareté des inconvéniens. L'eau y est de mauvaise qualité ; un puit placé à la partie inférieur du village au N., fournit celle dont ont fait usage ; outre les parties hétérogènes qu'elle contient (sur-tout beaucoup de sulfate calcaire), elle est encore malpropre. Tous les habitans se servent de vases plus ou moins bien nétoyés, pour la puiser, ce qui contribue à la rendre encore plus insalubre.

Les saisons de 1811 n'eurent point cette régularité tracée par le père de la médecine. Le Printemps, l'Été et l'Autômne, furent chauds et un peu humides, et la constitution bilieuse n'a jamais régné autant. Dès la fin de Février, le thermomètre n'est pas descendu au-dessous de zéro. La moyenne de Mars fut 8 degrés, celle d'Avril 10 degrés un dixième, celle de Mai 13.8, celle de

Juin 15.9, de Juillet 17 et d'Août 15.2. Il tomba dans ces six mois 17 pouces 11 lignes 5 dixièmes d'eau. Le S. O. souffla deux cent quarante-deux fois et le N. E. deux cent vingt-une fois. La moindre hauteur du baromètre fut 26.8.8, et la plus grande 27.6. Ce fut au commencement de Septembre que parut la dyssenterie bilieuse qui a regné à Champagney jusqu'à la fin d'Octobre.

Septembre fut un peu chaud et sec. Le N. E. souffla quarante-quatre fois, le S. O. souffla trente-neuf fois. Il plut neuf fois, qui donnèrent 2.5.4. d'eau. Le thermomètre monta de 8.9 à 20. 8, la moyenne fut 15.1. Le baromètre fut de 26.10.6 à 27. 7.6.

Octobre fut à peu près de la même température; le minimum du thermomètre fut 7.8. le maximum de 16.5, la moyenne 12.2. Le baromètre monta de 26.6.9 à 27.7.9. Il tomba 2.9.8. d'eau en quatorze fois. Le S. O. souffla soixante-sept fois et le N. E. 26.

La dyssenterie qui a régnée presque partout pendant l'Eté de 1811, qui a été généralement la maladie dominante, a affecté près du tiers des habitans de Champagney. Peu d'enfans ont été malades. Ils ont dû ce fléau à la constitution de la saison à laquelle ils ont été plus exposés à raison du site de leurs habitations.

On ne peut élever aucun doute sur la nature contagieuse de cette maladie ; dans les saisons où elle a existée, peu ont été exempts, et j'ai remarqué que ceux-là seuls l'ont évitée qui n'ont point eu de fréquentation avec les malades. Les habitans des villages voisins qui ont eu quelques relations avec ceux de Champagney, ont au contraire porté cette maladie ailleurs, et il est plusieurs communes où elle a été communiquée de cette manière. Il y avoit eu peu de malades, lorsque le maire réclama les secours nécessaires, mais le nombre augmenta rapidement ; quatorze seulement étoient affectés lorsque je fus envoyé, mais dans l'espace d'un mois le nombre a été porté à quarante-huit. Je dois à la docilité du grand nombre à suivre les avis qui leur étoient donnés, d'avoir eu aussi peu de victimes, ceux qui ont montré de l'entêtement l'ont payé de leur vie. Un père de famille âgé de quarante-cinq ans, périt pour avoir bu deux litres de vin ; un enfant naturel âgé de dix mois, à qui l'on fit prendre des alimens, j'ose presque dire pour hater sa mort, a aussi été victime.

Cette maladie avoit le caractère bilieux et paroissoit avec les symptômes propres

à la fièvre de ce nom. Le dégoût, les envies de vomir, une douleur qui commençoit à l'estomac, et qui se propageoit bientôt dans tout le canal intestinal, la langue couverte d'un sédiment jaunâtre, étoient les premiers symptômes. Dans les vingt-quatre heures, paroissoit le ténesme, et les déjections donnoient quelques matières bilioso-glaireuses, souvent mêlées de quelques stries de sang, et après quelques jours, les malades rendoient quelquefois du sang pur. Les selles étoient si fréquentes, que les malades n'ont jamais pu m'en dire le nombre. Elles étoient toujours accompagnées de fortes douleurs dans la région ombilicale et au fondement; ce dernier symptôme existoit souvent encore après l'évacuation. La fièvre étoit rémittente, le redoublement avoit lieu sur le soir. Il étoit précédé d'un léger frisson, et après, venoit une forte chaleur. La peau étoit sèche et brûlante. Les malades étoient plus fatigués la nuit que le jour; l'extrême foiblesse où ils se trouvoient après deux jours de maladie, les forçoit à garder le lit. Le pouls étoit peu fréquent dans les premiers jours, mais la fièvre étoit plus forte après deux ou trois jours; quelquefois il étoit dur; mais le plus souvent il étoit petit et concentré. Les urines étoient rares et safranées.

La convalescence a été pénible. Un grand nombre ont eu, pendant long-temps, un léger engorgement des extrémités inférieures; plusieurs sont tombés dans la leucophlegmatie; d'autres enfin ont eu des douleurs dans les articulations.

Moyens curatifs.

L'état de la langue, les nausées etc., indiquoient l'état saburral des premières voies; aussi l'évacuation supérieure a été d'une nécessité absolue; l'ipécacuanha, aiguisé d'un peu de tartrate antimonié de potasse, a été l'émétique préféré. Souvent les malades ont éprouvé un mieux, le jour même de l'administration de ce moyen; mais les coliques reparoissoient ensuite, et je prescrivois de l'eau de veau ou de poulet, et quelquefois l'eau de riz avec addition de quelques gros de gomme arabique, par pinte. Le sommeil étoit impossible à raison de la fréquence des selles. Souvent il n'étoit pas dangereux de les diminuer avec quelques gouttes de laudanum liquide; ce moyen devoit être administré lorsque l'état d'irritation étoit passé. Le hoquet a été fréquent, et, pour l'appaiser, je faisois prendre par

cuillerées, l'infusion de tilleul avec addition d'éhter sulfurique.

Après la cessation des douleurs, j'ai obtenu de bons effets de quelques prises de thériaque avec quelques gouttes de laudanum liquide. J'ai employé le diascordium, qui a moins bien réussi que la thériaque. J'ai défendu tout aliment solide et le vin, pendant tout le cours de la maladie. Les crêmes d'orge et de riz ont été toute la nourriture permise pendant tout le temps des coliques.

Les purgatifs doux ont été administrés avec succès, lorsque les douleurs et le ténesme étoient appaisés; mais j'ai proscrit l'usage des drastiques.

Peu de jours après mon arrivée à Champagney, je vis le père et les deux fils Rolet atteints, presqu'en même temps, de la maladie épidémique; tous trois prirent l'ipécacuanha. L'aîné des fils ne fut malade que dix jours, mais la maladie fut terrible chez le père et le fils cadet. Ce dernier, chez qui j'employai tous les moyens indiqués, fut guéri de la dyssenterie; mais il devint leucophlegmatique, au point d'être d'un volume extraordinaire dans bien peu de jours. Je lui fis prendre l'infusion de digitale

pourprée, à la dose de huit grains par jour. dans huit onces d'eau, à prendre en trois fois; j'augmentai de deux grains par jour, et dans douze jours, il fut entièrement guéri.

Son père, âgé de soixante ans, fut aussi atteint de leucophlegmatie. Les mêmes moyens furent employés, mais eurent un effet plus lent; la dyssenterie cessa, et il fut affecté d'un dévoiement opiniâtre, qui ne fut calmé que par la thériaque renforcée par le laudanum. Je fus obligé d'employer la digitale pourprée, à la dose de vingt-quatre grains par jour.

La femme Verrier, âgée de soixante ans, eut trois rechutes, et dut son salut à la thériaque unie au laudanum; elle fut dégoutée de ce remède, et trois fois elle fut obligée d'y revenir et de le continuer. Dans la convalescence, je lui fis faire usage d'un vin cordial, fait avec addition de cannelle et de sucre.

Le misérable, qui fut victime de cette maladie; mourut le huitième jour; il refusa tout remède dès le second; et le sixième, il fut tourmenté d'un hoquet continuel. Je le déterminai alors à faire usage d'une potion faite avec l'eau de tilleul, la théria-

que et l'éther ; il fut calmé, mais il ne voulut plus de remède après vingt-quatre heures. Il désira du vin qui lui fut accordé ; les colliques devinrent plus fortes par suite de cet abus, il tomba bientôt dans l'affaissement, et la gangrène des intestins termina son existence.

« Lorsque la maladie tournoit à la perte des sujets, dit Zimmerman, les douleurs ne cessoient pas après les selles, elles devenoient plus aiguës d'un jour à l'autre ; les selles étoient toujours abondantes ; il *survenoit un hoquet*, et le ventre se gonfloit. Pour lors, plus de douleurs, la mort terminoit tout, particulièrement pour ceux *qui avoient bu du vin*, les cinquième, huitième, neuvième et quatorzième au plus tard ».

Le fils du maire, âgé de cinq ans, eut une dyssenterie qui fut arrêtée après le le vomitif; mais elle fut remplacée par un engogement douloureux des articulations, principalement des extrémités inférieures. Je voulus procurer des selles ; mais l'enfant refusa tout remède. Après trois semaines, je le vaccinai, et il fut guéri.

Quelquefois la dyssenterie a présenté tous les carrcatères d'une fièvre putride ; et les

antiseptiques ont été employés avec avantage. L'acétate ammonial n'a pu être administré, parce qu'il portoit son action sur le tube intestinal, et qu'il excitoit les selles. L'eau de riz acidulée avec le vinaigre, et quelquefois avec l'acide sulfurique, la décoction de quinquina camphrée, ont été suivies d'un succès marqué. Seulement deux fois, j'ai été obligé d'appliquer les vésicatoires pour relever le pouls. Les bouillons accordés dans la convalescence ont produit d'aussi bons effets que les remèdes pendant la maladie; il n'y a eu que quelques rechutes qui n'ont jamais été graves. La thériaque étoit le moyen que j'employois avec succès pour les guérir,

Épidémie de Charbonnières.

Le village de Charbonnières est au S. E. à deux myriamètres cinq kilomètres de Besançon : son nom lui vient de ce qu'il a commencé par des baraques de charbonniers; il s'est ensuite étendu par le défrichement d'une partie de la forêt au milieu de laquelle il est bâti ; mais les habitans sont restés pauvres. Il est sur une platte-forme exposée à tous les vents; il n'y a

que quelques maisons sur le revers N. E. Au bas de ce revers est une fontaine abondante qui fournit un eau de bonne qualité. La nourriture des habitans de Charbonnières est ordinairement du pain fait avec un peu de froment, de l'orge et du seigle; mais la grande misère qui a régnée en 1811, a fait qu'ils n'ont presque été nourris que de maïs et de pommes de terre.

La population de Charbonnières est de cent quatre-vingt-dix habitans, qui tous ont été affectés de la maladie épidémique, qui régna dès la fin de 1811 jusqu'au milieu de 1812. Elle commença par les personnes d'une constitution bilieuse, et successivement atteignit tous les individus, à mesure que la constitution de la saison coïncidoit avec le tempérament. La mortalité a été très-grande lorsqu'ils ont été privés de secours, puisque le septieme de la population a été enlevé, cependant je n'ai vu mourir que cinq individus, pendant que je leur ai donné mes soins.

Elle avoit paru ralentir sa marche au point que je crus ma présence inutile, au mois de Mars; mais peu de temps après elle reparut avec plus de force, et fit périr douze personnes dans l'espace d'un mois. Je

ne fus instruit de ce malheur que lorsqu'il n'étoit plus temps d'y porter remède; je retournai pour en arrêter les progrès. Je parvins à faire disparoître la maladie pour la deuxième fois ; mais elle se renouvella encore et ne cessa que lorsque tous les habitans en eurent été atteints.

La constitution de 1811 avoit disposé aux maladies bilieuses (voy. *épid. de Champagney*, pag. 142) le commencement de 1812, changea un peu la diathèse et détermina la catarrhale (voy. *épid. de Chalezeule*, p. 104). La maladie de Charbonnières suivit ces caractères.

On a cru devoir l'attribuer à une épizootie presque générale qui a régné sur les animaux à pieds fourchus; cependant je n'ai pu être de cette opinion, puisque le village de Charbonnières en a été exempt, jusques après l'épidémie. Il est vrai qu'on a vu des maladies épidémiques produites par les miasmes contagieux exalhés des animaux. En 1559, Venise et Padoue furent ravagées par une cause pareille; en 1617, un mal de gorge se répandit dans les campagnes d'Italie, parce qu'on avoit mangé de la chair de bœufs malades; mais ces maladies avoient quelques rapports entre elles, et

celle de Charbonnières étoit produite par la saison : cette fièvre prit tous les caractères de malignité. La constitution y avoit disposé ; un grand nombre de sujets furent atteints, et par l'effet de la contagion elle devint générale.

Un frisson de plusieurs heures, un abattement général, des douleurs ambulantes de la tête aux extrémités, souvent une toux sèche, toujours des nausées, le pouls petit, la langue blanche et quelquefois jaune, parfois une douleur sourde à la poitrine, d'autres fois des coliques, étoient les premiers symptômes de la maladie.

Presque tous les malades ont rendu des vers en très-grande quantité. La saison, la mauvaise nourriture, la constitution des sujets les avoient occasionnés, et souvent des vermifuges prescrits à des gens simplement incommodés, en ont fait rendre beaucoup. Ça été seulement au commencement de 1812, que les vers ont été plus communs. Après les pluies de Novembre et Décembre, cette complication vermineuse a eu ses symptômes particuliers, et a été pour quelque chose dans l'augmentation du danger. Tous les malades qui ont péris, ont eu le ventre balonné et douloureux ; l'in-

flammation de la membrane muqueuse des intestins en étoit la cause première, mais la présence des vers ne pouvoit qu'augmenter cette inflammation qui se terminoit par la gangrène.

La langue étoit rarement humide, souvent un enduit poisseux la rècouvroit; d'autres fois elle étoit chargée d'un mucus blanchâtre qui changeoit de couleur après quelques jours de maladie, elle devenoit très-noire, et alors elle étoit sèche. Les dents et les lèvres prenoient la même teinte. Les aphtes ont été fréquens, j'ai vu des malades chez qui l'épiderme de la langue, du palais et des gencives a été entièrement enlevé par cette affection, quelquefois ils se propageoint jusque dans l'œsophage et l'estomac. Le hoquet avoit lieu souvent et ne laissoit aucun repos aux malades qui en étoient atteints; il avoit lieu sur-tout lorsque les aphtes étoient abondans. Le maire de Charbonnières, qui mourut le vingtième, en avoit dans toute la bouche et le canal alimentaire; le hoquet survint le treizième et ne cessa plus; il se plaignoit d'une douleur brûlante à l'estomac.

Les dépôts ont été fréquens, ils ont eu lieu principalement aux parotides et ont toujours été critiques. Une jeune femme

en eut, à la cuisse, un considérable qui termina la maladie; mais elle mourut de consomption, quelques mois après.

L'éruptiou milliaire a été fréquente; il n'a pas été rare d'en voir couverte toute l'habitude, elle occupoit sur-tout la poitrine et les extrémités supérieures. Le délire a été presque continuel dès les premiers jours de la maladie, le malade étoit inquiet, souvent il vouloit changer de position, mais la grande foiblesse le forçoit à se tenir sur son dos; il tomboit presque toujours involontairement dans le bas du lit, et toute autre position qu'on lui donnoit, ne pouvoit être conservée.

Quelquefois la maladie ressembloit à une affection légère, le pouls étoit tranquille, mais la figure étoit décomposée; le malade avoit les yeux égarés, se plaignoit de lassitude dans tous les membres, de douleurs à l'occiput, la respiration n'étoit pas libre; c'est ce qui est arrivé à l'adjoint dont je parlerai tout à l'heure. Le pouls a toujours été foible et petit, dès le commencement de la maladie; mais il conservoit un peu de régularité, lorsque la poitrine ou le bas-ventre n'étoit pas gravement affecté. Souvent dans le fort de la maladie, il a repris de

la vigueur ; mais il est arrivé quelquefois qu'il tomboit subitement, ce qui étoit toujours d'un mauvais présage.

Une jeune fille de quinze ans, lorsque j'arrivai à Charbonnières, étoit au dix-huitième jour de la maladie et étoit au moment de périr; je lui administrai les cordiaux et la fis presque couvrir de vésicatoires. Le pouls reprit de la force, la malade parut avoir un peu de vigueur ; mais ce mieux ne fut pas de longue durée. Après deux jours, les forces tombèrent de nouveau, le pouls s'affoiblit, et la terminaison de la maladie se fit par la mort.

Les urines n'ont pas été uniformes, souvent elles étoient claires, d'autrefois elles paroissoient naturelles ; plusieurs malades les rendoient avec peine, et elles charioient quelques flocons muqueux; les enfans, principalement les rendoient blanches. En général, la crise n'a pu être aperçue dans les urines. Le ventre a quelquefois été libre sans diarrhée, d'autres fois il y a eu constipation opiniâtre, et parfois, il est survenu une diarrhée blanche, toujours de mauvais présage. La maladie a été longue et d'une terminaison difficile chez le plus grand nombre de malades; peu sont entrés en conva-

lescence avant le quatorzième jour ; un petit nombre encore a été guéri à cette époque ; beaucoup ont été au vingtième et au-delà : il n'a pas été rare de voir la maladie se prolonger au quarantième jour ; je l'ai observée telle, sur-tout chez ceux qui étoient atteints avant mon arrivée, et qui n'avoient point recu les premiers secours.

Jamais la foiblesse n'a été aussi grande que dans la maladie de Charbonniéres ; dès le moment de l'invasion, le malade étoit abattu et cet abattement ne cessoit d'augmenter ; les facultés morales se perdoient au point que, après quelques jours, on ne pouvoit obtenir le moindre raisonnement. La nature contagieuse de la maladie a été on ne peut pas mieux prouvée ; je suis parvenu à sauver quelques familles en les empêchant de fréquenter les malades ; mais après mon départ, ils ont oublié ma défense et ils ont eu lieu de s'en repentir. Je n'ai pas négligé l'expension du gaz nitro-muriatique oxigéné.

La convalescence a été longue et pénible ; ce n'a été qu'aux soins long-temps continues, qu'on a dû le rétablissement. La plus légère faute dans le régime, a été suivie de graves accidens : trois convalescens sont péris dans

l'espace de vingt-quatre heures ; l'un pour avoir mangé une côtelette de cochon, un second du boudin et le troisième des pommes de terres. Je dois des éloges bien mérités à M. Doyon, officier de santé à Mamirolle, pour les soins qu'il a donnés pendant le cours de cette maladie ; les malades avoient besoin d'être surveillés, et dans les momens où d'autres maladies m'appeloient ailleurs, j'ai pu compter sur lui.

Moyens curatifs.

Jamais il n'a moins été permis de faire la médecine expectante que dans l'épidémie de Charbonnières ; c'étoit sacrifier le malade que de temporiser. *In gastricis morbis a crudo humorum apparatu oriundis, parum natura facit, medicus plurimum* (Stoll). Tous ceux qui, par entêtement ou mauvais conseil, ont négligé d'employer les moyens actifs qui leur étoient conseillés, ont été victimes.

L'adjoint, âgé de cinquante ans, homme bien constitué, fut malade dans le mois de Janvier, et refusa de recevoir mes avis. Il envoya consulter un médicastre du voisinage qui le mit à l'eau de veau. Après

une visite que je crus devoir lui faire, j'avertis ses parens du danger qui le menaçoit, s'il ne recouroit aux moyens indiqués. On crut avantageux de faire venir celui qui étoit honoré de sa confiance, et je crois bien faire aussi de rapporter l'avis donné près du lit du malade, dont le pouls et la face indiquoient une fièvre maligne la plus caractérisée.

« La maladie est absolument telle que je l'avois jugée à la maison, sur le rapport qui m'en a été fait. Avec un traitement bien suivi, elle doit être guérie dans le délai d'environ six semaines ; ce n'est qu'un rhume négligé qui menace de pulmonie, c'est-à-dire, de suppuration à la poitrine ; il faut donc, 1°. insister sur le petit lait, en prendre jusqu'à six verres dans la matinée, de demi-heure en demi-heure ; 2°. depuis deux heures après le dernier verre, prendre toutes les trois heures, une petite écuelle de jus d'orge ou de riz, des panades légères, du bouillon de veau, assaisonné de choux rouges ; 3°. boire autant que vous aurez soif, le sirop de gomme arabique ou de capillaire, ou du miel avec de l'eau également tiède ; après quelques jours de ce régime relachant et humectant, prenez l'ipécacuanha, il diminuera

la toux et l'oppression; 4°. soignez singulièrement les vésicatoires, achetez deux emplâtres épispastiques, et dès qu'ils tariront dans un endroit du bras, appliquez-les dans un autre, 5°. couvrez la poitrine, même les reins, de flanelle; 6°. appliquez, entre les épaules, un emplâtre de térébenthine poudré de fleur de soufre et laissez-le long-temps; 7°. si les crachats restent difficiles après le vomitif, s'il paroît sur-tout de l'enflure aux jambes, aux bras et à la figure, prenez chaque soirée ou dans la nuit, et par forme de looch; une petite cuillerée à café d'oximel scillitique, mêlé avec trois cuillerées de sirop ou de miel. Lorsque la fièvre et l'altération auront diminuées, on pourra ajouter du lait fraîchement tiré, aux panades, aux jus d'orge ou de riz; donner un peu de veau rôti ou bouilli; quelques grenouilles, un œuf frais mollet; il ne faut, ni vin, ni légumes; ni graisse, ni viande salée, qu'après entière guérison ».

Qui pouroit croire que cette consultation a été donnée au moment où une médecine active étoit indiquée? où le danger étoit pressant; enfin, quatre jours avant la fin d'un sujet intéressant qui auroit pu être arraché à la mort? Tels sont les abus oc-

casionnés par le défaut d'une police médicale qui sera sûrement établie.

Le malade avoit pour symptôme principal, un abattement général qui seul devoit faire craindre pour l'issue de la maladie.

« Dès que, dans la malignité, dit le Professeur Baumes (Recherches sur les phénomènes qui annoncent ou qui constatent la malignité dans les maladies appellées aiguës), le systême nerveux est singulièrement opprimé et qu'il refuse son secours; l'abattement et la prostration des forces doivent en être une conséquence inévitable. L'opinion des observateurs sur ce point est ancienne; tous les livres, tous les détails sur les fièvres malignes, font mention de ce symptôme essentiel; on le voit par tout en tête des signes qui annoncent les maladies graves et dangereuses. Ce n'est pas tout, la malignité se couvrant d'un voile benin et préparant sourdement la ruine du malade est souvent démasquée par ce symptôme seul, lorsqu'il n'est ni factice ni passager, et les faits qui confirment cette vérité sont si multipliés, qu'on peut regarder comme un point de doctrine incontestable, que si dès le début d'une fièvre aiguë, les forces du malade sont très-abattues, quoique la fièvre

ne soit pas fort vive, quoiqu'il n'ait précédé ni douleurs fortes ni grandes évacuations, on a lieu de s'attendre que la maladie qui commence sera une fièvre maligne; cette prostration des forces étant la marque la plus certaine que le systême nerveux péche dans son universalité, et que la maladie a un caractère particulier de malignité.

A plus forte raison si les forces sont affoiblies au point de donner lieu à une syncope lorsque le malade se retourne dans son lit. Enfin, si le petit effort qu'il fait pour sortir la langue et la montrer, suffit pour la rendre tremblante, c'est un signe de grande foiblesse qui n'appartient qu'aux maladies aiguës les plus graves ».

Le tartrate antimonié de potasse, ou l'ipécacuanha, ont constamment été administrés dès le début; les malades ont toujours rendu des matières muquoso-bilieuse, souvent aussi il est sorti des vers par les voies supérieures. La tisane de chicorée, de fougère mâle; la limonade ou l'eau vinaigrée, ont été les boissons ordinaires, lorsque la toux et l'oppression n'accompagnoient pas la fièvre; dans ce dernier cas, les tisanes d'orge, de fleurs pectorales, de bourrache, étoient conseillées. Dans peu de temps, les

symptômes s'aggravoient, et après avoir employé les vermifuges, tels que le semen-contra ou la mousse de Corse; il falloit recourir aux toniques antiseptiques: la décoction de quinquina camphrée, l'acétate ammoniacal, la serpentaire de virginie, étoient les puissans moyens alors conseillés. Lorsque la maladie avoit une complication nerveuse, l'éther sulfurique étoit ajouté. Les vésicatoires n'ont pas été négligés; ils ont souvent été appliqués sur les quatre extrémités. Lorsque le ventre se météorisoit, les fomentations ont souvent été suivies de bons effets; je les faisois avec une décoction de mauves, de camomille, et quelques cuillerées d'eau-de-vie camphrée.

La diète la plus austère a été prescrite; je n'ai permis que quelques cuillerées de bouillon maigre dans le commencement de la maladie. Le vin a été une arme puissante; souvent la boisson étoit un mélange de vin et d'eau.

Les purgatifs par les voies inférieures n'ont jamais été employés pendant le cours de la maladie. Seulement j'ai été forcé d'y recourir, lorsque, dans la convalescence, le défaut d'apétit, l'amertume de la bouche m'y forçoient. Dans les affections de la poi-

trine, un looch fait avec la gomme arabique, l'infusion de bourrache, l'oximel et le tartrate antimonié de potasse à foible dose, a procuré une expectoration facile. La thériaque a été employée avec succès dans les cas de diarrhée; je ne la donnois qu'à bien foible dose; je l'ajoutois à la potion, ou je la faisois prendre en trois fois dans la journée à un gramme par fois.

Le fils Charpy, âgé de vingt-deux ans, étoit au huitième jour de la maladie, lorsque j'arrivai à Charbonnières, il étoit dans un assoupissement presque léthargique; sa poitrine et ses bras étoient couverts d'une éruption miliaire blanche; il tomboit dans le bas de son lit, les urines couloient involontairement, le pouls étoit petit et irrégulier (1); il avoit rendu des vers dans les

(1) Tous les auteurs ont reconnu comme signe de malignité la petitesse et l'inégalité du pouls; Morton, Morgagni, etc., le regardent comme le premier indice des fièvres malignes.

Le rhythme du pouls propre à la malignité, dit le professeur Baumes, se réduit à ces deux caractères; être naturel ou presque naturel; petit, foible, mou, fréquent et inégal. Dans le premier cas, la fièvre est subordonnée à la maladie principale; et en général, ces maladies sont des plus dangereuses, parce que ce pouls marque une séparation

premiers jours de la maladie. Ses parens s'opposerent d'abord à l'administration des moyens que je prescrivois, sous prétexte que son état désespéré les rendoit inutiles : cependant après bien des peines, on parvint à les persuader, et je commençai par la potion suivante, à prendre par cuillerées d'heure en heure : ℞. Quinquina concassé, quatre gros; faites bouillir dans eau, dix onces; passez et ajoutez camphre un gros, serpentaire de Virginie pulvérisé, deux gros; acétate ammoniacal, une once: après chaque cuillerée, il prenoit autant de vin aromatisé. Le lendemain 9, il fut dans le même état, et je lui fis appliquer les vésicatoires aux deux bras. Sa boisson étoit la tisane vineuse.

si parfaite des forces du principe de la vie, dans les organes qui sont principalement affectés, que l'irritation ne s'étend point au systême artériel. Dans le second cas, la fièvre est une affection grave, ainsi que les autres élémens qui constituent cette maladie maligne; et peut même présenter la première indication, comme on l'observe dans les fièvres intermittentes malignes. Ici, disons mieux, dans la fièvre putride ou maligne, où cette autre espèce de pouls est affectée, le sang proprement dit est altéré, décomposé dans son principe, dissout dans l'intime cohésion de ses différentes parties; aussi à la fréquence, à la petitesse, à l'inégalité, le pouls reunit un grand fond de molesse.

Le 10, son état fut le même, et il continua jusqu'au 14. Le 15, le pouls fut moins mauvais; il prit les mêmes remèdes. Le 16, il y eut difficulté de respirer; je fis appliquer les vessicatoires aux jambes. Le 17, le pouls se soutint, la respiration fut plus libre; il continua. Le 18, la peau, qui avoit été sèche dès le commencement, prit un peu de moiteur; je n'ajoutai rien aux moyens conseillés. Le 19, il sortit de l'assoupissement où il étoit; la peau fut plus humectée, et des sueurs abondantes terminèrent la maladie le 20.

Le fils Débief, âgé de dix-neuf ans, tomba malade le 7 Janvier. Après les symptômes ordinaires de l'invasion, il eut des coliques, qui furent calmées par quelques lavemens émolliens; il rendit quelques lombrics, après avoir pris trois doses de semen-contra; le second jour, il avoit vomi quelques matières bilieuses et quatre vers. Le 12 Janvier, sixième de la maladie, les coliques reparurent avec plus d'intensité, le ventre se ballona, et les fomentations ne purent les appaiser; il fut mis à une boisson copieuse d'eau de veau et aux lavemens émolliens; mais tous ces moyens devinrent inutiles: le pouls s'affoiblit, le ventre fut

douloureux, et ces symptômes forcèrent de recourir aux toniques; il fut mis à l'usage d'une décoction de quinquina camphree, les vésicatoires furent appliqués au bras; mais le ventre s'affaissa tout à coup. Il rendit quelques matières fétides et des vers, le pouls devint misérable, et la cessation des douleurs fut un des signes certain de la gangrene qui enleva le malade au dixième jour.

« Le météorisme, dit le Professeur Baumes, est un phénomène particulier à la malignité. Il accompagne les maladies les plus graves, et il est telles maladies que l'on peut déclarer mortelles par l'apparition du météorisme. Ce sont spécialement celles dans lesquelles l'élévation rénitente de l'abdomen est sans aucune proportion avec l'existence supposée des saburres, et vient à une époque de la fièvre où l'on devoit plutôt trouver l'affaissement ou la molesse des tégumens qui forment cette capacité. Ces météorismes, qu'on pourroit appeler de cause interne, consistent souvent en une inflammation sourde des viscères membraneux, occasionée par l'afflux d'une matière âcre, qui se jette plus ou moins rapidement sur le bas ventre ».

Sa sœur fut affectée au moment où il venoit d'expirer ; les mêmes symptômes eurent lieu, mais les coliques se calmèrent après la sortie d'une grande quantité de vers. ; le septième jour, il y eut des aphtes et une éruption milliaire considérable. La plupart des auteurs pensent que ce dernier symptôme est toujours la suite d'un régime échauffant. Cullen assure qu'il n'a jamais lieu qu'à la suite de fortes sueurs ; je puis cependant assurer qu'il ne s'est rencontré, chez la plupart des malades qui ont été atteints, aucune de ces deux causes. L'éruption paroissoit tout à coup, et le délire ou l'assoupissement l'accompagnoit.

Les aphtes furent si considérables chez cette femme, qu'ils empêchoient la déglutition. Le hoquet étoit fréquent et le pouls foible : je fis faire usage d'une potion avec la décoction de quinquina, le camphre et l'éther sulfurique ; le hoquet fut calmé, mais il revenoit par intervalles : je faisois prendre aussi par cuillerées, pour diminuer l'irritation occasionnée par les aphtes, une décoction de pepins de coings, à laquelle j'ajoutois le sirop de mûres dans lequel on avoit fait dissoudre du borate de soude ; je me suis toujours bien trouvé de ce moyen, dans cette

affection. Le douzième, elle eut quelques selles accompagnées de coliques, je la mis à l'usage de l'eau de riz, et lui fis continuer les autres moyens déjà employés: le pouls s'affoiblit encore; j'eus recours aux vésicatoires que je fis appliquer aux deux bras: les coliques se calmèrent, mais le dévoiement continua jusqu'au quatorzième; et la maladie fut terminée par cette évacuation qui fut encore augmentée à cette époque.

Epidémie de la Vèze.

Le hameau de la Vèze est dépendant de la ville de Besançon, quoique placé dans l'arrondissement de Baume; il est à sept kilomètres S. E. de la ville, au delà de la haute montagne de Morre, contigue à celle de Montfaucon (voy. *épid. de Chalezeule*, pag. 104), au S. O. de la plaine de Saône, prairie considérable et marécageuse, qui n'a jamais donné des fièvres intermittentes dans les villages qui sont sur ses bords, parce qu'aucun n'est dans la direction des vents chauds, après qu'ils ont passé sur le marais.

La population de ce hameau est de deux cent soixante individus, tous peu fortunés; leur principale ressource est de porter le

lait et la crême à la ville ; ils cultivent une petite portion de terrain dont le produit suffit à peine pour les nourrir. Une fontaine au bord du marais, dans le bas du village, fournit abondamment de l'eau de mauvaise qualité ; elle cuit difficilement les légumes, ne peut dissoudre le savon, et forme une croûte épaisse au fond des vases dans lesquels elle séjourne un peu long-temps ; elle contient du sulfate calcaire en très-grande quantité : ce qui a été prouvé par l'analyse.

La maladie qui survint à la Vèze reconnoissoit les mêmes causes que celle de Charbonnières, et avoit aussi les mêmes caractères ; mais elle ne parut qu'à la fin de Janvier, la diathèse catarrhale domina aussi ; elle régna principalement sur les enfans et les femmes. Sur cent vingt-neuf malades, il y en eut trente-quatre au-dessous de dix ans, trente-quatre de dix à quinze, vingt de quinze à vingt ; il y eut très-peu de personnes âgées ; soixante et dix-sept étoient du sexe féminin.

Elle n'a été différente de la fièvre de Charbonnières que par l'éruption milliaire et par les dépôts, qui n'ont point eu lieu à la Vèze. Les vers ont existé généralement et ont occasionné un météorisme du ventre,

difficile à détruire. Les coliques ont été fréquentes ; il y a eu quelques diarrhées, mais souvent il y a eu constipation. Les urines ont toujours été troubles et blanches. La toux a toujours accompagné la fièvre ; mais il n'y jamais eu de douleur à la poitrine ; lorsque la foiblesse étoit grande, il y avoit oppression. La malignité a été si prononcée qu'il est inconcevable qu'il n'y ait eu que neuf victimes pendant les deux mois qu'a duré l'épidémie.

Le délire a souvent existé ; et lorsqu'il n'avoit pas lieu, l'assoupissement le remplaçoit ; toutes les personnes d'un tempérament bilieux ont été exemptes ; mais toutes celles d'un tempérament pituiteux n'ont pu l'éviter qu'en usant d'alimens restaurans, et en s'éloignant de la contagion. Elle étoit communiquée par ceux même qui soignoient les malades ; il n'étoit pas besoin d'un contact immédiat.

Mme. Toitot, épouse du pharmacien de ce nom, qui m'a si bien secondé dans le traitement de cette maladie, a été infectée par les personnes qui alloient chez elle, chercher les médicamens que j'ordonnois.

Mme. Cretet a porté la maladie à sa famille, après avoir visité quelques parens malades ;

son habitation est à deux kilomètres de la Vèze. La maladie a été très-longue chez certains sujets, sur-tout chez ceux qui refusoient les remèdes. La sortie des vers étoit nécessaire pour qu'elle se terminât.

Jean-Claude Gaillard, âgé de cinq ans, ne voulut boire que du vin et de l'eau, et fut presque désespéré jusqu'au trentième jour. A cette époque, on put lui faire avaler quelques cuillerées de sirop de quinquina et quelques grains de muriate mercuriel doux; il rendit des vers: la fièvre continua; il prit quelques cuillerées d'eau de rhubarbe, et fut guéri au soixantième jour, sans crise apparente.

J'ai toujours remarqué que les crises étoient rares, lorsque la maladie étoit longue; elle s'usa, si l'on peut s'exprimer ainsi, et cessa par dégrés. Il fut nécessaire d'agir aussi promptement et énergiquement qu'à Charbonnières. Les toniques et les antiseptiques les plus recommandés ont été employés, mais les vomitifs et les vermifuges ont commencé le traitement.

M. Juret, âgé de trente ans, avoit été à Charbonnières dans le mois de Janvier; il y tomba malade, y fut soigné et retourna à la Vèze après quelques jours de convalescence.

Il fut parfaitement rétabli et vaquoit à ses occupations ordinaires, lorsqu'il fut atteint de nausées. Il vomit, le 1er. Mars, deuxième jour de la maladie, rendit trois vers et quelques matières bilieuses par le haut, et eut trois selles copieuses. Le 2 Mars, il délira, eut le ventre dur et douloureux; il lui fut administré des lavemens émolliens, et pour boisson, l'eau de veau rendue tonique par l'addition de feuilles de chicorée et de cerfeuil. Le pouls étoit serré, je lui fis prendre, par cuillerées, une potion éthérée et camphrée. Il resta dans cet état jusqu'au septième jour. Le 8, le délire fut furieux; il parloit continuellement, n'eut aucun instant de sommeil; il fit quelques vers: je lui ordonnai, soir et matin, l'infusion de semen-contra, qui lui en fit rendre d'autres. Le 10, la respiration étoit gênée, le pouls étoit foible, je lui fis appliquer les vésicatoires aux bras, j'entretins la liberté du ventre par des lavemens dans lesquels je faisois ajouter l'infusion de semen-contra; je permis l'usage du vin. Il éprouva un mieux sensible le 12, fut moins agité et eut qelques momens de sommeil. Je le tins à l'usage de sa potion, à laquelle j'ajoutai l'acétate ammoniacal jusqu'au 18.

La peau s'humecta alors, et le 20, il entra en convalescence.

Si les habitans de la Vèze n'ont point fait de fautes de régime, ils le doivent à M. Blondeau, leur curé, qui, non content de leur donner les alimens qui leur convenoient, les surveilloit continuellement pour empêcher les erreurs qu'ils auroient pu commettre.

On doit remarquer dans la lecture des histoires des maladies épidémiques de cette 3e. section, ce qui les différentie de celles dues à la contagion, ou à la constitution de la saison. La lenteur dans l'augmentation du nombre des malades dans la première, le rapport de ceux de la seconde avec la constitution atmosphérique et l'inutilité de communication bien prouvée, en font deux classes bien distincte de celle-ci.

La fièvre gastro-bilieuse adynamique de Pirey a affecté dans très-peu de temps tous les sujets d'une constitution bilieuse, mais a épargné une grande partie de ceux qui n'ont point été soumis à la contagion. Elle a atteint, au contraire, tous ceux d'une même famille, lorsqu'une fois un seul l'avoit contractée.

Ceux qui ont eu la maladie spontanément,

à la Tour-de-Serre, ont été moins gravement affectés que ceux qui ont eu, pour la déterminer, le contact des miasmes contagieux.

La dyssenterie de Champagney, due primitivement à la chaleur de l'été, s'est propagée non-seulement d'un individu à un autre de la même famille, mais c'est par la contagion qu'elle a été portée aux habitans des villages voisins chez qui la dispositition nécessaire avoit lieu, par suite de l'influence atmosphérique.

Tous les habitans de Charbonnières ont été gravement atteints; parce que tous, ayant respiré le même air, ayant les mêmes habitudes, étoient disposés à absorber les miasmes contagieux.

Enfin, l'épidémie de la Vèze, qui a régné plutard, par conséquent chez qui le caractère catarrhal a dominé, a atteint les enfans principalement, et les personnes d'une constitution muqueuse, parce qu'eux seuls avoient la prédisposition nécessaire.

QUATRIÈME SECTION.

Maladies épidémiques dues aux localités.

LES maladies de cette section sont celles que l'on appelle *endémiques*, lors qu'elles règnent constamment; ou qu'elles reparoissent à des époques déterminées de l'année; c'est ce qui a lieu, si les causes sont permanentes ou si la constitution athmosphérique aide à les faire paroître dans telle ou telle saison.

Dans le voisinage des marais on voit presque constamment des fièvres intermittentes ou des dyssenteries; mais le nombre des malades est plus considérable, lorsqu'après les chaleurs, le marais cesse d'être couvert par l'eau, et que le dégagement du gaz hydrogène azotisé a lieu plus facilement et en plus grande quantité: il est même essentiel, pour que le miasme marécageux puisse s'exhaler, que la vâse soit en contact avec l'athmosphère.

» Les eaux des marais, dit Hyp. (lib. de aëre, aquis et locis), celles des lacs, et en général toutes celles qui sont stagnantes, sont nécessairement chaudes en Eté, épaisses et puantes, parce qu'elles ne coulent pas,

qu'elles reçoivent toujours de nouvelles pluies, et qu'elles sont échauffées par le soleil : c'est pourquoi elles sont d'un blanc jaunâtre, mauvaises et bilieuses. En hiver, elles sont froides, glacées et troubles, tant par les neiges que par les pluies; c'est pourquoi elles sont grossières et pituiteuses, et ceux qui en font usage ont la rate obstruée et volumineuse, le ventre dur, les épaules, les clavicules et le visage décharnés. L'Été y est fécond en dyssenteries, en flux de ventre et en fièvres quartes fort longues : or, ces maladies, quand elles durent long-temps, mènent directement à l'hydropisie, et il n'en réchappe presque point. »

En général, les habitans des pays marécageux vivent peu, et leur vie est un tissu d'infirmités. C'est là que se rencontrent le plus souvent les maladies les plus meurtrières.

La Pologne a souvent été en proie à ces terribles fléaux. Ce n'est qu'après la destruction des marécages qui altéroient la salubrité de la ville de Bordeaux, que cette ville a vu disparoître les maladies épidémiques qui l'ont ravagée plusieurs fois. Le nouveau marais produit près de Ville-Neuve-les-Avignon, a au contraire rendu cette ville

insalubre. La vie n'est prolongée dans la Jamaïque que depuis le desséchement des marais. En Pensilvanie, les fièvres bilieuses putrides y régnoient presque constamment, et ont été bannies depuis la destruction des marécages. Si les maladies de cette espèce règnent dans les plaines immenses de la Hongrie, ce n'est qu'aux marais qu'elles sont dues.

Lancisi a démontré que les lieux de l'Italie exempts des fièvres intermittentes, étoient ceux qui n'étoient point exposés aux miasmes des eaux croupissantes.

Zimmermann a remarqué que dans la Suisse, c'est près des lacs et des étangs que se manifestent les fièvres intermittentes, qui, quelquefois, prennent le caractère pernicieux.

Lind cite la perte de quarante-six personnes sur soixante, atteintes d'une fièvre intermittente pernicieuse, occasionnée par un marais, à la Floride occidentale. Les habitations étoient cependant sur une montagne, mais au milieu des marais.

» Une grande ville, dit Tourtelle, d'après Sénac, environnée d'un lac où l'on jetoit toutes les immondices, jouissoit de la salubrité depuis plus de quarante ans, et ne

connoissoit point les épidémies ; mais ces eaux ayant considérablement diminuées, et la vâse se trouvant en contact avec l'air, il s'en éleva des vapeurs qui causèrent une fièvre épidémique très-meurtrière.

Nous n'avons de marais, dans notre arrondissement, que celui de la Vèze, (page 170) qui, pour les raisons alléguées, ne produit point de maladies; mais trois fois des eaux retirées d'un terrain qu'elle recouvroient, ont occasionné le même effet que le desséchement d'un marais, et donné les trois maladies épidémiques dont je vais parler.

Épidémies de St.-Wit.

Le village de St.-Wit, se trouve au S. O. de Besançon, et à environ deux myriamètres de cette ville; sa population est de plus de 700 habitans.

Placé au sommet d'un monticule, sa position paroit avantageuse, et aucune maladie épidémique ne devroit y trouver accès, à moins qu'elle ne soit contagieuse ou la suite de l'irrégularité des saisons; cependant quelques erreurs de localité ont fait naître pendant deux ans, une fièvre intermittente d'un mauvais caractère.

Tout le village n'est point bâti au sommet du monticule dont je viens de parler ; une grande partie est en amphithéâtre au S. E., et reçoit le vent de ce côté, après avoir passé sur une prairie placée au bas de la montagne.

Au milieu de cette plaine, qui peut avoir trois kilomètres de largeur, sur un myriamètre de longueur, serpente la rivière du Doubs dans laquelle vont se jetter les eaux d'une fontaine qui prend sa source au bas de l'amphithéâtre.

Cette fontaine, très-abondante, faisoit aller un moulin qui fut démoli en 1802 ; l'eau étoit conduite par un canal jusqu'au Doubs ; mais ce canal fut encombré, l'eau ne put plus avoir son cours, et se répandit dans la plaine.

L'eau de cette fontaine, qui sert pour l'usage des habitans, est d'assez bonne qualité.

Comparée à l'eau distillée, elle a donné une différence de deux décigrammes sur sept hectogrammes d'eau.

Par évaporation, j'ai obtenu deux décigramme d'une poudre terreuse jaunâtre, sur sept hectogrammes.

Elle dissout facilement le savon, ne pro-

duit aucune altération au sirop de violettes; traitée par le sulfate de fer, j'ai obtenu sur le champ un oxide précipité jaune.

Par l'acide sulfurique, le sulfate de soude, le nitrate de mercure, l'eau de chaux, l'alcohol, je n'ai rien obtenu.

Par l'ammoniac; un léger précipité blanc.

Par le muriate de baryte, l'eau a pris sur le champ une couleur laiteuse,

Par la teinture de noix de galle, elle a pris une couleur légérement pourprée.

Par la potasse un léger précipité redissous sur le champ.

Elle contient donc beaucoup d'air commun, un peu de carbonate de magnésie, de sulfate de chaux, de carbonate de fer et de sulfate d'alumine.

La stagnation de cette eau, puis son évaporation, ont produit les fièvres intermittentes qui ont régnées pendant les mois d'octobre et novembre de 1804 et 1805. Deux raisons ne peuvent permettre d'en douter; la première est que les fièvres de cette espêce sont toujours occasionnées par l'action du gaz des marais, ou par des pluies et des brouillards qui entretiennent une humidité continuelle sur le corps; la seconde, c'est qu'elles n'ont régnées que dans la partie du

village exposée à l'action de cette humidité.

A ces causes vint se joindre l'irrégularité des saisons. Hyp. dit, *que dans toutes les saisons où le chaud et le froid se succèdent rapidement, les maladies d'automne doivent régner*. Cet aph. fut confirmé dans ces deux années; car partout les fièvres intermittentes régnèrent plus ou moins.

1804 fut pluvieux; il tomba près de 51 p. d'eau. Mai, Juin et Juillet furent un peu chauds et secs, le thermomètre monta à 27 degrés de Raumur, et ne descendit pas au-dessous de 8 : pendant ces trois mois, le baromètre monta de 27.1.3 à 27.9.8. Le S. O. et le N. E. furent les vents dominans; le premier souffla 97 fois, et le N. E. 90.

Juillet fut très-pluvieux; le N. E. ne souffla que seize fois, et le S. O. cinquante-cinq. Il tomba 7 p. 8 l. 3. dans le courant du mois; il ne fit que huit fois beau temps.

La prairie de St.-Wit fut couverte d'eau, qui fut évaporée en Août : pendant ce mois, le thermomètre s'éleva de 8 d. 8 à 23.8; le baromètre de 27.3.9 à 27.8.4. Il ne plut que sept fois, qui ne donnèrent pas 2 pouces d'eau; il y eut vingt-trois jours de beau temps.

Septembre offrit une température moyenne,

et ce fut sur la fin de ce mois que commencèrent les fièvres qui régnèrent jusqu'au mois de Décembre.

Il y eût dans un peu plus de deux mois, quatre-vingt-deux malades, dont soixante-deux eurent une fièvre tierce, douze une double-tierce, et huit une fièvre quarte.

L'année 1805 eut une irrégularité aussi prononcée, et fut généralement plus humide, mais chaude. Le thermomètre s'est élevé à 27 degrés 2 dixièmes, et il n'y eut, dans toute l'année, que cent-quarante-un jours de beau temps.

Les vents du N. E. et du S. O. se sont succédés rapidement et souvent, de manière que du sec à l'humide et du chaud au froid, les passages ont été brusques; le premier de ces vents à soufflé 428 fois, et le second 481.

La même prairie fut couverte d'eau, puis desséchée plusieurs fois pendant les mois d'Août et de Septembre. J'avois demandé le rétablissement du canal pour l'écoulement des eaux; mais ce léger travail n'avoit point été exécuté; aussi le même malheur se renouvella; il y eut, à la même époque que dans l'année précédente, cent-douze malades; soixante-quinze eurent une fièvre tierce, huit une double-tierce, quinze une

fièvre quarte, et quatorze une continue rémittente.

Les habitans de St.-Wit sont presque tous dans le besoin, à l'exception de six ménages; les autres n'ont pour ressource que la culture d'un mauvais terrain, qui ne leur appartient point; il y a beaucoup de vignes, mais qui ne produisent que du vin de mauvaise qualité.

La position du village, sur une route très-fréquentée, les grandes fatigues auxquelles se livrent les ouvriers qui croient trouver un délassement entre les bras de Bacchus, sont les causes d'un penchant à l'ivrognerie. Ce défaut est très-commun, et si la maladie a fait quelques victimes, l'abus du vin et des liqueurs en ont été la cause principale. La fibre distendue par l'excès des spiritueux, a occasionné des hydropisies qui ont enlevé ceux qui en étoient atteints.

Le défaut d'habillemens, le peu de précautions que prennent les pauvres, de ne point s'exposer, tout en sortant du lit, à une athmosphère corrompue, sont les causes qui rendent les maladies plus communes parmi les êtres malheureux. L'air mephitisé pénétre très-facilement à travers les pores absorbans; aussi, proportion gardée, j'ai toujours ob-

servé qu'il y avoit moins de malades chez les gens aisés, quoique exposés aux mêmes causes.

Il étoit à craindre que l'épidémie ne durât tout l'hiver; car il est presque généralement reçu que les fièvres d'automne sont longues et tenaces, qu'elles laissent à leur suite des engorgemens, des empâtemens, des viscères squirrheux; cependant nous n'avons rien eu de semblable à remarquer dans le cours de la maladie, ni dans la convalescence. Je me suis occupé de faire cesser la fièvre, contre l'usage ordinaire, et je n'ai retiré de cette méthode que les plus grands avantages.

La fièvre intermittente cesse et revient à des époques déterminées, et c'est ce qui constitue son caractère. Le retour périodique est dû à un état nerveux, facile à détruire dans le principe, mais plus difficile lorsque la nature en a contracté l'habitude.

Il y a souvent, il est vrai, complication humorale; mais jamais la fièvre intermittente n'est due à cette cause. Cette complication est occasionnée par une disposition particulière du sujet, ou déterminée par la maladie elle-même. Aussi le Médecin doit commencer par détruire cette complication,

et s'occuper ensuite du caractère nerval qui, seul, constitue la maladie.

Cullen reconnoît trois temps dans les fièvres intermittentes, l'état de foiblesse qui précéde l'accès, le frisson et la chaleur.

Il croit que les causes éloignées de ces fièvres, qui sont, selon lui, la contagion, les miasmes, le froid ou la peur, » sont propres à porter sur le système nerveux des impressions de débilité: l'énergie du cerveau est diminuée, et de là nait une foiblesse marquée dans toutes les fonctions, et surtout dans l'action de l'extrémité des vaisseaux; mais telle est en même temps la nature de l'économie animale, que cette foiblesse est un stimulant indirect pour le système vasculaire. De là, au moyen de l'état du froid et du spasme qui l'accompagne, l'action du cœur et des grandes artères est augmentée, et continue ainsi jusqu'à ce qu'elle ait rétabli l'énergie du cerveau, que l'énergie de cet organe se soit étendue jusqu'aux vaisseaux extrêmes, qu'elle ait rétabli son action, et détruit surtout le spasme qui les affecte. Ce dernier obstacle étant surmonté, l'excrétion de la sueur et les autres marques de relâchement dans les organes excrétoires reparoissent comme dans l'état naturel. »

Telle est sa manière d'expliquer les périodes de la fièvre ; Cullen reconnoît un spasme et une cause qui l'occasionne ; mais ne se trompe-t-il point sur cette cause et sur la nature de ce spasme? Qu'il regarde comme cause, le miasme des marais ; cette opinion est fondée, mais ne généralise-t-il point trop, en ajoutant la contagion, le froid et la peur, sans l'aide de la première de ces causes? Avant de chercher à décider cette question, je m'arrêterai un instant sur quelques autres opinions qui ont été admises.

Boerhaave, Aphorisme 755, regarde comme cause de la fièvre et de ses phénomènes, l'épaississement du sang dans les vaisseaux capillaires, et par suite sa lenteur et sa stagnation dans ces vaisseaux ; mais où trouver la preuve de ces phénomènes?

Notre compatriote Rougnon, d'après d'autres Auteurs célèbres, a attribué la fièvre intermittente à une matière nuisible introduite dans le corps, et dit » que la nature fait tous ses efforts pour chasser cette matière, que par cet effort elle est expulsée ou rendue impuissante ; dans le premier cas, la fièvre est guérie ; dans le second, la matière reparoît à des époques plus ou moins

éloignées, et opère le même phénomène jusqu'à sa destruction complette.

Plusieurs modernes, et je ne sais si ce n'est pas le plus grand nombre, trompés par quelques évacuations bilieuses ou naturelles ou excitées, croient devoir regarder comme cause des fièvres intermittentes, la bile dans les premières et les secondes voies : de là, les purgations supérieures et inférieures ; de là, la foiblesse et les graves accidens qui en sont la suite.

Quelques Auteurs ont cru que les fièvres intermittentes étoient autant de fièvres aigües, et c'est ainsi qu'ils ont expliqué le retour des accès.

D'autres enfin, ont pensé que ce retour étoit dû aux lois primordiales de la nature, qui assujettit toutes les actions à une alternative de mouvement et de repos. » Supposé, dit Bordeu, que tel organe agisse tous les jours et à telle heure ; ne pourroit-on pas soupçonner qu'il concourt à produire les phénomènes qu'on observeroit dans le même quart d'heure? Et s'il y avoit des organes dont toutes les actions se rencontrassent de deux en deux, ou de trois en trois jours, ne pourroit-on pas établir le même soupçon, et éclaircir ce dont on a tant parlé, les crises

et les jours critiques, ce qu'il y a d'imaginaire ou de réel sur ces matières ?

Ce dernier sentiment, plus raisonnable que tous les raisonnemens faits jusqu'à ce jour, ne pourroit-il pas conduire à dire que la fièvre intermittente n'est autre chose que l'effet de l'impression du gaz hydrogène azotisé sur le système nerveux, que son effet cesse pendant quelques momens, et se renouvelle ensuite ; que cette succession finit par reparoître à des époques fixes, par l'habitude vicieuse que contracte la nature ?

Il est hors de doute que le gaz hydrogène azotisé soit la cause des fièvres intermittentes ; ce gaz, que M. de Volta a nommé gaz inflammable des marais, est produit par la putréfaction des matières animales et de quelques végétaux. Il se dégage des marais, des étangs et de tous les lieux où quelques-unes des matières qui peuvent le produire, pourrissent dans l'eau : aussi les fièvres intermittentes règnent dans les endroits qui avoisinent ces lieux.

Pendant 1804 et 1805, cette maladie fut presque générale ; j'ai vu des fièvres intermittentes sur les hautes montagnes éloignées des pays marécageux ; mais ce phénomène ne peut prouver contre mon opinion. Nous avons

eu pendant le cours de l'été, des pluies abondantes de plusieurs jours, auxquelles ont succédé des temps très-chauds, qui ont servi à l'évaporation des eaux qui avoient séjournées sur les matières propres à produire le gaz hydrogène azotisé, et à son dégagement.

Pourquoi l'effet de ce gaz cesse-t-il et revient-il à des époques déterminées ? Ce phénomène est le propre des affections nerveuse. Un sujet affecté de convulsions a toujours de bons momens, quelque soit la cause qui les engendre. Une femme hystérique n'est malade que par accès ; une épilepsie, fût-elle produite même par une cause matérielle, revient à des époques plus ou moins éloignées, quoique la cause qui la détermine soit toujours existante. La rage, la plus cruelle des affections nerveuses, ne laisse-t-elle pas au malade des momens de calme? Chacune de ces maladies a ses accès; les affections purement nerveuses ne peuvent être continuées; chaque cause qui les produit est suivie de phénomènes différens, selon la manière dont elle affecte le genre nerveux : il est de fait, que presque toutes ces affections sont irrégulières dans leur principe, que ce n'est qu'après quelques accès qu'elles

reviennent à des époques déterminées, et que l'on trouve de la régularité dans leur retour.

Il est hors de doute, d'après cette opinion, que moins on attend de détruire le spasme qui constitue l'accès des fièvres intermittentes, moins on trouve de difficulté; les stases, les empâtemens, les obstructions étant occasionnés par ces fièvres, il est aussi hors de doute, que plus on les laisse exister, plus les suites seront fréquentes et graves.

La fièvre que j'ai eu à traiter pendant deux années, paroissoit le plus ordinairement le matin; un mal-être général, la pâleur des extrémités précédoient le frisson qui duroit plusieurs heures, une chaleur brûlante le remplaçoit, et l'accès finissoit souvent par de fortes sueurs, quelquefois la transpiration n'étoit pas même sensible; dans ce dernier cas les malades souffroient davantage.

La mauvaise nourriture, la constitution de la saison, dans l'une ou l'autre année, qui fut chaude et humide, et l'état de malpropreté m'ont fait rencontrer la complication humorale.

Les urines étoient rares et chargées d'un

sédiment briqueté ; les extrémités inférieures se sont gorgées, et quelques hydropisies ont été la suite des excès et des mauvais traitemens dans cette maladie.

J'ai rencontré beaucoup de différence dans ces fièvres, quoique le caractère principal fût le même. Il est des malades qui avoient le pouls petit et serré pendant tout le temps de l'accès, un délire furieux (1), la langue

(1) Ce symptôme n'a jamais été le principal pendant les deux épidémies de St.-Wit; mais je crois qu'il ne sera point déplacé de rapporter ici une fièvre intermittente ataxique délirante que j'ai eu occasion d'observer dans le même village, pendant le mois d'Août 1813.

Le nommé Conroz, âgé de 30 ans, eut un accès de fièvre qui commença par un léger frisson, et qui fut accompagnée d'un délire si furieux, qu'il fallut l'attacher pour l'empêcher de faire beaucoup de mal ; l'accès commença à neuf heures du soir, et finit au jour. Pendant le calme, il y eut un sommeil tranquille et des sueurs très-abondantes.

Le soir suivant, presqu'à la même heure, les mêmes symptômes se renouvellèrent ; de plus que la veille, l'émission involontaire des urines eut lieu ; et la fin de l'accès se passa comme le précédent.

M. Gillot, Officier de santé, et beau-frère du malade, me fit appeler, et nous n'eûmes aucune difficulté à reconnoître la nature de la maladie ; le

sèche, quelquefois rouge, et d'autrefois noire; d'autres qui ne déliroient que légérement et seulement pendant le frisson; d'autres enfin qui n'avoient que des accès très-réguliers et sans symptômes fàcheux.

Moyens curatifs.

Il est reçu que le quinquina est le seul remède qui puisse combattre favorablement les fièvres intermittentes, et il est presque le seul qu'on emploie; plusieurs autres ont été proposés et toujours rejetés. Quelques

---

quinquina uni à l'opium furent administrés pendant la journée, à la dose de cinq gros en substance, sur cinquante gouttes de laudanum liquide: l'accès eut lieu avec une légère diminution des symptômes, et le malade prit une telle aversion pour le quinquina, que, même dans l'apyrexie, il étoit impossible de lui en faire prendre.

Trois jours se passèrent dans un état terrible pour le malade et la famille; je fus appellé une seconde fois, et la dureté du pouls me détermina à faire pratiquer une saignée, qui produisit un calme sensible; on put, après ce moyen, faire prendre le quinquina uni à l'opium à forte dose, et les accès cessèrent après avoir diminués sensiblement, quatre jours après. Une seconde saignée avoit encore été

Médecins ont cru que les purgatifs seuls devoient suffire; d'autres ont tout abandonné à la nature; quelques-uns ont employé les amers, et peu ont eu recours aux antispasmodiques:

1° On ne peut douter que le quinquina n'ait été d'une très-grande ressource dans le traitement des fièvres intermittentes; mais on s'est sûrement trompé sur sa manière d'agir. Brouwn ne le regarde que comme un stimulant très-énergique; d'autres croient qu'il ne guérit qu'en neutralisant le levain de la fièvre, et quelques autres pensent que

---

pratiquée par M. Gillot, le lendemain de la première.

Cette fièvre, semblable à celle rapportée par le docteur Alibert, dans son excellente dissertation sur les fièvres intermittentes pernicieuses; à celle observée par le docteur Landré, et citée par le même auteur; à celle de Lauther, chez un homme de cinquante ans, fut aussi guérie par les mêmes moyens.

Conroz demeura quelques jours, dans sa convalescence, avant de reprendre l'usage entier de ses facultés intellectuelles; mais la fievre avoit été entièrement détruite par l'usage du seul spécifique pour cette espèce de maladie, et, après quinze jours, il fut en parfaite santé.

la vertu du quinquina est dans son principe tannin, qu'il possède à un très-haut degré; ils citent, pour appuyer leur opinion, la vertu de l'écorce de chêne, du saule, etc.

Albertini soutient que le quinquina guérit les fièvres intermittentes, en déterminant une évacuation critique. Ces crises, selon lui, sont tardives et peu apparentes; souvent elles ne s'opèrent que lorsque la maladie est entièrement terminée, et il cite, pour appuyer son opinion, un homme qui, affecté d'une fièvre intermittente, et ayant fait usage du quinquina, exhala, quelques jours après, une odeur si forte, que ses amis ne pouvoient la supporter. Cette odeur continua jusqu'à ce qu'il fût sorti de son lit, et qu'il fût affecté de nouveau de la fièvre; il eut recours au quinquina, qui le guérit une seconde fois; il eut le même succès, et de plus, une abondante sécrétion d'urine contribua à sa guérison.

M. Fourcroy, à qui nous devons l'analyse chimique du quinquina, ne nous donne rien sur sa manière particulière d'agir. Il a fait voir que sur les matières que l'eau enlève à cette écorce, il y a un précipité, qui n'est ni un extrait, ni une substance gommo-résineuse, mais un produit particulier tendant

à absorber continuellement l'oxigène ; qu'après saturation, elle devient une véritable résine ; que le résidu n'est point une terre, mais une matière particulière, formée de carbone, de la base du gaz hydrogène, d'azote et d'une portion d'oxigène.

M. Mutti est celui qui approche le plus de l'opinion qu'on doit avoir sur la cause de la vertu du quinquina ; il croit que cette écorce jouit d'une qualité éminemment balsamique, qu'elle agit spécialement sur le système nerveux, et que plus le quinquina est parfait, plus il possède cette qualité ; et comme il l'attribue spécialement à l'orangé, il croit le préférer à tous autres.

2° Les évacuans supérieurs et inférieurs ont été employés pour guérir les fièvres intermittentes ; mais quels succès en a-t-on obtenus? La débilité du malade et quelques infirmités, suite ordinaire de cette débilité. Il faut cependant convenir que l'existence des saburres exige quelquefois l'usage des évacuans ; mais il doit être modéré, et ne pas remplir tous les jours d'intermission, comme on l'a cru très-souvent.

3° Il est aussi hors de doute que c'est nuire au malade, que de tout attendre de la nature. Le spasme existe, il faut le dé-

truire. La nature, loin d'y parvenir, contracte au contraire l'habitude d'en être affectée, et plus on attend, plus on éprouve de difficulté.

4° Ceux qui n'ont attribué la vertu du quinquina qu'à sa qualité amère, ont cru devoir employer indifféremment tous les médicamens qui jouissent de la même qualité. La centaurée, l'absinthe, la camomille, etc., ont souvent été préconisées; on a tout employé, on a laissé exister la fièvre, et, loin d'accuser les médicamens, on a tout attribué à la ténacité de la maladie.

5° Enfin, quelques Médecins ont eu recours aux anti-spasmodiques; quelques-uns des médicamens de cette classe ont réussi, mais d'autres ont échoué. L'éther, les huiles animales, les sels volatils ont été employés sans succès; mais l'anti-spasmodique par excellence, l'opium, n'a jamais eu que des succès marqués, et c'est à tort qu'il a été regardé comme insuffisant dans le traitement des fièvres intermittentes.

Brouwn l'a préconisé, et en a obtenu de bons effets. Hoffmann a guéri une femme affectée de fièvre asthénique intermittente comateuse, en versant dans la bouche de la malade quatre-vingt-quinze gouttes de

laudanum, qu'elle n'avala qu'après quelque temps; le pouls se ralentit bientôt, et tous les symptômes diminuèrent; le second et le troisième paroxysmes furent de même diminués par le laudanum, et la maladie cessa.

Convaincu de l'efficacité de ce dernier moyen, je n'en ai employé d'autres que comme accessoires pour l'épidémie dont il est question.

J'ai employé sur un quart, tout au plus, les évacuans supérieurs et inférieurs; à tous, je prescrivois une tisane de chicorée amère, et je ne tardois pas à détruire les accès. Pour y parvenir, je faisois prendre, au moment du frisson, une décoction de 5 ou 6 grammes de quinquina, à laquelle j'ajoutois un gramme et quelques décigrammes de laudanum liquide. J'attendois ensuite le moment de l'accès suivant, qui souvent manquoit; et quand il n'étoit que diminué, je recourrois au même moyen, en portant le laudanum à deux grammes. Rarement j'ai été forcé de le donner plus de trois fois. Aucun état du malade ne m'arrêtoit dans l'administration de ce moyen.

Premier exemple. Pierre Durband, âgé de 39 ans, fut pris par un frisson de deux heures, suivi d'une chaleur brûlante qui

dura trente-six heures, sans être accompagnée de sueurs; les nausées fréquentes, quelques légers vomissemens me déterminèrent à lui administrer l'émétique après le premier accès. Il vomit abondamment, mais l'accès revint après six heures, et il étoit dans un état pénible; la respiration étoit gènée, il déliroit et ne vouloit rien prendre; les accès duroient vingt-deux heures, et la fièvre étoit double-tierce; les accès pairs étoient un peu moins pénibles, mais aussi longs; l'intermission n'étoit, par conséquent, que de deux heures. Je lui fis prendre, au quatrième accès, une décoction de huit grammes de quinquina, avec un gramme de laudanum; il sentit peu de soulagement; j'augmentai la dose de laudanum, et chaque fois les accès diminuoient; il fut entièrement guéri au huitième, et j'avois porté la dose de laudanum à celle de trois grammes.

Second exemple. Jeanne Durband, sa sœur, âgée de 46 ans, avoit les accès moins longs, mais aussi fatigans; le frisson duroit quatre heures, et étoit suivi de chaleur et de sueurs abondantes, l'intermission étoit de huit heures. Pendant le temps du frisson, je lui fis prendre la décoction anodine qu'elle vomit deux fois; j'y fis ajouter

douze gouttes d'éther, et la malade fut parfaitement guérie à la quatrième dose; elle contenoit trois grammes de laudanum.

Les fièvres tierces furent les moins difficiles. Sur cent-trente-sept malades, peu ont pris le remède plus de trois fois; trente ont pris la troisième dose, dix-huit la quatrième; tous les autres ont été guéris à la première ou à la seconde.

J'ai rencontré plus de ténacité dans les fièvres quartes; j'ai réussi à les détruire en faisant prendre dans les intermissions un opiat de quinquina avec le laudanum.

Quelques excès et des remèdes de charlatan, ont fait dégénérer la fièvre en continue: ceux qui ont éprouvé cet accident, n'en ont point été victimes; la peur les a déterminés à recourir à des moyens que rendoit nécessaire l'état où ils avoient été mis par les assassins trop aveuglément tolérés.

Cinq vieillards qui avoient à se reprocher quelques excès, crurent que les cordiaux devoient les guérir; ils se plongèrent dans un état de foiblesse d'où ils n'ont pu être retirés. Trois sont morts leucophlegmatiques, et les deux autres se sont éteints sans cause apparente qu'une très-grande débilité qui étoit survenue après la fièvre.

Les rechûtes ont été peu fréquentes, et guéries par les mêmes moyens.

On ne sera point embarrassé pour décider lequel des deux moyens employés a détruit la fièvre, lorsqu'on saura que le laudanum seul a suffi pour le cinquième des malades. Je n'ai pu employer le quinquina chez aucun enfant; je leur faisois prendre seulement huit ou douze gouttes de laudanum dans de l'eau sucrée, et la fièvre guérissoit.

Je ne regarde cependant point le quinquina comme de nul effet. Les nerfs fatigués par le spasme périodique, sont nécessairement affoiblis, et si l'opium détruit ce spasme, le quinquina augmente le ton des nerfs. D'ailleurs, premier des spécifiques, seul même dans quelques cas, il ne peut qu'être avantageux, quoiqu'employé à foible dose.

Epidémie de Cendrey, Flagey, Ollans et Rougemontot.

UNE position saine peut devenir dangereuse par quelques circonstances qu'il est impossible de prévoir.

Cendrey, village propre et bien bâti, dont la population est de 362 individus, se trouve sur le revers d'une montagne qui porte le nom du village. Exposé au Nord, il reçoit les vents de cette direction; au bas

du village, est une prairie terminée par le cours de l'Ognon; les vents du Sud et de l'Ouest y ont peu d'accès.

L'Ognon, qui décrit actuellement une ligne droite en passant au bas de Cendrey, faisoit autrefois un arc, et l'ancien lit est ordinairement rempli d'eau fournie par le ruisseau qui passe au-dessous de Cendrey; il porte le nom de Blafond, de la troisième fontaine qui l'alimente, qui est la plus considérable et qui sort de Rougemontot. Les chaleurs de 1807 ont entièrement desséché ce ruisseau, et, par suite, l'ancien lit de l'Ognon, et c'est là que se trouve la cause de la maladie qui a régnée épidémiquement à la fin de cette année.

Flagey, village de 131 habitans, est aussi placé près de l'Ognon, mais séparé de la prairie par un monticule nommé le Précitot; l'eau dont ils font usage sort de ce monticule et est de bonne qualité; il y a eu peu de malades dans cette commune, et aucun n'a été victime.

Ollans ne contient que 92 individus; il est plus près de l'Ognon que Cendrey, mais moins soumis à l'influence marécageuse du canal desséché: il a eu aussi peu de malades; cependant c'est celui qui en a

eu le plus après Cendrey : il est le seul où il y ait de l'eau de mauvaise qualité et toujours malpropre.

Rougemontot a 280 habitans, et se trouve plus éloigné de l'Ognon que les trois autres villages. Il est dans un vallon, au-dessus de Cendrey, S. E. Dans la même direction, se trouve une forte montagne nommée la Baume, riche en mine de fer exploitée par les habitans, qui, pour un modique prix par jour, négligent leurs terres ; ne peuvent, pour cette raison, procurer le nécessaire à leurs familles ordinairement nombreuses, et voient passer la possession de leurs propres fonds chez les habitans des villages voisins.

L'eau y est abondante et de bonne qualité. La bonté du terrain devroit mettre les habitans de Rougemontot dans la plus grande aisance ; mais ils ne veulent point profiter du bien-être qui leur est offert.

La température des quatre premiers mois de 1807 avoit été un peu froide et un peu humide ; Mars seulement avoit été froid et sec, mais en Mai les chaleurs commencèrent : il tomba un peu de pluie en Juin, et presque point en Juillet et Août. Dans les quatre mois il ne plut que trente-huit fois, qui donnèrent un peu plus de huit pouces d'eau.

Le thermomètre monta en Mai jusqu'à 23 d. 8 dixièmes, en Juin 25.3, en Juillet 28.8, et en Août 26.8. Le minimum fut 7.8 en Mai, 8.1 en Juin, 9.8 en Juillet, et 12 en Août. Le baromètre descendit à 26.10 pendant les quatre mois, et monta à 27.8.7. Le N. E. souffla 143 fois, le S. O. 175 fois. Il fit beau 86 fois, et il tonna 14 fois (1).

Par suite de cette chaleur, les sources tarirent, le lit du ruisseau se dessécha, et le dégagement des exhalaisons marécageuses eut lieu.

La maladie que cet accident occasionna, fut une fièvre intermittente d'un très-mauvais caractère ; mais la constitution de la saison fit que cette fièvre fut accompagnée de la diathèse bilieuse. Pendant les deux mois qu'elle régna, Septembre et Octobre, la température qui fut chaude et humide favorisa la dégénérescence, et la putridité se joignit aux autres symptômes.

---

(1) Les observations météorologiques sont faites depuis vingt ans, avec un soin bien particulier, par M. le docteur Marchant, qui met aussi le plus grand empressement à les publier ; je lui dois, pour mon compte, une reconnoissance bien méritée, et je me plais à lui donner le tribut d'éloges qui lui est dû.

Lautter avoit remarqué que les ataxiques intermittentes, lorsqu'elles régnent épidémiquement, participent du caractère des maladies de la saison. Celles qui régnèrent à Luxembourg en 1759, eurent des symptômes inflammatoires, et la saignée étoit indiquée ainsi que les autres antiphlogistiques. L'année suivante les même maladies reparurent et eurent des symptômes putrides; elles forcèrent de recourir aux antiseptiques.

Lancisi avoit vu les fièvres tierces qui régnèrent à Rome en 1695, quitter le type tierce ordinairement au huitième jour, et prendre le continu : j'ai vu beaucoup de malades, dans la maladie de Cendrey, chez qui la même marche a eu lieu.

J'en ai vu d'autres qui débutoient par une fièvre continue, sans intermission ni rémission apparente; mais chez qui la maladie avoit un vrai caractère intermittent lorsqu'elle étoit à sa fin. Ce bizarre caractère a déjà été observé et a été rapporté dans l'histoire des maladies de Breslaw.

Il en est qui avoient une fièvre continue, accompagnée de rémission en tierce ou double-tierce, et d'autres chez qui le redoublement n'avoit aucune marche régulière.

J'ai observé, dans ces derniers cas, que les malades avoient deux fièvres, dont l'une intermittente et l'autre continue, puisque j'ai vu plusieurs fois l'une d'elles se dissiper et l'autre exister encore. Ce phénomène avoit lieu pour l'une d'elles indistinctement.

Soit que la fièvre soit continue, rémittente ou intermittente, la prostration étoit entière dès le début. Elle commençoit par un frisson de plusieurs heures, des nausées, et surtout une forte douleur de tête et des membres.

La langue, de saburrée qu'elle étoit d'abord, devenoit bientôt sèche et noire; les premiers accès étoient déjà accompagnés de délire qui augmentoit avec la maladie.

Le pouls étoit serré au commencement de l'accès, et n'avoit jamais à la fin, ce développement qu'il acquiert ordinairement dans les fièvres intermittentes.

Dans les rémittentes il étoit toujours foible, et le redoublement n'étoit marqué que par un plus grand mal-aise, et quelque fois par un léger frisson.

Toujours les extrémités étoient froides, les yeux fixes, et le malade ne pouvoit tirer ses bras hors du lit.

Le professeur Baumes regarde le froid de glace comme un symptôme pernicieux,

» lorqu'il paroît avec l'accès, qu'il s'accroît avec lui ; et qu'il se prolonge au point, qu'après plusieurs heures le malade, avec un pouls très-déprimé, l'air cadavéreux, beaucoup de soif et beaucoup d'angoisses, l'éprouve encore au déclin du paroxisme. Si cette première attaque n'est pas mortelle, une chaleur obscure commence enfin à se manifester; le pouls s'élève un peu, sans rien perdre de sa fréquence ni de sa dépression, et la peau acquiert une douce chaleur. Cependant la voix est glapissante, et l'urine est abondante et claire, ou en petite quantité et très-rouge. Ces derniers symptômes se prolongent pendant l'intermission, et laissent d'ailleurs assez bien un malade qui doit finir ses jours dans le froid de l'accès prochain. »

Quelques fois les malades étoient dans un état d'insomnie fatigante; d'autres fois c'étoit un assoupissement d'où ils ne pouvoient sortir. Ce dernier symptôme est surement funeste, surtout, comme le dit le même auteur que je viens de citer, lorsque s'étant déclaré dès le commencement de l'accès, il augmente et décline avec la fièvre. »

» Si la maladie est laissée à elle-même, l'assoupissement devient, au second ou au

troisième accès, carotique et enfin apoplectique. Le pouls de ces malades, bien loin d'être petit et foible comme dans les autres cas, est plein et fort. Le hoquet se joint quelquefois à l'assoupissement, et quand il survient, il annonce que la maladie est sans ressource. Cette variété de fièvre intermittente maligne, observée anciennement par Asclipiade, est assez fréquente et la plus commune de toutes. »

Les urines étoient rares et toujours très-épaisses; le sédiment qu'elles laissoient déposer, ou pâle ou briqueté, tenoit, après deux heures de repos, plus du quart du volume.

Les rechûtes ont été fréquentes; mais jamais le malade n'a eu, la seconde fois, la même maladie que la première.

L'épidémie a régnée principalement sur les hommes; sur 141 malades, il y en a eu soixante-onze. Le nombre des femmes a été de cinquante, et je n'ai eu que vingt enfans qui ont été moins gravement affectés que les adultes.

J'ai vu quatre affections locales faire disparoître la maladie principale au troisième accès. La première fut un dépôt critique à l'articulation du pied, chez un jeune garçon

de dix ans. La seconde une ophtalmie de l'œil gauche, chez un homme de soixante. La troisième, un érysipèle à la jambe, à un homme de ving-neuf; et la quatrième, un érysipèle à la face, à une femme de cinquante-quatre.

Neuf personnes ont été victimes de cette dangereuse maladie; huit de fièvre putride, suite de fièvre intermittente; et l'adjoint de Cendrey est mort dans le frisson du troisième accès d'une fièvre tierce pernicieuse.

M. Thomas, Chirurgien intelligent, demeurant à Cendrey, a mis un zèle digne d'éloges pendant le cours de l'épidémie.

La convalescence a toujours été longue et très-pénible; les premiers malades, lors de mon arrivée à Cendrey, étoient encore hors d'état de se livrer à aucune occupation, après plus d'un mois. J'ai laissé encore, au mois de Novembre, dans un état de grande débilité, tous les malades du commencement d'octobre.

Moyens curatifs.

La diathèse bilieuse a exigée dès le principe et presque généralement, l'administration d'un vomitif; la tisanne de chicorée

étoit la boisson ordinaire. Dès le premier accès, j'administrois le quinquina uni à l'opium, soit pour m'opposer au second dans la fièvre ataxique pernicieuse, soit pour en diminuer l'intensité. Souvent ce moyen étoit employé avec succès, mais quelquefois la maladie prenoit un caractère qui forçoit de recourir à d'autres moyens. Je crois qu'il sera plus facile de voir le mode de traitement, en citant un exemple de chaque variété de la maladie.

1° *Fièvre intermittente simple.* J.-Pierre Bussois, âgé de vingt-un ans, eut un premier accès de fièvre tierce, le dix Septembre. Le frisson dura deux heures, fut remplacé par la chaleur, et finit par des sueurs abondantes, après douze heures.

Le 11, il vomit beaucoup, eut quelques selles, et il fut mis à la tisanne de chicorée.

Le 12, l'accès dura dix heures, il n'eut aucun symptôme alarmant; il lui fut prescrit un minoratif pour le 13; l'amertume de la bouche, la langue jaune, en furent les indications.

Le 14, accès semblable au dernier.

Le 15, décoction de trois gros de quinquina avec trente gouttes de laudanum, à prendre en trois fois.

Le 16, un verre de décoction pour un gros et demi de quinquina et trente gouttes de laudanum, au moment de l'accès qui fut foible.

Le 17, même moyens que le 15, et l'accès manqua complettement le 18.

2° *Fièvre intermittente ataxique pernicieuse.* J.-F. Bougeot, âgé de trente ans, eut, le 10 Septembre, un accès qui commença par un frisson de trois heures; il eut les extrémités froides, une douleur aiguë à la région épigastrique, le pouls foible et petit même à la fin de l'accès, la figure livide et de légères sueurs, pendant lesquelles les extrémités ne furent point chaudes.

Il but de l'eau et du vin, un peu d'eau de chicorée pendant l'accès; et il lui fut prescrit, aussitôt la fin de ce premier accès, un gros de quinquina en poudre avec huit gouttes de laudanum, toutes les quatre heures, et la même boisson jusqu'au 12.

Le 11, il fut calme, mais foible; le 12, à la même heure, il eut un accès moins alarmant que celui du dix; mais les mêmes symptômes eurent lieu, quoiqu'à un moindre degré: les mêmes moyens furent employés pendant la journée du 13, et le 14 l'accès n'eut point lieu; les vins amères ont achevés la cure.

Les mêmes caractères de fièvre se rencontrèrent chez l'adjoint de la commune de Cendrey, âgé de cinquante ans; les mêmes moyens furent aussi employés, mais sans effet, puisqu'il périt dans le frisson du troisième accès.

3° *Fièvre rémittente devenue continue putride.* J.-Louis Fournier, âgé de trente-deux ans, eut un frisson violent pendant deux heures, avec vomissement de matières bilieuses: le 12 Septembre, il fut mis à la tisanne de chicorée acidulée, et il lui fut prescrit un vomitif pour le 13, qui lui fit rendre des matières porracées en très-grande quantité.

Le pouls resta foible dès le moment de l'invasion de la maladie; mais le 14 il eut un léger frisson sur le soir, et le pouls fut plus accéléré, la douleur de tête augmenta, et la prostration fut extrême.

Le 15, même état sans redoublement, pouls petit, langue sèche; il prit trois verres de décoction de quinquina, à la dose de trois gros pour cette quantité, dans le cours de la journée.

Le 16, le redoublement fut à peine sensible; il délira, refusa les boissons et les remèdes. On lui fit prendre une potion, par

cuillerées et d'heure en heure, d'une décoction de trois gros de quinquina pour cinq onces d'eau, avec addition d'une once d'acétate ammoniacal.

Le 17, pouls plus foible encore; il continua l'usage de la potion, et on le mit à la tisanne vineuse.

Le 18, assoupissement, même pouls, oppression : on ajouta le camphre à la dose de vingt-quatre grains à la potion : on lui appliqua les vésicatoires aux bras.

Les 19 et 20, même état et mêmes moyens.

Le 21, augmentation des symptômes et mort. Pendant tout le cours de la maladie, lorsqu'on a pu voir les urines, on les a trouvées épaisses; les déjections alvines ont été rares, sans que le ventre fut tréméfié : deux selles ont été provoquées, les quatrième et septième jours, par des lavemens.

4° *Fièvre continue putride.* Pierre Clerc, âgé de cinquante-cinq ans, fut dans l'invasion de la maladie le 18 Septembre. Une violente douleur de tête, un frisson de trois heures, une foiblesse extrême, furent les premiers symptômes. Il vomit, le 19, au moyen de trois grains de tartrate antimonié de potasse, et but après, la tisanne de chicorée et la limonade.

Le 20, la fièvre eut lieu sans redoublement; il continua les boissons conseillées pendant les 21, 22 et 23.

Le 24, la langue étoit sèche et rouge; il déliroit. Les urines étoient troubles, le pouls étoit concentré, la peau sèche. Il ne fut rien changé.

Les 25 et 26, les symptômes prirent de l'intencité; il prit, chaque heure, une pilule d'un grain de camphre et de deux grains de nître.

Les 28, 29 et 30, la langue fut un peu humectée, les mêmes moyens furent continués.

Le 1er octobre, il eut des sueurs abondantes qui terminèrent la maladie.

5° *Fièvre continue devenue intermittente.* François Tillon, âgé de vingt-trois ans, eut une fièvre continue bilieuse qui fut soignée, le premier jour, par un vomitif, et les suivans par une simple tisanne de chicorée. Le sixième jour, il eut un frisson de deux heures, et des sueurs très-fortes terminèrent cet accès après dix heures. Le lendemain, calme parfait; le surlendemain même accès: il fut mis à la décoction de quinquina avec le laudanum liquide, comme le malade de la première observation, et le quatrième accès fut le dernier.

6° *Fièvre rémittente devenue intermittente.* La veuve Barillez, âgée de quarante-six ans, eut un frisson de plus de deux heures, le 14 Septembre ; il fut remplacé par une chaleur brûlante, sans sueurs. Elle fut mise à la tisanne de chicorée.

La fièvre continua, et chaque soir, pendant sept jours, le redoublement étoit marqué par un frisson de plus d'une demi-heure. L'administration du quinquina avec le laudanum, pendant les trois derniers jours, au moment du redoublement, fit qu'il manqua le 20 ; mais elle eut un accès de huit heures le 21. Les 22 et 23, elle fut calme et sans fièvre ; l'accès pareil à celui du 21, arriva le 24. Le 27, même accès, et le 28 au matin elle fut mise à l'usage d'un opiat d'une once de quinquina et d'un gros de laudanum ; la moitié de la dose empêcha l'accès suivant, et elle fut guérie.

7° *Fièvre intermittente devenue continue.* Bonaventure Bouvot, âgé de cinquante ans, fut atteint d'un premier accès de fièvre tierce le 11 Septembre, qui se termina par des sueurs abondantes, après dix heures. Il vomit, le 12, par l'administration de trois grains de tartrate antimonié de potasse. Le 13, l'accès parut, et dès le 14 il prit la décoction

de quinquina anodinée ; mais l'accès revint le 15 et ne se termina point ; la fièvre continua et prit les mêmes caractères que chez le sujet qui est rapporté à la quatrième observation. Le traitement fut aussi le même, et elle fut terminée heureusement, le vingtième jour, par des sueurs abondantes.

C'est à la police, lorsqu'il est possible, à détruire les causes qui occasionnent les maladies épidémiques de cette dernière section. Il étoit facile d'empêcher celles de St.-Wit ; mais il a fallu des circonstances impossibles à prévoir et à éviter, pour déterminer celle de Cendrey. Combien le séjour des eaux, dans le voisinage des habitations, est souvent cause de maladies ! Combien aussi doivent être grandes les précautions à prendre, par les autorités locales, pour les empêcher !

FIN.





